LA CRISE.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. de MARSAN, magistrat.
JULIETTE, sa femme.
JUSTINE, femme de chambre.
Le docteur PIERRE DESSOLES.

Un riche cabinet de travail. — M. de MARSAN est assis près de la cheminée et tisonne d'un air pensif. — Entre le DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon président. Me voici. Ne te dérange pas. Qu'y a-t-il? Voyons la langue? — le pouls? Tu n'as rien. Bonsoir.

M. DE MARSAN.

Pierre, j'ai à te consulter; mais ce n'est pas pour moi.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame?

M. DE MARSAN, soupirant.

Oui, c'est pour madame.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame avec un soupir? Et qu'est-ce qu'elle a, cette jolie femme? Ne l'ai-je pas aperçue avant-hier aux Italiens, rose et blanche sur fond rouge? Des épaules qui chassent le corset! Elle va bien, et moi aussi, merci. Bonsoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Docteur Pierre, au nom de notre vieille amitié, deux mots de raison. Ma femme m'inquiète.

LE DOCTEUR.

Elle en inquiète bien d'autres, par la peste! La trouves-tu trop jolie? Je le comprends, mais je n'y puis rien. Ah! ah! mon camarade, une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans; mais, dès la troisième année, que vous fait la coupe gracieuse de ce visage, que vous importent cette taille, et ce pied, et cette main adorés, admirés et commentés durant une si longue série de lunes? Si vous aimez désormais quelque chose en cette femme, c'est votre femme, et non la jolie femme. La jolie femme n'est plus qu'un luxe importun, un apanage inquiétant, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont vous n'avez que le revers; ce n'est plus qu'un engin à attirer la foudre. C'est ainsi. Que veux-tu? Au revoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Je te dis, Pierre, que ma femme est malade depuis quelques mois.

LE DOCTEUR.

Ah! depuis quelques mois? Monsieur de Marsan pourrait-il préciser la date?

M. DE MARSAN.

Depuis trois mois.

LE DOCTEUR.

Ah! quelle sottise! (Il hausse les épaules.) C'est ridicule! N'avez-vous pas dix ans de mariage?

M. DE MARSAN.

Oui. Quoi?

LE DOCTEUR.

Rien; mais c'est ridicule. Et deux grands garçons en pension?

M. DE MARSAN.

Sans doute. Ensuite?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu! que c'est ridicule! Eh bien! dame, tu sais, un peu d'exercice à pied, abstinence de mazourke et de cavalcades, des bains, et puis, en fait d'alimens, accorder toutes les horreurs qui nous sembleront appétissantes, telles que potiron cru, blanc d'asperges, croûte de pâté....

M. DE MARSAN.

Es-tu fou, Pierre?

LE DOCTEUR.

Positivement, mon ami, l'estomac de la femme acquiert dans ces conjonctures une puissance et une élasticité dont la science n'a pu jusqu'à présent déterminer les limites.

M. DE MARSAN.

Eh! qu'est-ce que cela me fait? Il n'y a rien de pareil chez nous, Dieu merci!

LE DOCTEUR.

Tant mieux; mais, dans ce cas, je m'en vais, je suis très pressé.

M. DE MARSAN.

Écoute-moi, Pierre, écoute-moi sérieusement. Depuis trois mois environ, ma femme a un appétit brillant et qui ne se dément point, un pouls régulier et har-

monieux, le teint frais, la peau moite, le système nerveux pacifique, tous les organes actifs et prospères; en un mot, jamais, de toute évidence, elle ne fut dans un état de santé plus satisfaisant.

LE DOCTEUR.

Tu m'attendris. Achève.

M. DE MARSAN.

Avec tout cela, mon ami, ma femme, que je me plaisais naguère à appeler ma chère Juliette, ma femme m'inquiète profondément. Si je ne voyais ses traits, si je ne reconnaissais sa voix, je croirais qu'on me l'a enlevée pour lui substituer une créature désespérante et incompréhensible. Depuis quelques mois, te dis-je, un démon s'est logé en elle et a fait maison nette, en mettant à la place de tous les dons qu'elle tenait du ciel un mobilier moral fabriqué par les trois sorcières de Macbeth.

LE DOCTEUR, s'asseyant.

Morbleu, je reste, mon président. Une nouvelle incarnation du démon de la femme à dévoiler! une source nouvelle à découvrir dans ce pays immense et délicat, tant étudié, tant décrit, et si inconnu! un caprice de femme à explorer avec ses tenans et ses aboutissans! un mystère du cœur! une mille et unième cause imperceptible de la mobilité féminine! Je reste, pardieu! Tu me connais, ami! tu sais sur quel terrain j'ai planté mon drapeau scientifique, sur quel sol inculte j'ai fait éclore, j'ose le dire, ma réputation précoce. Désespérant de surprendre à la nature les secrets de la vie, et n'osant verser ma science suspecte dans le corps vivant de mes semblables, avec l'insouciance du chimiste qui combine ses réactifs dans son creuset inerte, j'ai retourné mon observation vers des phénomènes plus accessibles à l'œil d'un homme; j'ai essayé ma sagacité dans le monde moral, où du moins l'erreur du médecin n'effleure pas le crime. Impuissant à connaître les fléaux surnaturels de l'ordre physique, j'ai quelquefois réussi à les prévenir en touchant les plaies faites par des mains mortelles comme la mienne, en sondant les maux qui ont leur source sur la terre, en interrogeant les chagrins dans les innombrables replis de l'ame. Plus souvent que tu ne penses, ces misères engendrées par les vices de la société humaine creusent le sillon où se déposent et fermentent les germes de ce qu'on nomme les maladies. Si le sillon n'était pas ouvert, le souffle du mal inconnu passerait sans y laisser son poison. Ne pouvant dissoudre ce poison impénétrable à notre analyse, je tente au moins de lui fermer l'accès; ne pouvant guérir, je console quelquefois. Bref, je fais des ingrats, mais point de martyrs. Voilà comment j'entends la médecine expectante.

M. DE MARSAN.

Je sais tout cela. Quoique tu mettes souvent une année d'intervalle entre les visites dont tu nous honores, je t'aime, Pierre; j'admire ton talent, j'estime ta prudente loyauté. Je suis avec un intérêt cordial tous les pas de ta fortune. Tu es le sorcier favori de toutes les belles dames de Paris, je le sais; tu es Cagliostro, moins le charlatanisme. Je t'ai appelé parce que j'ai confiance en ton expérience et en ton affection : j'ai besoin de l'une et de l'autre. Je suis malheureux.

LE DOCTEUR.

Bah! qu'est-ce qu'elle a, madame ta femme? Est-ce que son carlin est défunt?

M. DE MARSAN.

Ami Pierre, je vous ai dit qu'elle était possédée, et, si vous voulez savoir le nom du démon qui est entré en elle, son nom est légion, car il y en a, pardieu! plutôt dix mille qu'un seul.

LE DOCTEUR.

Les symptômes! les symptômes!

M. DE MARSAN.

Sa métamorphose n'éclate pas jusqu'à présent dans des extravagances qui puissent frapper l'œil d'un étranger; mais elle se trahit à un regard familier et expert comme le mien par des nuances d'altération chaque jour plus marquées. Tu connais Juliette. Si jamais femme a orné la maison conjugale d'une beauté chaste, d'une tenue distinguée, d'un sens droit et délicat, d'un esprit tempéré par le goût le plus exquis, d'un sentiment maternel empressé et judicieux à la fois, cette femme a été ma femme. Pendant dix ans, j'oserais dire que j'ai possédé un trésor. Eh bien! mon ami, je puis me comparer aujourd'hui à ce monarque du conte de fées qui, pensant avoir un diamant à son chapeau, s'aperçoit, dans une circonstance solennelle, que ce diamant est une nèfle.

LE DOCTEUR.

Une nèfle! Triste similitude! Mais poursuis.

M. DE MARSAN.

Un matin, tout à coup, sans aucune espèce de cause appréciable, et comme par une soudaine inspiration de l'enfer, la douce Juliette a pris je ne sais quel air de victime obéissante, mais irritée. Cette femme du monde, cette femme de goût, a subitement emprunté aux prisonniers certaines formules amères, certaines maximes âpres, brèves, désespérées, comme on en doit lire sur les murs des cabanons; cette femme de sens s'est plongée à l'improviste dans la lecture des poètes et des romanciers les moins réservés en protestations sociales. J'ai vu avec étonnement le front poli de cette duchesse s'essayer aux rides roturières, aux pâleurs populacières de la mélancolie; j'ai respiré avec terreur, dans cette élocution jadis si sobre, je ne sais quel fade parfum poétique. D'autres fois, on dirait que nous retombons en enfance, tant la tournure de notre discours se fait mignarde et précieuse; nous y joignons des gestes de petite fille; ou bien, brusquement, notre phrase, tout à l'heure pudique jusqu'à la puérilité, se décoche en un trait presque grivois, en une question d'une curiosité inqualifiable. Nous passons sans transition du style Rambouillet ou de la périphrase byronienne au vocabulaire à peine mitigé des dames de la Halle. Et tiens, pas plus tard qu'hier, cette femme dont tu as admiré souvent le naturel choix de langage, elle appelait ma voiture un berlingot!

LE DOCTEUR.

Mystère profond! Est-ce tout?

M. DE MARSAN.

Et cela, mon cher, sans préparation, sans provocation, sans raison d'être... Une bombe qui éclate après dix ans de paix et d'entente cordiale! Si c'est tout, dis-tu? Non, docteur. En même temps que la femme et l'épouse, la mère s'est transformée; depuis que le mari a pris les proportions d'un tyran, les enfans semblent être devenus un fardeau. On ne parle pas, on ne s'occupe plus d'eux. Voilà ce qui m'arrive, docteur. Voilà la couronne d'épines que la main de Ju-

liette a déposée un matin sur ma tête innocente, et cela, je te le répète, spontanément, sans qu'aucune de mes actions, ou secrètes ou patentes, ait pu servir de prétexte à des représailles. Comprends-tu, toi?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN.

La voici. Chut. Tu jugeras par toi-même. Je te ferai signe.

(Le docteur s'approche du bureau et paraît très occupé à écrire.)

JULIETTE, entr'ouvrant la porte.

Ah! mon Dieu! vous avez du monde!

LE DOCTEUR, se soulevant et saluant.

Non, madame, c'est moi. Pardon, j'avais deux mots à écrire; je suis monté sans façon. De Marsan m'a prêté son bureau. Vous permettez?

JULIETTE.

Comment donc! Mais que vous êtes rare, dites-moi, docteur; vous me faites l'effet d'une vision.

LE DOCTEUR.

Veuillez m'excuser, madame; mais, par état, je me dois d'abord aux malheureux.

JULIETTE, amèrement.

Ah! aux malheureux... et nous, nous avons cinquante mille livres de rente; c'est juste.

M. DE MARSAN.

Hem! hem!

LE DOCTEUR.

Hem! Madame, j'ai lu, il est vrai, dans les anciens, que la richesse ne faisait pas le bonheur, mais nous avons changé cela. Permettez.

(Il se rassied et griffonne assidûment.)

M. DE MARSAN.

Vous mettez vos gants, ma chère, et vous voilà en chapeau... Est-ce que vous sortez si matin?

JULIETTE.

Il se peut.—Est-ce que vous êtes somnambule, vous, monsieur, entre autres priviléges gracieux?

M. DE MARSAN.

Somnambule! Et pourquoi diantre?

JULIETTE.

Parce que diantre! j'ai entendu toute la nuit un bruit de pas pesans dans votre chambre. On aurait dit un manége.

M. DE MARSAN.

Ah! oui. C'est que je ne pouvais dormir, et je me suis promené un peu de long en large.

JULIETTE.

Un peu! pendant trois heures. Vous ne pouviez dormir, et vous avez jugé équitable de m'empêcher de dormir, moi, par la même occasion. Au reste, c'est votre droit, et l'on n'est pas pour se gêner, après dix ans de ménage.

LE DOCTEUR, fredonnant à demi-voix.

Tra deri dera, tra la la.

JULIETTE.

Eh bien! il ne se gêne pas non plus, votre ami.

M. DE MARSAN.

Vous avez fait atteler, je crois?

JULIETTE.

Comment! vous savez cela? Je vois que rien ne vous échappe. Eh bien! oui, — puisqu'il n'y a moyen de rien cacher à votre obligeante surveillance, — oui, j'ai fait atteler. Si vous l'exigez, au reste, je ne sortirai pas. Vous êtes le souverain maître. Dites un mot, et j'ôte mon chapeau.

M. DE MARSAN.

Pas du tout. Vous faites bien de sortir, si cela vous amuse.

JULIETTE.

Ce n'est pas que cela m'amuse. En vérité, vous feriez croire que je m'amuse d'un rien, d'une bagatelle, d'une visite ou d'une emplette. Si je sors, c'est qu'il y a nécessité que je sorte. Je sais bien que les hommes seuls peuvent se permettre d'avoir des affaires sérieuses; mais enfin, moi, j'en ai, — j'en ai, à moins toutefois que vous ne commandiez de n'en pas avoir.

M. DE MARSAN.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

J'en suis surprise, car vous devenez d'un fantasque!

M. DE MARSAN.

Fantasque, moi?

JULIETTE.

A moins que ce ne soit moi?

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas vous, assurément; mais je ne puis m'empêcher de croire, parfois, que vous vous ennuyez.

JULIETTE, éclatant de rire.

Que je m'ennuie est charmant! Entendez-vous, docteur? Dites-lui donc un peu que je suis la plus heureuse femme qu'il y ait.

LE DOCTEUR.

Je vous regarde au contraire, madame, comme la plus illustre infortunée des temps modernes; le lépreux de la cité d'Aoste a trouvé son pendant féminin. Job est dépassé. Souffrez que je continue. (Il se remet à écrire.)

JULIETTE, haussant les épaules.

Avouez une chose, messieurs, avouez que vous ne croyez pas à la douleur, à moins que vous ne la lisiez sur les lèvres saignantes d'une plaie; avouez que vous ne concevez de souffrance réelle que celle de la faim.

LE DOCTEUR, sans se déranger.

Pour moi, je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Il est certain, ma chère, que le temps doit vous paraître un peu long depuis

que vos fils sont sortis de vos mains. (Riant.) Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour occuper vos loisirs d'une manière intéressante?

JULIETTE.

Je m'en doute; mais dites-le-moi, ce sera plus piquant.

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas cela. Il vous faudrait... vous allez rire...

JULIETTE.

Je ne pense pas.

M. DE MARSAN.

Il vous faudrait une jolie petite poupée vivante à soigner, à habiller, à élever; une poupée qui ne pourrait manquer d'être ravissante, étant le portrait de sa mère...

JULIETTE.

Quel propos de l'autre monde me tenez-vous là, monsieur?

M. DE MARSAN.

Je crois sérieusement, ma chère, que si vous aviez une petite miniature de fille à préserver du froid dans l'hiver, à caresser de votre éventail en été...

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça? Comprend-on que vous me fassiez, de propos délibéré, une scène si révoltante devant un étranger!

LE DOCTEUR.

Je n'écoute pas, moi; ainsi...

JULIETTE.

Il y paraît. Mais voyons, monsieur de Marsan, expliquez-vous, ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Que voulez-vous? que demandez-vous? dites-le! pour Dieu, dites-le! Seulement, quant à cela, je prétends, jusqu'au martyre inclusivement, que vous vous borniez à un vœu, comme à la chambre des députés pour la Pologne.

M. DE MARSAN.

C'était une plaisanterie.

JULIETTE.

Elle n'était pas bonne.

M. DE MARSAN.

Soit. Vous savez que nous sommes dans la semaine de Pâques.

JULIETTE.

Je n'en sais rien. C'est possible, au reste. (Avec mélancolie.) Autrefois, il n'était pas besoin de me l'apprendre. C'était une de mes fêtes bien aimées: je m'y préparais long-temps à l'avance; mais la religion est encore un de ces préjugés qui ne se concilient point avec le mariage. Un homme ne va pas à l'église, il est clair qu'une femme ne peut y aller. Il y a pourtant des heures où on le regrette du fond du cœur, ce préjugé de l'enfance, des heures où l'on sent cruellement que rien ne le remplace dans l'ame.

M. DE MARSAN.

Hem! hem!

LE DOCTEUR.

Hem! hem!

M. DE MARSAN.

Je voulais simplement vous rappeler que nos enfans sortent aujourd'hui de leur pension; ils ont huit jours de vacances.

JULIETTE.

Je dirai à Jean de les aller prendre. Bonjour, messieurs... Ah! docteur, à propos, n'est-ce pas vous qui me lorgniez d'une façon si compromettante avant-hier aux Italiens?

LE DOCTEUR.

C'était moi, madame.

JULIETTE.

Il m'a même paru que votre voisine, M[me] d'Arcis, a fini par donner un petit coup de son bouquet sur votre lorgnette. Si elle l'a fait exprès, c'est indiscret. Je ne vous le demande pas; et Alboni, qu'en pensez-vous?

LE DOCTEUR.

Tout-à-fait suave. Vous aimez beaucoup la musique, madame?

JULIETTE.

La musique italienne surtout, et j'aime surtout à l'entendre dans cette magnifique salle, au milieu des lumières, des fleurs et des parures. Il y a dans ce mélange un enchantement de volupté qui me fait concevoir les merveilles du hatchich. Il me semble que, sous l'influence de cette atmosphère idéale, tout frémit et s'anime autour de moi d'une vie à demi fantastique. J'aime jusqu'à ces blanches cariatides de la voûte, ces muses demi-nues, qui paraissent secouer leurs tuniques dans un mouvement de subite ivresse, et qui prennent des poses de bacchantes.

LE DOCTEUR.

Oui, la salle est très belle, d'une bonne couleur, et très bien distribuée.

JULIETTE.

Je vois que vous êtes un mélomane passionné. Adieu, docteur.

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN.

Voilà.

LE DOCTEUR.

Hem! hem!

M. DE MARSAN.

Ce modèle de réserve, de dignité, de simplicité, tu viens de le voir, docteur; docteur, tu viens de l'entendre. Je suis malheureux, Pierre. Comment combattre un ennemi qu'on ne connaît pas? A la veille d'entrer dans l'âge du repos, je me trouve tout à coup face à face avec un souci profond, continu, incurable. Le doux soutien de ma prochaine vieillesse s'est changé en une croix qui me retombe lourdement sur les épaules.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, mon président!

M. DE MARSAN.

Tu sais ce qu'elle était, docteur, et cette même femme, tu viens de l'entendre tour à tour quinteuse...

LE DOCTEUR.

Oui, mon ami.

M. DE MARSAN.

Acariâtre et plaintive.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Lyrique même!

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Froide pour ses enfans et hostile à son époux, coquette avec toi.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Que le diable t'emporte! Pierre, si tu devines le mot de l'énigme, dis-le-moi; sinon, va-t'en! Sais-tu ce qu'a ma femme, ou ne le sais-tu pas?

LE DOCTEUR.

Je le sais sur le bout de mon doigt.

M. DE MARSAN.

Si cela est, je suis sauvé; nous sommes sauvés, mes enfans et moi.

LE DOCTEUR.

Pas encore, mon président. De la science du mal à celle du remède il y a loin. Ta femme est entrée dans ce que j'appelle en mon particulier la crise des honnêtes femmes.

M. DE MARSAN.

Qu'est cela?

LE DOCTEUR.

Cela, c'est une maladie morale qui attend les meilleures des femmes au seuil de la maturité, un écueil qui en fait échouer plus d'une à la vue du port. Mon ami, la plupart des femmes, à ce que je crois, passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, le vieil arbre dont Ève eut la primeur, et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes même ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent.

M. DE MARSAN.

Oserais-tu penser que Juliette?...

LE DOCTEUR.

J'ose penser que Juliette est une femme, une femme vertueuse, mais une femme du monde, et de quel monde, mon président? De celui-là où tout plaisir est une tentation, tout loisir un péril, toute fête un moyen plutôt qu'un but. Va-t-on au bal, que tu saches, pour ce qui se dit tout haut, ou pour ce qui se murmure à l'oreille? Elle est de ce monde où la vertu est honorée sans doute, mais où le vice est déifié sous mille noms provoquans, sous mille formes hypocrites, sous mille périphrases complaisantes comme des duègnes. Et à quoi s'applique le génie des artistes les plus séducteurs, sinon à prêter une grace nouvelle, un attrait de plus au serpent? Vers quel dieu, s'il te plaît, s'élève l'encens que font fumer chaque soir vingt théâtres à Paris? Vers quel dieu ces tirades enthousiastes et ces mélodies entraînantes? En quel honneur et sous quelle invocation ces images ardentes qui palpitent dans nos musées? ces enlacemens de marbre? ces convulsions de bronze?...

M. DE MARSAN.

Tu t'échauffes, Pierre.

LE DOCTEUR.

Et comment veux-tu qu'une femme intelligente ne sente pas le désir d'être initiée à la religion que lui dérobent toutes ces fumées magiques, au mystère que lui cachent toutes ces fleurs? Entre l'estime glaciale que le monde accorde à la vertu, et les admirations, les extases, les délires qui font cortége à l'objet inconnu de ce culte public, quelle femme, à un jour donné, ne sentira naître en elle un doute amer et une immense curiosité?

M. DE MARSAN.

Tu m'épouvantes.

LE DOCTEUR.

Elle est monstrueuse, ami président, l'inconséquence de ce monde qui commande la vertu en pédant et qui prône le vice de sa voix la plus avenante. Tu ne te laisses pas abuser plus que moi par le vocabulaire insidieux sous lequel ce tartufe libertin déguise ce mot si court : Vice. Vice! non, jamais! amour, volupté, idéal, cœur, ame, à la bonne heure! Il y a des gens dont le suprême argument auprès d'une femme est de lui faire entendre qu'elle n'a pas de cœur. Abus étrange de mots! vous ne voulez pas déshonorer votre mari, flétrir vos enfans, pour donner une heure de plaisir à cet étranger! Vous n'avez pas de cœur! et on en est venu à ce point de pouvoir dire cela à une femme sans qu'elle vous réponde par un éclat de rire! Non. Elle rougit, elle est confuse, elle est à demi vaincue; car « vous n'avez pas de cœur, » cela signifie : vous n'inspirerez jamais ni un sonnet ni une cavatine, ni un tableau ni une statue, ni rien de ce qu'on aime et de ce qu'on applaudit! Vous recevrez ce soir le froid baiser conjugal, et voilà tout. Voilà vos triomphes, à vous, femmes sans cœur, femmes de pot-au-feu!

M. DE MARSAN.

As-tu remarqué que quelqu'un fasse la cour à ma femme?

LE DOCTEUR.

Non, mais écoute : une honnête femme, pour peu qu'elle ne soit pas aveugle et sourde, ne saurait traverser un monde ainsi fait, sans éprouver un étonnement qui un jour se change en vertige. Tant qu'elle voit de l'espace devant elle, elle ne s'arrête pas aux pensées que suscite cette duplicité du monde; elle les réprime, et c'est là sa vertu; mais le jour où le terme de sa jeunesse lui apparaît nettement, toutes ses inquiétudes refoulées, toutes ses curiosités contenues se déchaînent en elle impétueusement, comme les instincts de la vie dans l'ame du condamné à l'aspect de l'échafaud. Une fois avant de mourir, elle voudrait pénétrer ces ténèbres que les plus vives impressions de son existence mondaine lui ont peuplées de chimères fascinatrices; elle voudrait déranger un pli de ce voile, qui demain sera pour ses yeux un voile éternel. Sa tête et son cœur se troublent, elle ne sait elle-même ce qu'elle demande; mais ce qu'elle demande, c'est le sens de ces mots mystiques tant exaltés à ses oreilles, c'est la nature réelle de cette puissance d'où émanent les œuvres les plus fêtées et les plus captivantes du génie, et qui préside invisible à toutes les distractions, à toutes les solennités, à toutes les pratiques du monde où cette femme a passé sa vie.

M. DE MARSAN.

Sérieusement, Pierre, penses-tu que ma femme ait un amant?

LE DOCTEUR.

Pas encore. Elle te traitait trop mal tout à l'heure; mais, dès qu'elle s'adoucira, la fatalité aura vaincu.

M. DE MARSAN.

Tu te trompes, ma femme n'est pas une misérable.

LE DOCTEUR.

Oh! le mari! une misérable! qui dit cela? Les misérables n'y font point tant de façons : elles n'attendent pas pour sauter qu'elles soient au pied du mur. Mais vois comme tu es injuste : où est l'homme qui se marie sans avoir approfondi les curiosités qu'excitent à l'envi sur cette matière diabolique les contradictions de la vie sociale? Tu ne regardes pas même comme mal employé le temps que met un jeune homme à dépouiller le vice de la périphrase poétique et de la pruderie élégante des salons : il jette son feu, sa gourme; il en vaudra mieux après, cela est possible; mais une femme qu'assiégent pendant toute sa jeunesse les mêmes curiosités, que sollicitent plus directement encore les mêmes mensonges tentateurs, quelle indifférence d'esprit ou quelle froideur d'ame lui supposes-tu pour croire qu'elle puisse accepter à jamais l'ignorance d'une chose qui a tenu tant de place dans le champ nécessaire de son observation? Non; il arrive un jour, te dis-je, où la meilleure est saisie d'une impatience fébrile, d'une avidité de savoir désespérée. L'épouse alors devient maussade, la mère négligente : elle ne se rend compte ni de l'objet de son trouble ni du but de son anxiété; mais son humeur, son langage, s'altèrent, ses préoccupations confuses se trahissent malgré elle; tantôt elle se fait petite fille, comme pour supplier qu'on veuille bien tout lui dire, tantôt elle se vieillit et voudrait paraître corrompue, afin qu'on n'eût plus de raisons de lui rien cacher. Voilà, mon ami, la maladie de ta femme.

M. DE MARSAN.

Et est-elle dangereuse?

LE DOCTEUR.

Étonnamment. C'est la dernière partie que joue le diable contre la vertu, et il la joue avec fureur.

M. DE MARSAN.

Et que peut faire le mari pendant ce temps-là?

LE DOCTEUR.

Être témoin, et ne point parier.

M. DE MARSAN.

Mort et furie, Pierre!

LE DOCTEUR.

Sans doute, mon ami; mais mon expérience là-dessus est terrible. J'ai vu des maris en pareille conjoncture surveiller et cloîtrer leurs femmes, et ils ne faisaient qu'accélérer leur destin. J'en ai vu d'autres se voiler le visage avec la résignation des victimes antiques, et ils n'avaient point sujet de s'en féliciter; mais au moins s'étaient-ils épargné d'inutiles efforts.

M. DE MARSAN.

Je te trouve radieux! Tu penses que je m'en vais rester là les bras croisés, comme un sot, pendant que ma femme court après la science? (Il se promène avec agitation.) Non, morbleu, non! Et, pour commencer, je veux savoir où elle est allée ce matin... Je vais interroger sa femme de chambre, oui, sa femme de chambre! La délicatesse serait ici duperie! J'interrogerai le dernier des marmitons! J'irai moi-même la chercher où elle est! Je la tiendrai enfermée jusqu'à ce qu'elle soit absolument décrépite?.... Et alors, cours après la science, si tu peux!... (Il sonne avec violence. Le docteur tisonne.)

(Entre Justine.)

JUSTINE.

Monsieur a sonné?

M. DE MARSAN.

Oui.

JUSTINE.

Que veut monsieur?

M. DE MARSAN.

J'ai sonné Jean, et pas vous.

JUSTINE.

Je vais envoyer Jean à monsieur.

M. DE MARSAN.

C'est inutile. Sortez. (Justine sort.)

(M. de Marsan continue de se promener. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Après cela, mon président, je ne me pique point d'être infaillible. L'état moral de ta femme peut avoir une tout autre cause.

M. DE MARSAN.

Non pas, non pas: tu as deviné juste. J'en suis convaincu, d'autant plus que j'étais arrivé, par mes propres méditations, à me former la même idée. Et quand je pense que Juliette est à la merci du premier jeune drôle qui aura simplement vis-à-vis d'elle l'esprit d'à-propos! Sur ton honneur, Pierre, ne connais-tu aucun remède applicable à cette infernale crise?

LE DOCTEUR.

Il n'y a de remède, mon ami, que dans le mal même. Quand une femme d'un esprit élevé et d'un cœur délicat a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient d'humiliantes mortifications, d'ignobles rougeurs, quand elle a vu de ses yeux la grossière réalité de cette idole de boue autour de laquelle on fait un bruit si décevant, elle est radicalement guérie.

M. DE MARSAN.

Mais diantre! il est trop tard alors.

LE DOCTEUR.

Le plus souvent, il est trop tard, en effet. Une femme de ce caractère n'a plus en ce cas de refuge que dans le remords ascétique ou dans l'étourdissement du désespoir; qu'elle suive l'un ou l'autre parti, la paix de la famille est à jamais ruinée.

M. DE MARSAN.

Pierre, tu me retournes ton scalpel dans le cœur.

LE DOCTEUR.

Et pourtant, il y aurait un remède... Oui, si un homme pouvait jamais dire avec sécurité à un autre homme : Ami, je te livre mon bonheur et celui de mes enfans, je te livre ma femme... Conduis-la jusqu'au bord de cette source impure; fais qu'elle en respire l'exhalaison fétide, sans souffrir qu'elle en approche les èvres; promène-la à travers les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin, sans la laisser arriver au terme fatal; alors elle me reviendra. Oui, si un homme pouvait mettre cette confiance dans un de ses semblables, il y aurait un remède à la maladie de Juliette... Mais, quant à moi, eussé-je un ami qui m'aurait sauvé dix fois la vie, je n'oserais me fier à lui pour une telle épreuve!

M. DE MARSAN.

Et cependant, tu as raison; c'est l'unique chance de salut; faire connaître les déboires de la trahison avant qu'elle soit irréparable!... Mais à qui se fier? J'ai bien un neveu qui serait assez l'homme du rôle,.... mais le faquin m'escroquerait le dénoûment.

LE DOCTEUR.

N'en doute pas.

M. DE MARSAN.

O illumination du ciel! Cet homme loyal, cet ami impossible, je l'ai trouvé, docteur, et c'est toi!

LE DOCTEUR.

Tu délires.

M. DE MARSAN.

Je t'en prie, sois cet homme.

LE DOCTEUR.

Allons! est-ce que je joue les amoureux? Avoue une chose; tu me proposes cet emploi, parce que tu me juges inoffensif. Tu voudrais t'en tirer à bon marché; mais tu oublies que, pour amener une cure décisive, il faudrait que le danger fût sérieux.

M. DE MARSAN.

Il le serait, docteur. Plus je te considère, plus je m'effraie de ma résolution. Tu es jeune encore; tu as les cheveux blonds et soyeux, la taille distinguée et l'œil magnétique. De plus, on connaît de tes histoires. Mais peu m'importe; je suis exaspéré, et je te défie.

LE DOCTEUR.

Ah çà! mais voyons! je suppose, car il faut tout prévoir, je suppose que Juliette, puisque Juliette il y a, ne se laisse point décourager par les misères de la route, et qu'elle veuille pousser le pèlerinage jusqu'au bout,... hé?

M. DE MARSAN.

Eh bien! j'aime autant que tu sois le pèlerin que tout autre, par le diable!

LE DOCTEUR.

Et moi, par le diable! je l'aime mieux. Encore un mot, et si après ce mot tu persistes, j'obéirai. De Marsan, j'aime ta femme.

M. DE MARSAN.

Allons! allons! point de faux-fuyant.

LE DOCTEUR.

Je te dis que j'aime ta femme!

M. DE MARSAN.

Tu mens!

LE DOCTEUR.

J'aime ta femme, morbleu! A-t-on vu un homme pareil! On aime sa femme, on a la bonté de l'en prévenir, et il vous récompense par des outrages!

M. DE MARSAN.

Je sais que tu as de l'amitié pour Juliette; mais...

LE DOCTEUR.

De l'amour, monsieur; un amour indélicat et effréné, rien de plus. Outre qu'elle est d'une surprenante beauté, ta femme a dans l'œil, dans le port de la tête, dans le geste, un fatal je ne sais quoi qui m'allume des brasiers dans le cerveau. Voilà pour quelle raison mes visites étaient si rares. Maintenant, adieu. Quand nous serons vieux l'un et l'autre, je reviendrai et nous rirons. Adieu.

(Il va pour sortir.)

M. DE MARSAN.

Restez. Monsieur Dessoles, il faut en finir.

LE DOCTEUR.

Quand il vous plaira, monsieur de Marsan.

M. DE MARSAN.

Tu ne me comprends pas. Je te dis que j'en courrai les risques, tels quels. Je suis ennuyé, je suis malade; il faut une fin... Et puis, mon ami, il m'est impossible de m'imaginer..... J'ai confiance en elle, que veux-tu? Tu l'aimes, tant mieux! Tu es séduisant, bravo! Plus le feu est ardent, mieux il purifie. Je te laisse : bonsoir. Je n'ajoute pas : bonne chance, tu conçois.

LE DOCTEUR.

Tu me laisses! tu me laisses! est fort bien.... Et que diable veux-tu que je lui dise, à ta femme?

M. DE MARSAN.

Est-ce que cela me regarde? Ne va-t-il pas falloir que je lui écrive ses billets doux à présent? Mon Dieu! comme je vais te haïr, mon pauvre Pierre! tu me deviens odieux à vue d'œil! Malheur à toi, si tu triomphes! Adieu.

LE DOCTEUR.

Permets, nous allons faire notre petit traité. Article premier : Pour tous, et surtout pour elle, secret éternel, quoi qu'il arrive.

M. DE MARSAN.

Je le jure.

LE DOCTEUR.

Article deux : Si tu crois devoir intervenir, ta défense, comme mon attaque, n'emploiera que des armes courtoises, l'adresse et la persuasion; jamais de menaces, ni de violences.

M. DE MARSAN.

Soit. Article trois : Dans le cas où ton expérience te ferait regarder comme probable et prochaine la perte définitive de mon honneur, tu me préviendrais loyalement, en me laissant une heure au moins pour tenter un suprême effort.

LE DOCTEUR, après réflexion.

Délicat, mais adopté, pourvu que ce suprême effort ne sorte pas des conditions spécifiées dans l'article deux.

M. DE MARSAN.

Touche là. (Ils se donnent la main.) Il m'a semblé que je touchais un reptile. Allons, je m'en vais.

LE DOCTEUR.

Bon voyage.

M. DE MARSAN.

Crois-tu que ce soit fini aujourd'hui?

LE DOCTEUR.

Mais j'espère bien que non.

M. DE MARSAN.

C'est que je ne supporterais pas cette situation long-temps.

LE DOCTEUR.

Tu peux encore te dédire, si tu veux.

M. DE MARSAN.

Non pas. Elle va rentrer. Que lui diras-tu d'abord? Je serais curieux de le savoir.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi.

M. DE MARSAN.

Allons, au revoir. (D'un ton pénétré.) Docteur, penses-tu que ce soit prudent, là franchement?

LE DOCTEUR.

Ma foi, non.

M. DE MARSAN.

C'est égal. Il faut en finir. (Il sort brusquement.)

LE DOCTEUR, seul.

Voilà une plaisanterie à nous faire nous couper la gorge, mon président et moi, avant quinze jours. Ce mari! ces maris, devrais-je dire, qu'ont-ils fait au bon Dieu? Seigneur, quel est leur crime?..... Celui-ci a du moins la chance de tomber sur un honnête homme. Mon rôle, toutefois, est bien ingrat : la trahison ou le ridicule est au bout.... Va pour le ridicule! J'aimais de Marsan avant d'aimer sa femme. Et pourtant il y a dans cette confiance qu'il me témoigne un dédain choquant pour ma personne, une certitude de facile triomphe qu'il me serait agréable d'ébranler... Il aurait un peu peur, que j'en rirais. Qu'il gagne la belle, il le faut; mais quand je gagnerais, moi, les deux premières manches, où serait le mal? Je ne suis pas un enfant; je saurai m'arrêter, quand il le faudra, pour son honneur et pour le mien... Oui, mais le moyen? Que faire? que dire? L'idée seule que je suis breveté et patroné par le mari pour courtiser sa femme, cette idée me glace : ces choses-là ne sont plus dans nos mœurs; je serai stupide... Je ferais mieux de m'en aller... Je m'en vais... (Il se promène avec agitation; s'arrêtant brusquement :) Si j'enlevais Hermione? j'en ai le droit; l'unité de lieu n'est pas spécifiée dans notre traité. Aussi bien nous sommes au printemps, et la campagne convient à nos plans beaucoup mieux que la ville; cette étrange

aventure est de celles qui, dans l'intérêt de toutes les parties, doivent se passer au sein des forêts, dans un vallon solitaire.... La difficulté est de décider tout à coup Hermione à se laisser enlever; quant au vallon solitaire... (Il écoute.) Un pas léger et traînant, un pas de gazelle blessée : c'est elle!

(Il se rassied devant le bureau.)

LE DOCTEUR, JULIETTE.

JULIETTE, entrant sans regarder.

Votre cocher est bien décidément une oie.

LE DOCTEUR, se levant.

Est-il possible?

JULIETTE, riant.

Comment! c'est vous! Et qu'est-ce que vous avez fait de mon mari?

LE DOCTEUR.

Il est sorti pour prendre l'air.

JULIETTE.

Prendre quoi?

LE DOCTEUR.

L'air, madame.

JULIETTE.

Qu'il prenne. Je suis enchantée de vous voir seul un moment, docteur. Asseyez-vous. (Elle ôte son chapeau et arrange ses cheveux devant la glace.) Que vous semble de mon mari? Est-il malade? et s'il n'est pas malade, qu'est-ce qu'il a?

LE DOCTEUR.

Votre mari? Mais je ne sais. Qu'est-ce qu'il a donc?

JULIETTE.

Je vous le demande. Concevez-vous un homme qui se promène la nuit dans sa chambre comme un fou, sans être habillé?

LE DOCTEUR.

L'avez-vous vu?

JULIETTE.

Non, mais je l'ai entendu, et c'est très suffisant.

LE DOCTEUR.

Il est certain qu'il a des bizarreries; et, à propos, pourquoi veut-il vendre votre villa des environs de Mantes, Vauvert, je crois, cela s'appelle?

JULIETTE.

Vendre Vauvert! Il vous l'a dit?

LE DOCTEUR.

Non; mais voyons, de vous à moi, madame, est-ce qu'il serait jaloux de quelque voisin de campagne?

JULIETTE.

Jaloux! lui! M. de Marsan! Ah! grand Dieu! Quant à ma villa, il la vendra d'autant moins que je compte y passer l'été.

LE DOCTEUR.

Et c'est pourquoi il compte la vendre ce printemps. Voyons, madame, je suis fort indiscret, mais il a donc une raison bien sérieuse de ne pas vouloir que

vous alliez à cette campagne, quand même votre santé, qui lui est si chère, y serait intéressée?

JULIETTE.

Ainsi, vous lui avez dit que ma santé se trouverait bien du séjour à cette campagne, et il a saisi cette occasion pour la vendre?

LE DOCTEUR.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

Vous ne savez pas mentir, docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a un petit voisin de campagne, allons.

JULIETTE.

Ni petit, ni gros. Mon Dieu! jaloux mon mari! Il y a dix ans il ne l'était pas; jugez. Au reste, nous sommes bien bons de nous creuser l'esprit pour lui chercher un motif. Un homme qui se promène la nuit... C'est de l'égarement, voilà tout. Au surplus, j'irai dès demain m'établir à Vauvert, et nous verrons s'il nous vendra, ma villa et moi.

LE DOCTEUR.

Vous partirez comme cela sans le prévenir?

JULIETTE.

Tout simplement.

LE DOCTEUR, prenant son chapeau.

Madame, je vois qu'il faut que je m'en aille. On ne sait où vous pousserait le point d'honneur, et, si j'avais l'air de douter de votre aimable énergie, vous seriez femme à partir sur l'heure.

JULIETTE.

Sur l'heure, non; mais demain. Soyez persuadé de ce que je vous dis, docteur.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, madame, j'en suis persuadé. Mille respects. (Il salue. Se retournant près de la porte.) Voulez-vous que je commande les chevaux à la poste en passant?

JULIETTE, se levant avec précipitation.

Vous êtes insupportable, monsieur Pierre, et vous avez une pauvre idée de votre servante. (Elle tire violemment un cordon de sonnette; le docteur la regarde d'un air étonné. Entre Justine.) Qu'on aille à l'instant demander des chevaux à la poste, à l'instant. Dites à Jean d'apprêter la grande calèche. (Justine sort.) Êtes-vous satisfait?

LE DOCTEUR.

Très fort, d'autant plus que, pour aller jusqu'au premier relais et revenir en toute hâte, il ne vous faut que deux heures; de Marsan ne sera pas rentré auparavant; il n'aura rien su; vous aurez fait votre petite révolution, et tout le monde sera enchanté comme moi-même.

JULIETTE.

Vous n'en croyez pas un mot. Vous êtes le plus taquin des hommes. Allez-vous-en.

LE DOCTEUR.

Je le crois si bien que... (Il tire sa montre.) Voyons, il est trois heures; je n'ai

pas de visite sérieuse avant six heures... Une petite course hors barrières en votre compagnie serait une vraie bonne fortune. Je vais avec vous si vous permettez.

JULIETTE, avec un cri de joie.

Charmant! charmant! donnez-moi la main. Je vous emmène à Vauvert.

LE DOCTEUR, riant.

Bon! Est-ce que vous irez?

JULIETTE.

Je ne vous réponds plus. Restez là pendant que je ferai un ou deux paquets. (Le regardant fixement.) Je vous répète que vous êtes charmant.

(Elle lui tourne le dos brusquement et sort.)

En calèche, hors Paris.

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE.

JULIETTE.

Me ferez-vous la faveur de me dire, monsieur, la raison du silence obstiné que vous gardez depuis Paris? Vous passez en général pour un homme d'esprit, et je vous avoue, si pénible que puisse être une semblable confidence faite en face à quelqu'un, je vous avoue que, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit qui ne fût marqué au coin de la vulgarité la plus saugrenue.

LE DOCTEUR.

Madame, c'est que je vous attendais. Je croirais manquer d'égards envers une femme, si j'empiétais sur son droit de diriger la conversation dans le sens qu'il lui plaît.

JULIETTE.

N'est-ce que cela? Eh bien! docteur, entre nous, que pensez-vous des chemins de fer?

LE DOCTEUR.

Le nord se soutient; pour les autres, baisse générale.

JULIETTE.

Non... Je vous demande si vous les aimez comme moyen de voyager; moi, je les ai en horreur.

LE DOCTEUR.

Et pour quelle gracieuse raison, madame?

JULIETTE.

Parce qu'ils vont trop vite.

LE DOCTEUR.

Mais c'est leur métier; ils ne sont pas faits pour autre chose.

JULIETTE.

Je ne vous dis pas le contraire. Ce que je vous affirme, c'est que je les ai en horreur. Ils m'enlèvent le sentiment de la distance, et, si quelque chose me paraît merveilleux dans les pays étrangers, c'est l'éloignement où ils sont de Paris; or, quand la distance ne m'est pas rendue sensible par les détails appréciables d'une longue route, c'est comme si je n'avais pas changé de place. Notez toutefois que,

si l'on pouvait voyager par le télégraphe, il y aurait des gens assez bêtes pour trouver cela charmant.

LE DOCTEUR.

Ce sont des réflexions que je n'avais jamais faites; mais elles ont mon suffrage.

JULIETTE.

Mille fois trop bon. Nous voilà au relais, il me semble.

LE DOCTEUR.

Oui, madame, au bas de la côte. (Il tire sa montre.) C'est ce que je disais... Une heure pour retourner... à cinq heures nous serons à Paris. Il me restera encore le temps de faire quelques courses avant dîner (s'inclinant), et j'aurai passé deux heures fort agréables.

JULIETTE.

Vous parlez comme une pendule à musique. Je suis fâchée de contrarier vos petits arrangemens. (La voiture s'arrête : Juliette à un domestique par la portière :) A Vauvert, route de Mantes.

LE DOCTEUR, se levant à demi avec inquiétude.

Sérieusement? (Mme de Marsan hausse les épaules.) Eh bien! c'est héroïque! je ne l'aurais pas cru. (Il ouvre la portière.)

JULIETTE.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu! je vais à Paris, car j'y ai réellement affaire; il faut que je me mette en quête d'un fiacre, d'une carriole... Me voilà fort sot.

(Il pose une jambe sur le marchepied.)

JULIETTE.

Ah çà! voyons, pour quelle enfant me prenez-vous donc? et pour qui jouez-vous ce mimodrame? Est-ce que je ne vois pas clairement que vous avez le plus grand désir de venir avec moi? Je ne sais pas pourquoi, par exemple; mais enfin, si je ne le voyais pas, je ne serais pas une femme. (Elle rit.) Cela vous déconcerte un peu ce que je vous dis là... Allons, venez vous asseoir... vous avez une si drôle de mine, perché sur ce marchepied...

LE DOCTEUR, se rasseyant.

Si je vous dis qu'après vous avoir poussée involontairement à ce coup d'état, j'ai souhaité d'en être complice jusqu'au bout, afin de détourner sur ma tête la rancune de M. de Marsan, me croirez-vous?

JULIETTE.

Non. (La voiture part au galop. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Ma situation n'est pas tenable vis-à-vis de vous, madame. Il faut absolument que je saute par la portière ou que je vous explique ma conduite.

JULIETTE.

Sautez ou expliquez, à votre guise.

LE DOCTEUR.

Madame, je demeure sur le boulevard des Capucines, et, quand je suis chez moi, je demeure à ma fenêtre. Parfois le matin, et plus souvent au soleil cou-

chant, je vois passer quelque chose de merveilleux; je vois passer, à travers les arbres, des calèches comme la vôtre, moelleuses et douillettes comme le lit de dentelles d'un premier-né; des femmes inconnues, tantôt ensevelies sous de blanches fourrures, tantôt parées de frais, comme des allégories du printemps, m'apparaissent immobiles et doucement incrustées dans l'épaisseur des coussins; elles ont les bras croisés, comme vous en ce moment, l'œil fixe dans le vague, le front hautain et pensif. M'élancer de ma fenêtre, m'asseoir subitement à côté d'un de ces êtres mystérieux; m'initier, degré par degré, dans l'intimité d'un long voyage, à ce monde délicat que porte une jolie femme dans chaque pli de sa robe, dans chaque mouvement de ses sourcils; me trouver tout à coup, concours inoui! face à face avec les deux plus puissans enchantemens de cette terre, avec la beauté et avec l'inconnu, c'est là un rêve, madame, si souvent caressé dans ma pauvre cervelle, que vous me pardonnerez peut-être d'avoir voulu le prolonger, quand le hasard semblait le réaliser pour moi.

JULIETTE.

La parole vous est revenue, à ce que je vois. Il y a des femmes qui, à ma place, s'en plaindraient; d'autres trouveraient piquant de jouer quelques minutes ce rôle d'héroïnes idéales que votre galanterie assigne aux inconnues qui passent. A chacun ses usages. Moi, je vous demande la permission de sommeiller un peu. (Elle ôte son chapeau, et appuie sa tête dans l'angle de la calèche.) Je vais essayer de rêver à mon tour pour me mettre au pair, si vous le trouvez bon.

LE DOCTEUR.

Certes, et puis-je vous imiter, madame?

JULIETTE.

Non. Sur la route, on vous prendrait pour mon mari. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire de bruit.

LE DOCTEUR.

Eh! bon Dieu! quel bruit voulez-vous que je fasse dans ce petit coin matelassé!

JULIETTE.

Ne me parlez pas d'abord; voilà le plus pressé. (Les yeux fermés.) Pourriez-vous me dire, docteur, vous qui êtes si savant, pourquoi on est toujours pris d'envie de dormir en voiture?

LE DOCTEUR.

C'est à cause des compagnons de voyage qu'on a, madame.

JULIETTE.

Ah! c'est possible. (Après un silence, elle se redresse tout à coup.) Ah çà! est-ce que nous allons nous quereller comme cela tout le long du chemin?

LE DOCTEUR.

Avouez que je vous gêne, et que vous regrettez de ne pas m'avoir laissé partir; ayez cette franchise, madame, et joignez-y la bonté de me faire mettre à terre avant que nous soyons trop loin de Paris. Je ne suis pas pire qu'un autre homme; mais, tenez, par ma faute sans doute, je me suis montré d'abord à vous d'un côté qui ne vous a pas plu; cette première impression ne fera que s'envenimer, et je préfère encore le chagrin de vous quitter à la profonde mortification de vous devenir tout-à-fait insupportable.

JULIETTE.

Voilà la première fois de la journée que vous me parlez sérieusement. C'est vous qui m'avez mal prise, car je suis une très bonne femme. J'ai, de plus, une grande estime pour vous, et je veux que nous soyons amis. Depuis long-temps, j'ai jeté les yeux sur vous pour cela, et si vous n'y avez pas pris garde, c'est, je suppose, que les hommes dédaignent volontiers les femmes dont ils ne peuvent attendre que de l'amitié, pour celles dont ils espèrent quelque chose de plus, ou de moins, comme il vous plaira.

LE DOCTEUR, lui baisant la main.

Tout ce qui n'est pas l'amitié d'une femme comme vous est moins assurément.

JULIETTE.

Il y a beaucoup de calcul, au reste, dans mes dispositions amicales pour vous. Regardez par la portière pendant que je vous expliquerai cela... Bien. Je me suis toujours promis d'avoir un médecin pour ami dans mes vieux jours. Je me réserve pour cet avenir prochain une seule passion, la curiosité, et, si vous parvenez à m'inspirer une grande confiance, mais une confiance extraordinaire, docteur, eh bien! je vous demanderai un jour une foule de choses qui m'inquiètent, que je ne sais pas, et que je voudrais savoir.

LE DOCTEUR.

Comme quoi, par exemple?

JULIETTE.

Comme quoi? c'est ce que vous ne saurez pas de si tôt; mais, pour vous faire prendre patience, et à moi aussi, je vais, dès à présent, vous adresser deux ou trois petites questions anodines en guise de ballons d'essai. Et d'abord, me direz-vous, docteur, pourquoi on ne m'a jamais fait de déclaration, à moi qui vous parle?

LE DOCTEUR.

En êtes-vous sûre, madame?

JULIETTE.

C'est historique. Je vous demande pourquoi, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est qu'une déclaration n'est pas une pièce littéraire d'une forme déterminée comme un sonnet. Ce qui lui donne son caractère, c'est moins la bouche qui la prononce, que l'oreille qui l'entend. Il est tombé à vos pieds, je n'en doute pas, mille fleurs de rhétorique qui n'ont pas été des déclarations, parce que vous ne les avez pas ramassées.

JULIETTE.

Et si on allait se méprendre? Quant à moi, je n'entends pas à demi-mot. En fait de déclaration, j'en veux une bien claire, bien complète, une qui me crève les yeux, ou je n'en veux point. Toute déclaration qui ne brûle pas ses vaisseaux, et qui ne me livre pas son homme pieds et poings liés, est une poltronnerie qui me manque de respect. Qu'avez-vous à dire à cela, docteur?

LE DOCTEUR.

Pas grand' chose de bon, madame, et autant vaut, je crois, que je ne le dise pas.

JULIETTE.

C'est quelque impertinence.

LE DOCTEUR.

Ma foi, oui.

JULIETTE.

Dites-la.

LE DOCTEUR.

La voici : tout jeune encore, j'entendis soutenir à une tante à moi votre théorie sur les déclarations; j'en profitai pour brûler mes vaisseaux, comme vous dites, aux pieds de ma tante, qui se servit de cette transition pour me mettre à la porte.

JULIETTE.

En d'autres termes, vous pensez que je viens de vous demander une déclaration, de vous en faire une, peut-être ?

LE DOCTEUR.

Madame...

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! n'ai-je pas vu le moment où votre vanité inquiète arrêtait sur vos lèvres les traits d'une galanterie équivoque, pour y substituer prudemment une ironie plus blessante encore! Je cherchais un ami et un confident; j'ai trouvé un homme... un homme, comment dirai-je? un homme, et c'est tout.

LE DOCTEUR.

Madame de Marsan, oui, j'ai pensé que vous vouliez une déclaration, non pour l'accueillir, mais pour en connaître l'émotion, et pour briser l'instant d'après l'objet de l'expérience. Plus jeune, j'aurais eu assez de présomption pour tomber dans le piége séduisant que vous aviez ouvert innocemment sous mes pas; avec mes trente-huit ans, j'ai eu la sage modestie de rester fidèle à mon rôle d'ami et de confident, et c'est cette fidélité même qui me vaut en ce moment votre colère, et qui, Dieu merci, me vaut en revanche votre estime.

JULIETTE.

Ce qu'il y a de positif, c'est que vous voici dans mon avenue, que je vous prierai de regarder ma porte comme celle de Mme votre tante, qu'il y a un chemin de fer d'ici à Paris, et que les chemins de fer font métier d'aller vite, ainsi que vous avez bien voulu me l'apprendre.

LE DOCTEUR.

Soit, mais je n'en aurai pas moins votre estime.

(Mme de Marsan se tait. Un moment après, la calèche entre dans la cour du château).

JULIETTE.

Quel est ce monsieur sur le perron?

LE DOCTEUR.

Votre mari, qui ne partage pas probablement votre répugnance pour les chemins de fer. (La voiture s'arrête.)

JULIETTE, près de descendre, se retournant vers le docteur.

Restez.

Dans la cour du château.

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE, M. DE MARSAN.

JULIETTE, en riant, à son mari, qui lui offre la main pour descendre de voiture.

M'en voulez-vous? Dites-le, et je repars.

M. DE MARSAN, riant.

Je suis ravi. Bonjour, cher docteur.

JULIETTE, sérieuse.

Ravi? vous n'êtes jamais comme un autre. Pourquoi êtes-vous ravi?

M. DE MARSAN.

Allons, voulez-vous me faire croire que vous espérez me contrarier? Je suis ravi d'abord que vous ayez trouvé une distraction de votre goût, et ensuite de voir que ma femme ait assez de séduction pour enlever en un clin d'œil à ses malades le médecin le plus disputé de Paris.

JULIETTE.

A vrai dire, je ne sais pas trop lequel de nous deux a enlevé l'autre. Qu'en pensez-vous, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est certainement vous, madame, qui m'avez enlevé, car, si c'était moi, je ne vous aurais pas amenée chez monsieur.

JULIETTE.

Vous, vous êtes un homme à qui je ne me fierais pas, si j'étais M. de Marsan.

M. DE MARSAN.

En tout cas, c'est un savant médecin, car vous n'avez pas eu depuis un an, ma chère amie, les riches couleurs que je vous vois.

JULIETTE.

C'est que j'ai dormi en venant, et cela fait monter le sang à la tête. Au revoir, monsieur. (Elle entre dans la maison.)

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN, prenant le bras du docteur et l'entraînant vers le jardin.

Eh bien! rival généreux, il paraît qu'elle s'est endormie; ce n'est pas poli pour toi, mon bon, mais ça me fait plaisir.

LE DOCTEUR.

C'est toi qu'on endort, mon président.

M. DE MARSAN.

Je comprends que ton amour-propre en gémisse; mais le fait est qu'elle a dormi. Eh! eh! (Il se frotte les mains.)

LE DOCTEUR.

Eh! eh! oui, elle a dormi. C'est convenu.

M. DE MARSAN.

Et avoue qu'au fond tu n'en as pas été fâché, parce que cela te sauvait les difficultés de la situation?

LE DOCTEUR.

Je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Car de quoi diantre auriez-vous pu causer pendant quinze lieues de tête-à-tête?

LE DOCTEUR.

Puisqu'elle a dormi.

M. DE MARSAN.

Oui; mais que lui as-tu dit dans les intervalles? car je suppose qu'elle n'a pas dormi continuellement.

LE DOCTEUR.

Continuellement.

M. DE MARSAN, s'arrêtant tout à coup.

Oui-dà! en sommes-nous là, Pierre? Te fais-tu un jeu maintenant de ce désespoir que tu as ce matin entrepris de guérir? A-t-elle dormi, oui ou non?

LE DOCTEUR.

Pas une seconde.

M. DE MARSAN, après une pause.

Et dois-je en conclure, Pierre, que le mot amour ait été prononcé entre vous?

LE DOCTEUR.

Pour le mot lui-même, je n'affirmerais pas qu'il soit sorti de notre bouche: quant à la chose, il en a été fort question; mais je te ferai observer, mon ami, que mon emploi, déjà très délicat, deviendra tout-à-fait désagréable et même impossible à tenir, si tu t'arroges le droit d'inquisition sur chacun de mes gestes.

M. DE MARSAN.

J'en conviens. Je suppose toutefois que je puis te demander si tu as reconnu la justesse de nos conjectures touchant l'état moral de Juliette.

LE DOCTEUR.

Qu'il te suffise de savoir que ma conviction à ce sujet s'est affermie.

M. DE MARSAN.

Et puisque cette maladie consiste, pour parler net, à chercher un amant, votre voyage a-t-il donné à Juliette, que tu saches, des motifs suffisans de croire qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherche?

LE DOCTEUR.

J'ai fait mon possible pour qu'elle ne l'ignorât pas.

M. DE MARSAN, amèrement.

Il ne me reste plus qu'à apprendre, Pierre, que tu as transgressé l'article 3.

LE DOCTEUR.

L'article trois?

M. DE MARSAN.

Le malheureux l'a oublié!

LE DOCTEUR.

Si je ne me trompe, c'est l'article par lequel je me suis engagé à te prévenir une heure à l'avance... Écoute, de Marsan, entre nous, le mieux serait de l'effacer, cet article-là, car il est absurde.

M. DE MARSAN.

Absurde, soit; mais j'y tiens. Veux-tu me permettre de te rappeler qu'il s'agit de me rendre ma femme et non de me la prendre? car, en vérité, on dirait, à t'entendre, que ton triomphe personnel est maintenant le seul intérêt que tu envisages dans l'affaire.

LE DOCTEUR.

Eh! non, président; seulement, tu connais les femmes; avec elles, tout est caprice et improvisation : l'heure du berger peut venir tellement imprévue et en même temps tellement impérieuse... Eh bien! je suppose qu'en pareil cas tu te trouves absent, toi?

M. DE MARSAN.

Je ne m'absenterai pas, sois tranquille.

LE DOCTEUR.

Tu ne prétends pas sans doute être toujours là, planté comme un mur, entre ta femme et moi?

M. DE MARSAN.

Non; mais je ne m'écarterai jamais assez pour que tu ne puisses exécuter l'article trois; j'ai ta parole et j'y compte. Une dernière question, Pierre, que tu pardonneras à l'horreur de ma position : quelle était la cause réelle du vif coloris qui éclatait sur le visage de Juliette quand elle est descendue de voiture?

LE DOCTEUR.

La cause réelle, c'était l'indignation.

M. DE MARSAN.

L'indignation! lui aurais-tu manqué de respect?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN, très sérieux.

Ce serait du moins une folle bravade que de me l'avouer en face.

LE DOCTEUR.

Eh bien! cette folle bravade, je la commets; je ne sache point qu'il y ait d'article trois qui m'empêche de manquer de respect à ta femme!

M. DE MARSAN.

Non; mais il y a une loi de convenance qui devrait t'interdire de me le confier. Il y a une loi d'honneur qui interdit à un mari de souffrir de pareilles confessions.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi les demandes-tu, mordieu?

M. DE MARSAN.

Parce que..... Eh! parce que je commence à y voir plus clair que je ne voudrais! Tu aimes ma femme!

LE DOCTEUR.

Belle découverte! c'est moi qui te l'ai dit. Au reste, je lui ai fait la cour, d'après ton invitation formelle, pour te rendre service; ce service te devenant une charge, je t'en délivre. Un autre le reprendra en sous-œuvre, et il est fort probable qu'il te demandera tes conditions!

M. DE MARSAN.

Quand je t'ai prié de faire la cour à ma femme, je pensais que tu la lui ferais honnêtement, avec décence, comme il se pratique entre gens de bon ton. Je n'allais pas imaginer que tu aurais recours à je ne sais quels procédés d'une galanterie de bas étage, que tu emprunterais tes expédiens aux mœurs de corps-de-garde!

LE DOCTEUR.

Et à quelle heure, s'il vous plaît, mon président, passe le prochain convoi?

M. DE MARSAN.

Dans dix minutes. Tiens, promets-moi seulement d'être convenable avec elle, et reste.

LE DOCTEUR.

Lie-moi les jambes et dis-moi de danser! Convenable! à combien de centimètres dois-je me tenir de sa robe? Convenable! insensé président! Et le premier amoureux déchaîné qui viendra se jeter aux pieds de Juliette, le sera-t-il? Convenable! mais, en le demandant, tu vas directement contre ton but, qui est de révolter la délicatesse de ta femme par la crudité même de l'amour! Tartufe est-il convenable avec Elmire, et, s'il l'était, Elmire cacherait-elle Orgon sous la table? Voyons, de quel côté est la gare de ton chemin de fer?

(On entend le son d'une cloche.)

M. DE MARSAN.

Reste, Pierre; ne m'abandonne pas. On sonne le dîner. Je vais donner des ordres pour ton appartement. Va la rejoindre, bourreau; mais, auparavant, reprête un peu serment à l'article trois.

LE DOCTEUR.

Je le jure. (Ils se serrent la main et se séparent.)

Journal de Juliette.

« 25 mai. — Une amie d'enfance me confessait, il y a deux ans, qu'elle écrivait chaque soir ses impressions de la journée; je lui dis : Mon Dieu ! tu n'aimes donc plus ton mari, ma pauvre Louise? — Ou il ne m'aime plus, répondit-elle.

« Je fus convaincue alors que nous avions nommé les deux seules occasions où une femme puisse être tentée de prendre une plume à minuit, d'entr'ouvrir son secrétaire, et de griffonner furtivement.

« Je me trompais. Sans trahison d'aucune part, me voici à minuit devant un de mes vieux cahiers de pension, recueillant mes idées, et tremblante, Dieu sait! Je n'ose me regarder, tant je suis pâle.

« La vérité est qu'on a des pensées qu'on ne peut ni confier ni garder, et on les écrit pour en faire quelque chose. De ces pensées, il en est de bonnes, et d'autres qui sont extraordinaires; mais j'aurais autant de répugnance à dire les bonnes. Il n'existe pas dans l'amitié, ni même dans le mariage, une intimité qui puisse faire à ces pensées un lit assez doux pour les attirer. On les écrit, et encore pas toutes.

« J'ignore si les dévotes le sont au point de livrer à leur directeur toutes les

clés de chez elles, sans en excepter une seule petite; quant à moi, je n'ai jamais dit à mon confesseur que ce qu'il me paraissait en état de comprendre, n'étant point chargée de compléter son éducation, et croyant d'ailleurs fermement qu'il y a des coins du cœur qu'il faut réserver pour Dieu tout seul.

« Et puis, la langue fait défaut; nous ne pouvons le plus souvent nous parler à nous-mêmes nos pensées; comment les dire aux autres? Ce sont des fantômes qui passent si vite, qu'on n'a pas le temps d'en faire le portrait. C'est heureux. Quel nom donner, par exemple, à ce malaise moral, à ce dégoût de mes habitudes, à cette inquiétude sans but, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois?

« Mon mari est certainement le meilleur des hommes, il a de l'esprit pardessus le marché; mais quand il a dit: Elle s'ennuie, il croit avoir dit une merveille, et il s'en va tranquillement à son tribunal. Le fait est que je ne m'ennuie pas; je suis simplement malheureuse. Je ne me retrouve plus; ce n'est plus moi; je m'irrite d'un rien. J'aime mon mari, Dieu merci, autant que l'an passé; eh bien! il ne peut rien dire ni faire que je n'y trouve un sujet d'humeur. Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de sa montre! Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, pendant dix ans, et puis, je ne sais pourquoi, un beau jour nous voilà brouillées. Quand j'entends de loin leur petit cliquetis, c'est fait de moi. Justement mon mari a l'habitude de les faire sauter quand il parle, ce qui produit un carillon affreux. Hier, je n'ai pu y tenir; je lui ai dit : Pour Dieu, laissez là vos breloques! Mon pauvre mari a paru tout consterné de ce coup d'état, il s'est observé pendant la journée; mais dès le soir les breloques ont repris le dessus. J'y renonce.

« Pendant que j'écris, j'entends M. de Marsan remonter sa montre dans sa chambre, et sautez, breloques!

« Une autre manie qu'il a, c'est de prendre des deux mains les revers de son habit, et de leur imprimer une saccade de bas en haut pour remettre le collet d'aplomb; l'innocence de ce geste, la bonhomie avec laquelle il s'y adonne chaque fois qu'il va sortir, ne peuvent me calmer. Je souffre de ces misères, et, d'un autre côté, je m'en applaudis, car je vois dans cette naïveté d'allures la quiétude d'un homme qui, arrivé à un état heureux selon son gré, dépose toutes prétentions, et s'en tient à sa conquête; mais c'est l'erreur des conquérans de se croire rois légitimes, et de désarmer.

« Un contraste saisissant à cette sécurité démonstrative, c'est la manière d'être de ce M. Pierre. Celui-là n'a point d'habitudes prises; il les prend à mesure qu'il s'aperçoit qu'elles peuvent plaire. Il ne fait pas un pas avant d'avoir jeté la sonde. Il a toutes les armes du monde, offensives et défensives, et toujours fourbies et luisantes pour la parade et pour la bataille, au gré des tenans. Je l'ai mis dans ma boîte en venant à la campagne, parce que j'étais curieuse d'étudier sur le vif l'espèce d'animal qu'on appelle un homme dangereux. Il paraît décidé à se laisser faire. C'est aimable de sa part. Il doit cependant arriver un moment où ce prudent nageur se hasarde à perdre pied. C'est là que je l'attends.

« Encore M. de Marsan qui se promène! à une heure du matin! C'est une maladie. Grand bien lui fasse! Moi, je vais dormir. Bonsoir, madame.

« 26 mai. — C'est un homme à pendre que ce M. Pierre, et à ne pas dépen-

dre. Je crois qu'il m'a jugée. Il regarde, avec assez de tact, ma maison comme un palais enchanté où tout ce qui lui arrive est mystification. Une ou deux fois, comme je lui donnais des répliques dont il fallait toute ma bonne conscience pour me sauver la honte, il m'a regardée en souriant d'un air qui signifiait : « Non, non, vous avez beau faire; je vois bien que vous ne mettez pas au jeu, et je ne veux pas jouer à ce compte-là. »

« Et d'abord, dès le matin, je l'ai promené dans tout le parc; je l'ai égaré loin du monde connu; j'ai été jusqu'à feindre de ne pouvoir retrouver mon chemin, et rien n'a fondu les sept sceaux dont sa langue est scellée. Je l'ai mené au vieux château, et je l'ai prié de me conter la légende de ces ruines; il m'a improvisé sur-le-champ une légende très amusante, c'est-à-dire très horrible, mais sans y introduire la moindre allusion ni à moi, ni à lui.

« De retour au château, je me suis mise au piano (car on s'acharne vraiment), et comme mon bracelet clapotait sur les touches (j'ai aussi mes breloques), je l'ai prié de m'aider à le défaire. J'ai une bague qui a pour chaton une perle de toute beauté et assez incommode par parenthèse : il l'a remarquée; pour qu'il la vît mieux, je la lui ai mise sous le nez et ma main avec (je voulais en finir) : il n'a vu là qu'un prétexte à une histoire sur la pêche des perles, que je n'ai pas écoutée, mais qu'il a dû très bien dire, car c'est son talent, non pas de pêcher des perles, mais de conter des histoires.

« Je l'avais bien décidément pris en haine, car tant de frais perdus, c'est mort d'homme. Je l'ai donc épinglé de toutes mes forces pendant le dîner, ce qui a paru divertir beaucoup M. de Marsan.

« Ce soir, j'ai saisi une minute de tête à tête pour lui dire : Ah çà! confiez-moi la raison qui vous fait appeler par ces dames un homme dangereux, car je vois bien que jamais je ne la découvrirai toute seule. — C'est que je n'avais jamais rencontré de femme qui fût dangereuse, m'a-t-il répondu brutalement, et il s'est remis à ses échecs avec mon mari, qui rentrait à point nommé pour me tirer du plus grand embarras où je me sois trouvée en toute ma vie; car, bien que la riposte méritât une verte semonce, je l'avais aussi poussé un peu trop.

« Je ne le lui dirai pas; mais j'entrevois à quels titres il mérite quasi sa sotte réputation : c'est un respect chevaleresque, entrecoupé d'impertinences qui lui donnent du relief, une préoccupation de plaire qui vous flatte, mêlée d'une sûreté de jugement qu'on redoute; une certaine hauteur de pensée qui vous domine, avec un reste d'enfantillage dans le cœur qui vous rassure; c'est un homme de sang-froid, expérimenté, craignant le ridicule plus que la peste, maître de lui jusqu'au miracle, et plus il est tout cela, plus on doit être tentée de le croire vrai, quand il descend de sa réserve souveraine pour s'humilier par un aveu.

« Je crois que j'en sais assez sur lui, et que je le renverrai demain.

« 27, deux heures après midi. — Je voulais lui donner congé dès l'aurore, c'est-à-dire en me levant; mais son courage, si défaillant hier soir, s'était retrempé durant la nuit à un degré qui m'a déplu. Ce genre d'homme ne m'inspire aucune compassion. J'étais bien résolue à le renvoyer, mais vaincu. A cette heure, il a tout ce qu'il faut pour se mettre en route.

« Donc, c'était par une belle matinée de printemps, et nous allions par les charmilles, cherchant le frais, lui herborisant à la Jean-Jacques, et moi secouant sur sa tête des gouttes de rosée du bout de mon ombrelle, par mégarde, bien

entendu. A propos de simples, je l'interrogeai sur sa médecine.... y croyait-il? C'était une illusion de sa jeunesse; il avait eu à ses débuts une fougue plaisante; il en riait, et il me fit rire en me contant combien il fut mortifié la première fois que, venant voir un malade, il le trouva mort. Là-dessus résolution de se faire trappiste; puis, retour à des sentimens moins inhumains. Il avait oublié toutes ses études de l'école, pour en faire de nouvelles plus intelligentes et moins meurtrières. Dans un siècle sans croyances religieuses, le médecin a charge d'ames, comme autrefois le directeur. Il entre partout; on le laisse pénétrer au fond de toute intimité; toute alcôve devient pour lui confessionnal; tout le bien que cette position unique permet de faire ou de tenter, les consolations qu'il trouvait dans ce rôle contre les déceptions de son art, le charme de certains souvenirs opposé à l'amertume de certaines cures, voilà ce qu'il me développa avec une telle élévation d'idées et de termes, que, de surprise, je m'écriai : Et comment un homme de votre talent, monsieur, s'abaisse-t-il aux niaiseries dont ces dames se plaignent? — Et dont vous avez daigné vouloir les venger, dit-il entre sourire et grimace. — Il est inutile d'en parler, ai-je repris de bonne foi, puisque je n'ai pas réussi. — Au contraire, parlons-en; puisqu'il est dit que vous avez fait une mauvaise action en votre vie, qu'il soit dit aussi que vous avez su vous en repentir. — J'ai demandé à moitié une explication qu'il m'a donnée tout-à-fait. Il m'a conté qu'un sentiment d'étrange scrupule le tenait éloigné de moi depuis des années, appuyant ce récit de détails dont je ne pouvais nier l'apparence. Puis, après m'avoir laissé entendre qu'il n'y avait ni grand mérite ni grande générosité à tourner la tête d'un homme chez qui c'était une affaire faite tout naturellement dès long-temps, il a tout à coup quitté ce ton de légèreté pour en prendre un avec lequel il n'y avait plus moyen de marchander. — Savez-vous une chose? lui ai-je dit de fort haut; M. de Marsan vous croit son ami. — Il a pâli et a murmuré avec une expression inexplicable : Je le sais, oh! je le sais. En même temps j'ai vu poindre entre ses cils quelque chose comme une larme, en vérité. Le malheureux la sentait venir. Pendant une minute, il s'est tenu immobile, espérant que je ne l'avais pas vue, cette larme, et qu'elle ne tomberait pas; mais soudain elle s'est échappée et a glissé en triomphe le long de sa joue. Alors il s'est détourné par un mouvement brusque, comme ébloui par le soleil; mais il était trop tard : il n'y avait rien gagné.

« .... N'y avait-il rien gagné?

« Minuit. — Jamais je n'ai passé une si cruelle soirée. Je voulais fermement lui signifier un congé devenu nécessaire; mais M. de Marsan, qui est toujours absent quand il devrait être là, a eu ce soir, par un heureux à-propos, un accès de jalousie, et n'a pas bougé de mes côtés. C'était spirituel.

« 28 mai, cinq heures. — Je suis plus tranquille. J'ai trouvé un moyen, je crois, d'arranger tout. Ce matin, en l'abordant, j'ai vu à sa mine qu'il essayait de s'affermir contre une catastrophe; mais pas du tout : — Monsieur Pierre, lui ai-je dit, restez l'ami de mon mari, et soyez le mien. — Il a pris vivement la main que je lui tendais, et je ne pense pas que jamais cadeau de reine à sujet ait été reçu de meilleure grace. Nous voilà donc bons amis; nous avons vécu sur ce pied-là toute la journée : la gène enlevée, nous avons été fort aimables tous deux. Allons, c'est une heureuse inspiration que j'ai eue.

« Minuit. — Ce qui me stupéfie, c'est M. de Marsan. A quoi pense-t-il? Il va,

il vient, il ouvre les portes, il entre et il sort, voilà sa vie. Il a un travail pressant et difficile, je le veux bien; mais alors pourquoi ne pas s'y mettre ou ne pas y renoncer? Et puis, ne s'avise-t-il pas d'acheter une meute! Une meute! je vous demande un peu! pour chasser quoi? N'a-t-il pas fait invasion dans mon boudoir avec tous ses chiens à la remorque pour m'en demander mon avis? Je lui ai dit qu'il était ridicule, et c'était vrai. La seule chose qu'il n'ait garde de remarquer, c'est que son ami est de trop ici, et que c'est à lui, après tout, de le renvoyer. Je suis à bout d'expédiens, quant à moi.

« Que la nuit tombante est mauvaise conseillère! Avec le soir viennent les lâches pensers, l'amollissement de l'ame, et je ne sais quelle énervante langueur où se noie toute la force d'une femme. Le soir, on ne hait plus qu'à moitié, et on n'aime pas à demi. O Desdémone! c'était le soir, n'est-ce pas, que le More te faisait ses ardens récits de batailles et de tempêtes?

« 29. — Malheureuse que je suis! qu'ai-je fait! quelle sera la fin! Quand mon mari m'a embrassée ce soir, j'ai cru que mon cœur s'arrètait; j'ai eu froid dans les os. Oh! ces femmes qui ont l'habitude de trahir, de quelle boue glacée sont-elles faites! Mon Dieu! je n'ai plus le droit, je n'ai plus même le droit de les mépriser!

« Mes enfans sont arrivés de chez leur grand'mère. Ils m'ont sauté au cou, et j'ai couru pleurer dans un coin. Il n'en sait rien, il ne se doute pas de ce que je souffre, car il est bon, et il s'en irait. Nous sommes retournés à cet endroit du parc où je lui tendis la main hier; que m'a-t-il dit? que lui ai-je répondu? Je ne sais plus; mais, en me quittant, ses lèvres ont touché mes cheveux. Le petit Jules est venu, et a sauté sur le banc près de moi; j'ai vu ses yeux se fixer avec une attention singulière sur ma tète, sur la place où une minute auparavant... J'ai cru qu'il en voyait la trace!... Quelle honte et quelle folle peur! C'était une fleur de lilas qui était tombée dans mes cheveux et qu'il a ôtée. Pauvre enfant!

« Mon Dieu! Dieu bon! ce n'est qu'une étourderie, et c'est la première. Mon Dieu! donnez-moi la force d'une résolution!

« 30 mai. — Je ne pense plus, je n'existe plus; je fais un rêve terrible et sans réveil. Je vois passer vaguement des formes connues, autrefois, hélas! bien-aimées, mon mari, mes enfans, comme si j'étais déjà morte et dans un pays de visions lugubres. Oh! ce bonheur que j'imaginais, quels rares, quels courts momens! et au bout toujours une honte. Cet après-midi, j'ai sonné trois fois sans que personne vînt; enfin Justine est arrivée sans se hâter. — Mademoiselle, ai-je dit, voilà trois fois que je sonne. — Elle m'a regardée en face : — C'est que j'aidais John, le domestique de M. Dessoles, a-t-elle répondu, et j'ai pensé que madame me pardonnerait. — Cette misérable fille! je n'ai pas osé la comprendre. Je suis au pilori, et le premier passant peut me jeter son insulte. Et l'aimer! l'aimer malgré tout cela! Ne pouvoir lui dire : Partez! Ai-je bu un philtre? Il doit venir cette nuit sous ma fenêtre; je lui ai promis ce bouquet que j'ai porté tout le jour. Je suis abandonnée de tout le monde. M. de Marsan ne voit rien. — Cette glace me fait peur.

« Le lendemain. — Je ne sais plus le jour, ni le mois, ni rien. Peu m'importe, au reste. Ce matin, j'ai rencontré le jardinier dans la cour; ma conscience est toujours inquiète : je l'ai fait causer. — Et où allez-vous comme cela, Jérôme?

— Voir si on peut parler à monsieur, parce que la plate-bande est toute foulée, et le mur comme égratigné sous les fenêtres de madame, et, comme il y a de mauvais gas dans le pays, je vais avertir monsieur. — C'est inutile, je ferai votre commission. — Ah! c'est différent, a repris ce garçon; si madame ne veut pas qu'on le dise à monsieur, on ne lui dira pas. — J'ai feint de ne pas l'avoir entendu, et je lui ai mis de l'argent dans la main...

« Mais il y aura une expiation, et prochaine, je ne sais laquelle encore; ma tête est en feu; mais, certainement, il y aura une expiation. Il faudra laver tout cela. Je ne suis pas encore la dernière des femmes, pourtant, non! Mais quel fond puis-je faire sur moi à présent? Il est sept heures; il m'a suppliée de le recevoir ici, dans ma chambre, qui est celle que j'habitais avant d'être mariée; je n'y ai pas vu de mal, pas plus de mal du moins qu'à tout le reste. M. de Marsan est à la ferme, et n'en doit revenir qu'à dix heures.

« Cela ne peut durer. J'ai comme un pressentiment que cette ligne est la dernière que j'écrirai... »

Dans le jardin; il est nuit.

PIERRE se promène la tête penchée. M. de MARSAN survient, et lui touche l'épaule.

M. DE MARSAN, à demi-voix avec tristesse.

Tu me trompes, dis?

LE DOCTEUR.

Non.

M. DE MARSAN.

Tu médites de me tromper?

LE DOCTEUR.

C'est vrai! quand tu es arrivé, j'y pensais.

M. DE MARSAN.

Tu l'aimes donc étrangement, si ta fière intelligence a pu comploter un instant les moyens de ruser avec l'honneur et la foi jurée. Pierre, nous avons été fous, et voilà le châtiment; mais, quoi que tu en puisses penser dans ce moment de passion, je suis de beaucoup le plus malheureux, et ce n'est que justice, ayant été le plus coupable. Je dis malheureux, je n'ai pas d'autre mot; tu ne peux savoir, mon ami, non, tu ne peux soupçonner ce qui se passe là! (Il se frappe le front.) car elle t'aime, et au point de ne pouvoir le cacher, même à moi.

LE DOCTEUR.

Écoute, de Marsan : cette minute est solennelle dans ma vie; jamais je n'ai été si près de quelque résolution infâme. Si tu m'avais abordé la menace à la bouche, et je t'avoue que je m'y attendais, que je l'espérais peut-être, le mal l'emportait; mais les ames comme la tienne s'épurent, au lieu de s'aigrir, par la douleur. Tu es venu en ami, tu m'as parlé un langage plein d'équité et de bonté; eh bien! tu m'as donné la force de tenir une parole que j'aurais voulu dégager au prix de mon sang, au prix d'un crime. Tiens. (Il lui remet une lettre.)

M. DE MARSAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOCTEUR.

Ça, c'est l'article trois. (Il s'éloigne.)

Dans la chambre de Juliette.

JULIETTE, PIERRE.

JULIETTE.

N'est-ce pas vous qui m'avez dit : L'œil de la femme qu'on aime est la source d'où tombe sur notre ame toute joie et toute tristesse; s'il sourit, nous sourions; s'il se voile, tout se fait sombre? Eh bien! je souris, et je suis heureuse. Ainsi qu'avez-vous?

PIERRE.

Juliette, vous n'êtes pas heureuse; vous ne le serez plus jamais. Ici, dans cette chambre où vous avez dormi votre innocent sommeil de jeune fille, ici vous n'aurez plus, oh! je vous connais, que de pâles insomnies jusqu'à la mort; ici, je sens combien moi, qui suis venu lâchement poser ce fantôme à votre chevet, combien je suis indigne de votre pardon et de la pitié du ciel.

JULIETTE.

Mais qu'est-ce donc? Ne m'aimez-vous pas?

PIERRE.

Ah! plût à Dieu!

JULIETTE.

Et si j'aime plus cet amour que je ne crains l'insomnie et la mort, qu'avez-vous à dire?

PIERRE, il la regarde.

Ange! ange de beauté! Encore un mot pourtant : vous vous croyez perdue, pauvre enfant; vous croyez qu'il n'y a plus de remède, plus de retour possible; vous fermez les yeux, et vous vous abandonnez à l'abîme. Mais je vous le dis, quoi qu'il m'en coûte, vous pouvez encore retrouver la paix de l'ame. Le voulez-vous? je pars.

JULIETTE.

Malheureux! que me forcez-vous à dire! Je ne veux rien que ta présence et ton amour!

PIERRE, à genoux.

Ne pleure pas! Que cette heure, que suivront tant d'heures troublées, que cette heure soit sans trouble du moins. Ne pleure pas!

(On entend marcher dans le vestibule.)

JULIETTE, dressant la tête avec anxiété.

C'est le pas de mon... c'est le pas de M. de Marsan!

PIERRE.

Faut-il sortir?

JULIETTE.

Mais il vient, vous dis-je! Vous allez le rencontrer! (Elle ouvre la porte d'un

cabinet.) La seconde porte donne dans le salon : allez! Fermée! fermée en dehors! Restez là, dans ce cabinet.

(Elle repousse vivement la porte, s'arrête devant la glace, passe la main sur ses cheveux, et s'assied près du feu. Entre M. de Marsan.)

M. DE MARSAN, JULIETTE.

M. DE MARSAN.

Seule? Je croyais trouver Pierre ici.

JULIETTE.

Ici? Y songez-vous?

M. DE MARSAN, simplement.

Pourquoi pas? Permettez-moi de me chauffer les pieds.

(Il s'assied vis-à-vis d'elle.)

JULIETTE.

Il n'est que huit heures. Vous n'avez donc fait qu'aller et revenir?

M. DE MARSAN.

Mon Dieu! oui. Le fermier était parti pour la ville. Et encore, je suis revenu par le plus long, par le bord de l'eau. Avec un peu de lune qu'il y a, c'est délicieux.

JULIETTE.

Devenez-vous poète, par hasard?

M. DE MARSAN.

Je n'ai garde de vous chagriner à ce point-là; mais vous savez que j'ai toujours aimé à rêvasser par les chemins et à bayer aux astres.

JULIETTE.

Je sais, moi? Je sais que je n'en sais rien. Et que leur dites-vous, aux astres?

M. DE MARSAN.

Des niaiseries, et, comme ils ont l'habitude d'en entendre, ils ne m'en font pas moins bonne mine.

JULIETTE.

Vous choisissez des confidens discrets.

M. DE MARSAN.

Je n'ai pas de confidences à faire; mais on rêve à tout âge.

JULIETTE.

Je trouve qu'il est poli, quand on est marié, de rèver haut.

M. DE MARSAN.

Et le faites-vous, vous, madame?

JULIETTE.

Ni haut ni bas, moi.

M. DE MARSAN.

Non, vous ne le faites pas, et vcus avez raison; il faut être pour cela plus liés que nous ne le sommes.

JULIETTE.

Plus liés que nous ne le sommes... est plaisant.

M. DE MARSAN.

Et plus vrai encore que plaisant.

JULIETTE.

Voyons cela. A quoi pensiez-vous au bord de l'eau?

M. DE MARSAN.

Et vous, à quoi pensiez-vous au coin de votre feu?

JULIETTE, après un peu d'hésitation.

Mais pas à la même chose que vous probablement.

M. DE MARSAN.

Qui sait? — Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous dérange, que vous vous étiez accommodée pour passer la soirée à votre guise, et qu'à votre avis, mes pieds mettent bien du temps à se réchauffer.

JULIETTE, troublée.

Non, je vous assure; j'étais là... fort... fort seule.

M. DE MARSAN.

Précisément, — et combien de fois ne m'est-il pas arrivé à moi-même ce qui vous arrive!

JULIETTE.

Eh mais!... quoi donc?

M. DE MARSAN.

De m'être établi dans mon fauteuil, les pieds sur les chenets; de m'être préparé une bonne heure de solitude, puis de voir entrer un importun et de le maudire. Tenez, je vous en demande pardon, mais plus d'une fois c'est vous qui étiez l'importun. Eh bien! je dis qu'il n'en aurait pas été ainsi, si nous avions été plus liés que nous ne le sommes, si nous avions confondu nos deux existences de telle sorte que nous eussions eu besoin l'un de l'autre pour compléter notre solitude. (Un moment de silence, après lequel il se lève.)

JULIETTE.

A quoi rêviez-vous au bord de l'eau?

M. DE MARSAN.

J'essayais de recueillir mille pensées que j'ai semées à la même place, il y a un peu plus de dix ans.

JULIETTE.

Avant notre mariage?

M. DE MARSAN.

Deux jours avant. Il est étrange combien ce souvenir m'est présent. Je me promenais là en attendant que vous fussiez levées, vous et votre mère. Je vous aimais, Juliette, et de telle sorte que toute votre famille en prenait à mes yeux un caractère sacré et charmant. J'adorais votre mère. Vos sœurs me semblaient si belles et si aimables, que vous auriez pu en être jalouse, si vous ne leur aviez, vous seule, prêté tout ce charme. Je ne pense pas que jamais homme ait envisagé une circonstance aussi vulgaire que le mariage avec tant d'espoir et d'attendrissement que moi. J'avais eu, vous l'ai-je dit? une ou deux maîtresses, et j'avais cru les aimer; mais quand je songeais à vous, à cette beauté élégante et pure, à ce jeune front rougissant qui allait se rapprocher du mien sous la bénédiction

de Dieu et d'une mère, à ce cœur que j'allais, bientôt sans témoins, sentir battre contre le mien, j'étais ébloui, j'étais troublé au fond de l'ame, je sentais que je n'avais jamais aimé personne, et que je vous aimais.

JULIETTE.

Monsieur!...

M. DE MARSAN, souriant.

Vous voyez que le souvenir seul m'en fait perdre le sens. C'était donc mon rêve de cette matinée dont je vous parle. Il n'y avait pas loin de là à m'étonner du discrédit où est tombé le mariage dans le monde amoureux et poétique, et à me demander le pourquoi; car, si l'amour tout seul est déjà chose douce et sainte, comment le nommer quand viennent s'y joindre la consécration religieuse, la sanction maternelle et le respect public? Je pensais bien que le contact des détails matériels du ménage pouvait l'offenser, mais pas au point qu'on le disait, et je le pense encore. La seule explication qui me parût suffisante, c'était que, la plupart des maris ayant laissé leur cœur par lambeaux aux broussailles de jeunesse, le mariage se trouvait, sur ce terrain ingrat, frappé d'une stérilité éternelle, ou ne portait plus que la trahison. Quant à être trahi, je n'y pensais guère en ce moment-là, et ma seule inquiétude était que vous ne fussiez malheureuse...

JULIETTE, balbutiant.

Je vous écoute; mais, vraiment, je ne sais...

M. DE MARSAN.

J'essaie de rêver haut une fois, d'après votre conseil. Si cela ne vous ennuie pas trop, je continue. Je voulais, Juliette, vous rendre heureuse, et, me sentant si près d'être heureux moi-même, je ne doutais pas que ce ne me fût une œuvre facile. Voilà le cœur des hommes, et d'un jeune homme surtout. J'avais vu des séductions dans le monde : par quels argumens arrache-t-on d'ordinaire une femme à son devoir? Les roués eux-mêmes sont contraints d'affecter pour cette tâche une poésie d'imagination et un luxe de sensibilité qui semblent promettre les plus étroites intimités où deux ames puissent se fondre. C'est ce qui vous attire. Pourquoi voit-on tous les jours, la main dans la main, le cœur dans le cœur, impossibles à distraire l'un de l'autre, deux vieillards qui furent amis de collége, et pourquoi est-on si souvent le bienvenu quand on interrompt le tête-à-tête soucieux d'un mari et de sa femme? C'est que ces derniers sont unis, enchaînés, mais non amis. Eh bien! me disais-je encore, je veux que nous soyons l'un pour l'autre des confidens si faciles et si chers, que ni ami de collége ni amie de pension ne puissent être regrettés. Je veux déplier toute son ame pli à pli, avec la patience et l'amour d'un antiquaire qui développe un manuscrit cinérisé de Pompéi. Je veux lui conter toute ma vie passée et qu'elle me conte toute la sienne, afin que tous les fils de nos deux existences s'enlacent dans le même réseau, tressaillent aux même contacts, et se brisent du même coup! Et alors qu'on vienne lui parler poésie ou tendresse, elle ne comprendra pas; elle sera à moi, bien à moi!... Je vous aimais, Juliette.

JULIETTE, émue, à demi-voix.

Oui, oui, monsieur.

M. DE MARSAN.

Puis, passant en esprit de nos premières années de mariage, que je n'avais

pas de peine à remplir ainsi, passant à une époque moins riante en apparence, à l'âge dont nous approchons enfin, je me disais, j'espérais que la transition des jeunes amours à une affection plus grave, plus séante avec des cheveux gris, serait douce et presque insensible, surtout si la voix de nos petits enfans aidait à couvrir celle de nos regrets. La route ne serait pas changée, seulement nos pas se seraient un peu ralentis. J'espérais que les soirées se passeraient sans ennui, sinon sans douceur, entre tant de souvenirs communs et ces espérances vivantes, nos enfans. Je voyais notre vieillesse feuilleter en souriant le livre unique de notre double existence près de se fermer, et dont toutes les pages étaient bonnes à lire. J'avais tout prévu, Juliette, tout, excepté le vraisemblable qui, malheureusement, est arrivé.

JULIETTE.

Le vraisemblable?...

M. DE MARSAN.

Le vraisemblable, c'était qu'aussitôt marié, et sans vous aimer moins pour cela, je deviendrais fatalement un mari comme tous les autres.

JULIETTE.

Pardon, mais je vous avoue que je suis un peu surprise et un peu troublée... Nous nous sommes mal connus, vous avez raison... Mais qui accusez-vous, vous ou moi?

M. DE MARSAN. (Il se promène à travers la chambre.)

Un peu tous deux: moi, pour n'avoir pas persévéré; vous, pour n'avoir vu que le maître dans le mari.

JULIETTE.

Oui, c'est vrai, et je vous demande... Je ne sais trop ce que je dis, excusez-moi... Est-il trop tard?

M. DE MARSAN, brusquement.

Trop tard? Pour quoi faire?

JULIETTE.

Je m'exprime mal sans doute. Je voulais vous demander s'il ne dépendait pas toujours un peu d'un mari de ramener, de sauver sa femme?

M. DE MARSAN.

C'est à vous que je le demanderai.

JULIETTE.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée d'infidélité, si leur mari avait eu la patience de les aimer de la façon que vous dites! Mais une femme a aussi sa fierté : les trois quarts du temps, un mari ne daigne pas même s'apercevoir qu'on nous fait la cour, ni se donner la peine d'une petite lutte pour la garde de ce trésor qu'il tient de Dieu et d'une mère. Ce sont vos paroles.

M. DE MARSAN.

Vous ne songez pas, Juliette, à l'impossibilité de faire honnêtement ce métier de jaloux. Non, si une femme, à défaut de liaison plus étroite, n'est pas suffisamment retenue par des années d'habitude affectueuse, par sa propre dignité, par cet honneur dont elle a accepté le dépôt à la face du ciel, et que des enfans lui rendent doublement inviolable, il faut désespérer d'elle. Que voulez-vous? Des grilles, des verrous, des muets, un espion? Voulez-vous dégrader votre mari, afin d'avoir un prétexte de plus à le trahir?

JULIETTE, avec tristesse.

Je ne leur voudrais, aux maris, qu'un peu de votre bonne justice de tout à l'heure, et, par suite, un peu plus d'indulgence.

M. DE MARSAN, grave.

Quant à être indulgent pour des fautes de cette nature, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme.

JULIETTE.

Oh! vous du moins, monsieur, j'en suis sûre, vous le seriez?

M. DE MARSAN.

C'est en quoi vous me connaissez mal : je le serais moins qu'un autre. Non-seulement je ne pardonnerais pas, mais je me vengerais de mon mieux.

JULIETTE.

Je ne vous crois pas... et comment?

M. DE MARSAN.

Vous en rirez très certainement; je mettrais une sorte d'orgueil avant que de partir...

JULIETTE.

Vous partiriez?

M. DE MARSAN.

Oui, comme vous allez le voir bientôt, mais pas avant d'avoir fait mon possible pour être regretté; ce serait mon orgueil, vous dis-je, que d'exposer tout entière sous les yeux de la femme coupable cette ame qu'elle aurait brisée, de combattre mon heureux rival avec ses propres armes, courtoisement, et de le vaincre peut-être.

JULIETTE.

Oh! oui... mais ensuite, ensuite?

M. DE MARSAN.

Ensuite... (Il s'interrompt et paraît écouter.)

JULIETTE.

Ce sont des chevaux dans la cour... un bruit de voiture...

M. DE MARSAN.

Ah! j'avais oublié de vous le dire... on est venu chercher Pierre de la part du marquis de Saille, qui se meurt dans son château à deux ou trois lieues d'ici. Jean courait à la poste, quand je suis monté. (Juliette se lève lentement et paraît interroger avec effroi le visage de son mari qui continue.) Ensuite, madame, je lui reprocherais, à ma femme... Tenez, je ne lui reprocherais rien, et je la laisserais à sa conscience; puis, je partirais.

JULIETTE, incertaine.

Vous! c'est vous!...

M. DE MARSAN.

Oui, c'est moi qui partirais, lui épargnant cette peine; je partirais avec ses enfans, si elle en avait...

JULIETTE, s'appuyant toute tremblante sur la cheminée.

Oh! monsieur!

M. DE MARSAN, avec une émotion profonde.

Ses enfans, la chair de sa chair, le sang de son cœur, je les emmènerais. Je n'attendrais pas la loi! Je n'attendrais pas le bénéfice d'un scandaleux procès où cette femme oserait encore peut-être me disputer ma dernière consolation! Non! j'irais vivre au loin avec eux; elle enverrait son amant me les redemander, si elle voulait! Je leur apprendrais, pauvres enfans, à oublier leur mère! Je laverais sur leur front, jusqu'à la fin de mes jours, la tache de leur naissance!... (Il s'arrête et regarde Juliette, qui est comme privée de sentiment.) Vous n'osez me renvoyer; mais je vois que vous êtes fatiguée. (Il s'approche et la baise au front.) Bonne nuit.

(Il sort. Juliette remue les lèvres, balbutie quelques paroles, et tombe sur son fauteuil.)

JULIETTE, à demi-voix.

Mon Dieu!... mon Dieu... (Prise d'une idée subite, elle se relève, court à la porte du cabinet, et met le verrou.) Je ne veux pas le voir! je ne veux pas!... (On entend le bruit d'une voiture qui part au galop des chevaux. Juliette tombe à genoux au milieu de la chambre, en poussant un cri.) Ah! sans pitié! sans pitié! comme il l'a dit. (Elle sanglote.) Que vais-je devenir! mais que vais-je devenir, moi, à présent! Si je pouvais mourir là!... (On frappe à la porte du cabinet.) Non! non! je ne puis!... Restez!... Je ne veux pas, je ne peux pas vous voir maintenant!

UNE VOIX D'ENFANT, dans le cabinet.

Ouvre donc, mère.

(Juliette demeure un instant immobile, égarée, prêtant l'oreille.)

UNE VOIX.

Ouvre donc, mère, c'est moi et Jules.

JULIETTE, joignant les mains avec exaltation.

O Dieu de bonté! (Elle ouvre la porte et se jette sur ses enfans qui lui apportent d'énormes bouquets.)

LES ENFANS.

C'est ta fête demain. Nous t'avons joliment surprise, hein? C'est papa qui a eu cette idée-là. (Juliette les couvre de baisers sans parler.)

M. DE MARSAN, qui est entré à la suite des enfans.

Une bête d'idée, ma chère, puisqu'elle vous a effrayée; mais nous allons souper là en famille, au coin du feu, et cela vous remettra.

JULIETTE, lui sautant au cou.

Oh! vous êtes bon comme le bon Dieu!

OCTAVE FEUILLET.

PEINTRES

ET SCULPTEURS MODERNES.

IV.

LÉOPOLD ROBERT.

CORRESPONDANCE INÉDITE. — DOCUMENS NOUVEAUX.

SECONDE PARTIE.[1]

IIIe PÉRIODE. — NEUFCHATEL, FLORENCE ET VENISE. — LES PÊCHEURS. — DERNIÈRES LETTRES ET MORT DE ROBERT. — 1831-1835.

I.

Tout ce qu'il y eut d'éclat dans le succès des *Moissonneurs* ne réussit pas à détruire la maladie mélancolique dont les sourdes atteintes minaient le malheureux artiste depuis bien des années, et dont il devait être un jour la victime. Cependant, à son entrée dans la carrière, son talent et son caractère lui avaient concilié de vives amitiés, bien faites pour l'arracher à ses tristesses maladives. Nous avons parlé de M. Schnetz et de M. Navez; il est temps de parler d'une autre amitié qui a pris Robert à ses débuts et l'a couvert de son égide pendant toute la durée de sa vie d'artiste. On était en 1825, le tableau de l'*Improvisateur napolitain* venait d'être envoyé à l'exposition, quand Léopold,

(1) Voyez les deux premières périodes dans les nos du 15 septembre et du 1er octobre.

qui se trouvait à Rome, reçut de Paris, d'une personne qui lui était inconnue, une lettre contenant des félicitations sur ses premiers ouvrages et l'expression du désir de posséder quelques peintures de sa main. Cette lettre était du beau-frère du savant M. Walckenaer, M. Marcotte d'Argenteuil, alors administrateur, depuis directeur général des eaux et forêts, amateur des arts, homme de grand goût, de grand sens et de grand cœur. C'est le même qui avait eu aussi, avec les comtes Pastoret et Turpin de Crissé, le tact de deviner M. Ingres, et qui le soutint de son amitié à une époque où ce modèle des artistes, traité si justement aujourd'hui comme un ancien, était inconnu. Robert fut touché des avances d'un tel homme, et y répondit. Non-seulement M. Marcotte lui acheta des tableaux, le dirigea dans le placement de ses œuvres, mais il allégea l'artiste des soins matériels de sa petite fortune; il l'éclaira de son expérience pour tirer parti de ses fonds, et lui fut à la fois, grace à l'autorité de son âge, un conseil officieux et bienveillant, un père, un ami : dévouement touchant et simple qu'on ne saurait trop admirer dans nos temps d'agitation et d'égoïsme. Une correspondance active et soutenue s'ouvrit entre le patron et l'artiste, et l'on admire comment cet homme, qui produisait si lentement et qui cependant a tant produit, cet homme, qu'un mal inexorable rongeait au cœur, a pu trouver le temps d'écrire encore des volumes de lettres et ne pas succomber sous le poids de pareilles préoccupations accumulées.

M. Marcotte a été à Robert ce que fut au grand Poussin M. de Chantelou. Qu'on nous permette ce parallèle plus exact pour le patron que pour le peintre. C'est M. Marcotte qui, en 1831, appela Robert à Paris; c'est aussi M. de Chantelou qui, envoyé avec son frère, M. de Chambray, en Italie, pour recueillir des objets d'art et en ramener des artistes, avait eu le crédit de décider le Poussin, vers la fin de 1640, à revenir en France. Comme M. Marcotte, Paul Fréart, sieur de Chantelou, conseiller et maître-d'hôtel ordinaire de Louis XIII, avait été le protecteur constant, le correspondant assidu, l'admirateur passionné de son ami, et son amitié fidèle l'avait suivi au-delà du tombeau. Robert ne donnait pas un coup de pinceau sans consulter le bon M. Marcotte, il n'était jamais si heureux que quand il travaillait pour lui. Ainsi le Poussin, après avoir travaillé avec toute sorte d'amour et de diligence pour M. de Chantelou pendant la plus belle époque de son talent, après avoir peint pour lui la seconde suite des *Sept Sacremens,* passés dans la galerie d'Orléans et finalement dans celle du marquis de Stafford, en Angleterre, fit pour lui encore son dernier tableau, « la Samaritaine, » alors que *le tremblement de ses membres augmentoit comme ses ans;* mais *en vieillissant il se sentoit, au contraire des autres, enflammer d'un grand désir de bien faire, particulièrement pour lui qui étoit son idole.* C'est pour

le même enfin qu'il s'était déterminé à peindre son propre portrait, *ne voulant pas dépenser une dizaine de pistoles pour une tête de la façon de M. Mignard, qui étoit celui qui les faisoit le mieux, mais les faisoit froides, fardées, sans force ni vigueur* (1). Comme les noms du Poussin et de Chantelou, les noms de Robert et de Marcotte sont donc désormais inséparables, et jamais protecteur et protégé n'ont été plus dignes l'un de l'autre. L'amateur éclairé eut bientôt discerné ce qu'il y avait de sombres inquiétudes et de fatales infirmités dans l'ame honnête de Robert, et il ne cessa d'opposer la fermeté de la raison et les tendresses de l'amitié aux noires idées de l'artiste. Mais que peut la raison humaine sur l'esprit visité de Dieu?

Léopold était dans cet état quand, revenu à Paris par Florence, en 1831, après une longue absence, la vue de M. Marcotte, avec qui jusqu'alors il n'avait eu que des relations épistolaires, lui causa une de ces émotions douces qui devaient, pour un temps, l'enlever à ses pensées

(1) Poussin sentait d'une manière touchante l'amitié passionnée de son patron; qu'on en juge par la lettre qu'il lui écrivit un an avant sa mort. C'est son testament d'Eudamidas.

« De Rome, le 16 novembre 1664.

« MONSIEUR,

« Je vous prie de ne pas vous étonner s'il y a tant de temps que j'ai eu l'honneur de vous donner de mes nouvelles. Quand vous connoîtrez la cause de mon silence, non-seulement vous m'excuserez, mais vous aurez compassion de mes misères. Après avoir, pendant neuf mois, gardé dans son lit ma bonne femme, malade d'une toux et d'une fièvre d'étisie, qui l'ont consumée jusqu'aux os, je viens de la perdre, quand j'avois le plus besoin de son secours. Sa mort me laisse seul, chargé d'années, paralytique, plein d'infirmités de toutes sortes, étranger et sans amis, car en cette ville il ne s'en trouve point. Voilà l'état auquel je suis réduit : vous pouvez vous imaginer combien il est affligeant. On me prêche la patience, qui est, dit-on, le remède à tous maux; je la prends comme une médecine qui ne coûte guère, mais aussi qui ne me guérit de rien.

« Me voyant dans un semblable état, lequel ne peut durer long-temps, j'ai voulu me disposer au départ. J'ai fait, pour cet effet, un peu de testament, par lequel je laisse plus de dix mille écus de ce pays à mes pauvres parens qui habitent aux Andelys. Ce sont gens grossiers et ignorans, qui, ayant, après ma mort, à recevoir cette somme, auront grand besoin du secours et de l'aide d'une personne honnête et charitable. Dans cette nécessité, je vous viens supplier de leur prêter la main, de les conseiller et de les prendre sous votre protection, afin qu'ils ne soient pas trompés ou volés. Ils vous en viendront humblement requérir, et je m'assure, d'après l'expérience que j'ai de votre bonté, que vous ferez volontiers pour eux ce que vous aurez fait pour votre pauvre Poussin pendant l'espace de vingt-cinq ans.

« J'ai si grande difficulté à écrire, à cause du tremblement de ma main, que je n'écris point présentement à M. de Chambray, que j'honore comme il le mérite, et que je prie de tout mon cœur de m'excuser. Il me faut huit jours pour écrire une méchante lettre, peu à peu, deux ou trois lignes à la fois, et le morceau à la bouche : hors de ce temps-là, qui dure fort peu, la débilité de mon estomac est telle, qu'il m'est impossible d'écrire quelque chose qui se puisse lire. Voyez, je vous supplie, monsieur, en quoi je vous peux servir en cette ville, et commandez-le à celui qui est de toute son ame votre très humble, etc.

« POUSSIN. »

taciturnes. Par un hasard singulier, les deux frères, l'aîné arrivant d'Italie et Aurèle venant de Suisse, descendaient le même jour, et presque à la même heure, dans la maison amie de M. Marcotte.

A peine l'arrivée de Léopold Robert fut-elle connue à Paris, que la curiosité publique se dirigea vers sa personne. Il y répondit peu. Ceux qui ne le connaissaient pas étaient avides de juger de la physionomie de son ame par les traits de son visage, de lire l'homme intérieur dans l'homme extérieur. La parole, le regard, le geste, l'habillement, on interrogeait tout en lui. Ceux qui l'avaient connu jeune furent frappés des changemens survenus dans l'expression de sa figure, dans ses manières, dans son langage. Sa physionomie accusait une mélancolie plus profonde; son geste, plus de mesure; sa parole, un tour plus délicat, une sorte de parfum de sensibilité inaccoutumée. Était-ce le progrès d'une pensée toujours tendue vers le beau? était-ce le fruit de ses habitudes méditatives? C'était tout cela; mais c'était encore, ainsi qu'on le dira plus tard, le stigmate fatal des orages du cœur. « La tribulation est à l'ame, dit Montaigne, comme un marteau qui la frappe, et qui, en la frappant, la fourbit et la dérouille. C'est la fournaise à recuire l'ame. » En effet, le propre des grandes passions est d'allumer et d'exalter à l'excès les facultés humaines, comme ces maladies de la jeunesse qui avancent avec la vie les forces et les délicatesses de l'intelligence.

Les éditeurs d'estampes projetèrent à l'envi des publications d'après ses ouvrages. C'était alors la fureur des *albums*, et quelques-uns lui demandèrent des dessins et des lithographies. Il exécuta, à Paris et en Suisse, quelques lithographies empreintes de ses qualités, mais aussi de cette âpreté de touche dont il ne sut jamais se défaire (1). Il fit aussi plusieurs aquarelles d'une admirable force de ton. La princesse Marie en acheta une superbe, qui représentait une jeune *Frascatane à la fontaine*, composition qui rappelait celle d'un fort beau dessin exécuté par Robert, en 1827, pour son ami Navez : costume de l'île de Procida.

Le séjour de Robert à Paris fut de courte durée. Il partit pour la Suisse et revit sa famille; mais des troubles politiques l'attendaient dans sa patrie. Voici comment il exprime, dans sa première lettre à M. Marcotte, le serrement de cœur qu'il éprouve au spectacle de la guerre civile :

« Chaux-de-Fonds, 12 septembre 1831.

« J'ai traversé notre canton, et j'ai cru remarquer parmi les jeunes gens de plusieurs villages une effervescence extraordinaire. Le lendemain de mon arrivée à la Chaux-de-Fonds, il y a eu un banquet de plus de cent jeunes déterminés pour fêter notre réunion à la Suisse,

(1) Voici le titre de ces lithographies, publiées chez Mme Delpech et chez Rittner et Goupil : l'*Improvisateur*, *la Prédication*, *le Repos du Pâtre*, la *Mère italienne*, *une Suissesse*, *Bergère de Suisse avec un enfant*, *Brigand napolitain*.

après quoi le plus grand nombre est parti en armes pour s'emparer de la ville de Neufchâtel, casser le gouvernement existant et ne plus reconnaître le roi de Prusse pour souverain. De chaque village sont également partis des détachemens, et toutes ces jeunes têtes ardentes sont arrivées en même temps aux portes de la capitale sans défense. Ils s'en sont emparés, après avoir fait tirer contre elle deux coups de mitraille. Ils voulaient faire abdiquer les membres du gouvernement; mais ceux-ci s'étaient dispersés. Sur ces entrefaites, toute la population s'est armée : les uns (et c'est le plus grand nombre) pour maintenir l'ordre dans chaque village; les autres, les paysans surtout, pour aller à l'aide du gouvernement et maintenir le système actuel. Nous voilà donc en guerre civile! N'est-ce pas épouvantable d'avoir des amis, même des parens, à la tête du mouvement révolutionnaire? Mais les hommes sont si fous, qu'on ne se reconnaît plus dans ce monde.

« Il perce évidemment dans la masse de la population un désir de s'affranchir de la domination prussienne; mais les personnes les plus sensées voudraient que cela se fît paisiblement, et gémissent de voir que, pendant quelque temps, les affaires seront menées par des têtes peu raisonnables. Mon arrivée, par tous ces motifs, a été bien peu agréable, quoique je puisse dire que chacun des partis me considère et m'accueille d'une manière très distinguée. Cela me donne peut-être plus qu'à personne, en ma qualité de neutre, la faculté de faire à ces désespérés des observations mieux écoutées qu'elles ne le seraient d'une autre bouche.

« Je voudrais que vous vissiez notre Chaux-de-Fonds; vous seriez étonné de voir autant d'aisance, autant d'industrie, une population que le commerce fait accroître si rapidement, et qui cependant désire un autre état de choses et d'autres avantages. C'est bien le cas de dire que les hommes sont insatiables. Enfin, nous sommes entrés dans une route dont on ne peut voir le bout. Aussi je ne cesse de gémir de ne pouvoir vivre avec les personnes que j'aime, que je respecte, et dont toutes les actions et tous les sentimens ont la raison pour principe. J'ai cependant beaucoup de bonheur à me trouver avec mes parens les plus rapprochés qui m'aiment et me le témoignent.

« Mais vous, mon cher ami, vous dirai-je combien j'ai été peiné de vous quitter? Je puis vous assurer que ç'a été pour avoir le bonheur de vous connaître que j'ai été à Paris. L'amour-propre satisfait et la vanité n'auraient pas été capables de me faire me déranger de mes occupations. Je vous dois les plus beaux momens que j'aie passés dans la capitale. Combien je pense à vous et à votre chère famille! Ma reconnaissance pour vous est partagée par tous mes parens : mon père, mes sœurs s'intéressent à vous, monsieur, et désirent ce qui peut vous être agréable. Ils aiment à m'entendre m'extasier sur le bonheur que j'ai

eu d'obtenir votre amitié. Vous voulez bien prendre tant de part à mes occupations, et l'intérêt que vous avez témoigné à mes succès me fait désirer d'en obtenir d'autres. Mais comment entreprendre des tableaux ici où l'on ne parle que guerre civile?

« Neufchâtel enlevé par les patriotes, les membres du gouvernement, à ce qu'on m'assure, se sont réunis en grande partie à Valengin, où se forme un noyau pour les soutenir. Il est déjà imposant, et l'on dit que M. Fritz Pourtalès est à la tête. Quelle douleur! Vous savez combien je désire la paix et l'ordre, et combien je suis persuadé que la liberté fait plus de progrès véritables pendant la marche régulière des années que par des secousses violentes où les passions entraînent tant d'injustices et de malheurs; mais enfin souffrons les choses que nous ne pouvons empêcher. Heureux celui qu'une philosophie sage dirige et qui peut placer les espérances du vrai bonheur hors de ce monde, où il ne saurait se trouver! »

Le 10 décembre suivant, il revient sur le même sujet dans une lettre à son compatriote Auguste Snell : « J'ai laissé notre pauvre Suisse dans une situation bien triste. Il règne une fermentation incroyable. Les *unitaires* voudraient absolument changer l'organisation générale et centraliser le gouvernement. C'est un désir qui, je l'avoue, est louable; mais, en vérité, est-il possible de le satisfaire tout de suite? Je ne le crois pas. La Suisse n'est pas mûre encore pour un changement aussi notable, et il en pourrait suivre une guerre civile longue et désastreuse. Les gens de bonne foi du parti reconnaîtront trop tard, et quand il n'y aura plus moyen d'empêcher les malheurs, que leur perspicacité n'a pas été assez loin; et, s'ils ont les sentimens élevés, ils souffriront cruellement d'avoir travaillé au malheur de leur patrie. Pour l'Italie, j'ai eu le plaisir de la trouver assez tranquille, au moins en apparence. »

Le paisible Robert, sentant le sol trembler sous ses pas, s'était vite éloigné de la Suisse. Il avait laissé son frère Aurèle dans sa famille, et s'était rendu à Florence, où il peignit deux petits tableaux, et où il revit, durant deux mois, mais pour la dernière fois, la personne qui préoccupait sa pensée, et dont il eût été si désirable qu'il évitât la présence. Enfin, au mois de février 1832, il alla s'établir à Venise, pour y peindre le quatrième tableau de sa collection des *Saisons*.

II.

Il avait déjà vu Venise à son retour de Suisse, après la mort de sa mère, et les lettres qu'il a écrites à M. Marcotte et à M. Navez contiennent, sur ce premier voyage, des impressions intéressantes.

« A M. Marcotte, 1er décembre 1828.

« Je me trouve enfin de retour à Rome, et, à mon arrivée, mon

frère, que j'ai eu la joie de trouver en bonne santé, m'a remis vos trois chères lettres.... Combien les consolations que vous me donnez m'ont fait de bien! Il est vrai que, pour apporter un soulagement aux douleurs profondes, les grands discours sont superflus; mais quelques paroles parties du cœur sont inestimables, et je les ai trouvées dans votre si excellente lettre. Je vous rends graces aussi de m'avoir appris que vous avez le bonheur de posséder encore madame votre mère. Puissiez-vous la voir long-temps jouir de votre amour et de vos soins! Hélas! celle que nous pleurerons toujours était aussi heureuse par l'attachement de ses enfans. Si, dès l'âge de seize ans, j'ai presque toujours été séparé d'elle, sa sollicitude m'a toujours suivi. Elle n'a ignoré aucun événement de ma vie. C'est à elle que je dois le courage et la persévérance que j'ai eus. Elle s'est séparée de son plus jeune enfant à ma demande pour me donner une compagnie qui m'était nécessaire, et ce sacrifice a été suivi d'exhortations et de conseils où sa force d'ame se faisait voir tout entière. Ses précieuses lettres seront à jamais pour nous une source inépuisable de réflexions et de regrets; mais elles nous rappelleront aussi continuellement les vertus qu'elle possédait, et qu'elle a toujours cherché à inculquer en nous. Que de bénédictions j'adresse à la divine intelligence pour m'avoir donné la triste et grande satisfaction en même temps de la voir encore! Si mon cher frère Aurèle eût eu le même bonheur, cette mère adorée aurait eu le plaisir de voir tous ses enfans vivans à son lit de mort: — fin calme et résignée, où elle a eu encore le courage de nous engager à modérer une douleur que nous ne pouvions pas toujours lui cacher!....

« ... Je ne connaissais pas le nord de l'Italie, et j'ai voulu me donner la satisfaction de le visiter avant de retourner me mettre sous le joug à Rome. En allant, j'avais passé par Florence, Pise et Massa, Gênes, Turin, le mont Cenis; en revenant, je suis rentré par le grand Saint-Bernard, et je suis arrivé dans la vallée d'Aoste, que j'ai revue avec infiniment d'intérêt, et qui est certainement très pittoresque. Je suis arrivé à Turin, où j'ai fait un petit séjour pour mon instruction dans les arts. Je me suis arrêté à Novarre, à Milan, à Vérone, à Padoue, à Venise, que j'ai admirée, et qui est toujours grande et magnifique dans sa solitude actuelle. Les chefs-d'œuvre qu'elle renferme m'ont fait le plus grand plaisir à voir, et j'espère en retirer du profit. Il faut faire ce voyage pour bien juger les maîtres vénitiens. A mon idée, le Titien est le maître à tous ceux qui s'y sont distingués. Son *Assomption de la Vierge* est un des chefs-d'œuvre de la peinture, ainsi que sa *Présentation au Temple*. Les Bellini sont aussi admirables. On y voit également les ouvrages d'artistes qui ne sont pas connus d'ailleurs, et qui cependant ont un prodigieux mérite, surtout pour la couleur et cette naïveté première des peintres de la renaissance; je citerai entre autres Car-

pacio. Le Tintoretto est inconcevable par l'immensité des grandes machines qu'il a faites; mais, malgré tout son génie, il ne me va pas à l'ame, du moins il ne me charme pas comme le Titien. Je lui préfère même Paul Véronèse.

« J'ai passé ensuite par Ferrare, qui est d'une tristesse à affliger même les passans. Les Ferrarais regrettent beaucoup le gouvernement précédent. Bologne, ville plus industrieuse, se soutient malgré l'immense quantité de pauvres qui assaillent les passans dans les rues. J'ai vu avec intérêt les villes de la Romagne, que je ne connaissais pas, et j'ai passé par Furlo, site trop négligé, où il me semble que les paysagistes devraient aller, surtout s'ils veulent des inspirations grandes et sévères. C'est après plus de cinq semaines de voyage que je suis rentré à Rome, le 17 novembre, et que j'ai eu le grand plaisir d'embrasser mon cher frère. »

« A M. Navez, 4 mars 1829.

« ... Venise m'a enchanté. Entre nous, je dois cependant te dire que j'y trouve trop de peintures, et que beaucoup de ces grandes machines ne me disent rien du tout. Le Titien me semble toujours le premier de l'école. Au moins il y a toujours un grand caractère et noble.... Mais le Tintoret a beaucoup trop fait, et je vois bien du gâchis dans ces grands murs qui ont dû être couverts si vite et sans réflexion. Aussi y a-t-il beaucoup de remplissage. Paul Véronèse me plaît davantage; sa couleur est plus fine et plus transparente. Ce qui m'a enchanté dans Venise, c'est l'originalité de cette ville si remarquable. Je m'y suis trouvé par ces beaux jours d'automne qui ont un soleil si doré. Cette belle mer bleue, et cependant si harmonieuse, ces palais riches et si nombreux et le grand nombre d'églises offrent un coup d'œil tout-à-fait particulier avec les canaux couverts de gondoles. J'aime ce mouvement doux, je dirai mélancolique : il va bien avec le repos et le calme des passions qui échauffent l'esprit. Il n'y a qu'une seule chose que je n'aime pas, c'est qu'on ne puisse pas voir un visage de femme, et qu'elles se cachent toutes avec beaucoup de soin. Comme toi, un beau caractère de tête, une belle expression m'émeut, me séduit. Je trouve aussi qu'à Venise le peuple tient beaucoup plus du nord qu'à Naples et à Rome. Je n'ai pas vu encore un marin avec une de ces têtes si communes à Naples.

« Bologne ne me plaît pas du tout. La peinture des Carraches, du Guide, du Guerchin, et je dirai presque du Dominiquin, ne me va pas au cœur. Tous ces tableaux sont noirs et mal éclairés; je veux parler de ceux qui sont dans les églises. Quant à ceux du musée, je ne me rappelle avec un véritable plaisir que la *Sainte Cécile* de Raphaël. Quelle peinture ! »

Trois ans plus tard, revenant, à propos d'Ingres, sur les maîtres vénitiens, Léopold s'exprimait ainsi dans une lettre à M. Marcotte :

« ... On me parlait hier du tableau d'Ingres, et on m'a beaucoup étonné en me disant qu'il était si peu avancé. On craint aussi que la couleur n'en soit jamais une des qualités principales; mais, à cet égard, je crois que les peintres peuvent avoir de grands mérites, sans les avoir tous. Lui n'est pas coloriste; il n'a montré cette qualité que dans le tableau que vous avez de lui, *la Chapelle Sixtine*, qui est vraiment étonnant sous ce rapport comme sous tant d'autres. Mais, dans les grands tableaux, il a une manière de procéder provenant d'une première école qui n'était pas bonne pour rendre coloriste; il a ensuite la sévérité de son dessin, ce caractère fort et ferme qui l'a toujours empêché de prendre le laisser-aller qui fait trouver de beaux tons. Les Vénitiens en ont abusé, car ils ont tout sacrifié à un mérite qui, en somme, est secondaire. Aussi leurs tableaux ne peuvent-ils soutenir un examen sévère, parce qu'il n'y a aucune profondeur. Tous ces tableaux de Tintoret, des Palma, de Bassan, et même un grand nombre de Paul Véronèse, sont beaucoup trop forts en décoration. A cet égard, je n'aime pas l'école vénitienne de cette époque. Leurs prédécesseurs étaient bien plus remarquables : les Bellini, les Giorgion, Pordenone et Titien ont plus de retenue, et leurs ouvrages sont exécutés plus en conscience. Les immenses pages que l'on voit dans le palais du doge et dans une partie des églises me sont en antipathie; il me semble toujours que c'est de la peinture faite à l'aune. Mais c'en est assez sur ce sujet, qui n'est pas celui que je préfère. »

Et de fait, il était fort difficile de lui faire parler peinture autrement que par lettres. Ce mot qui fit fortune au XVIIIe siècle, et qui peignait si bien l'état des esprits à cette époque : « C'est aux musiciens à faire de la musique, et aux philosophes à en parler, » il l'appliquait plaisamment à la peinture. Il me disait un jour : « Toutes ces délibérations sur les arts me répugnent; j'aime mieux cent fois un conte de Perrault. »

« ... Quant à la politique, dit ailleurs Léopold, il paraît qu'on vit ici dans une ignorance complète de ce qui se passe. Pourtant j'ai aperçu la *Gazette de France*. Le port *franc* n'est pas franc du tout, puisque la franchise ne s'applique qu'aux denrées coloniales, aux draps, etc.; mais que tout ce qui est le plus nécessaire à la vie paie des droits fort considérables, blés de toute espèce, comestibles, vins, tabacs et mille autres choses. Du reste, on est fort tranquille, et, quoi qu'on en dise ailleurs, le gouvernement est doux, ce qui se voit à merveille par la gaieté du peuple. Je vous avoue que je sens ici l'avantage des gouvernemens qui tiennent en respect les masses sans les tyranniser. Cet ordre de choses est préférable à cette liberté qui n'excite que les passions remuantes et

ambitieuses, lesquelles, sous couleur d'assurer le bonheur des nations et de la patrie, ne songent en réalité qu'à l'intérêt personnel. Ici la police se fait assez doucement à l'égard des habitans. Ce sont plutôt les étrangers que l'on craint, et je suis très aise, pour mon compte, de m'être procuré une lettre pour le gouverneur, le comte de Spaur, qui m'a paru très bon et très accueillant. J'en avais une aussi pour la comtesse de Palcastro, fort jolie personne qui cause très bien. Elle passe pour une protectrice des arts; mais je n'ai guère eu l'occasion de m'en apercevoir dans sa conversation : elle m'a semblé, au contraire, en parler avec indifférence.

« Quoiqu'on m'ait accueilli d'une manière assez flatteuse, je ne suis retourné chez personne. J'ai remarqué qu'ici, en général, parmi les gens du monde, les artistes sont peu considérés. Un homme du monde qui vous rencontrerait, une toile ou un cahier de croquis à la main, vous éviterait infailliblement. On s'aperçoit que les Vénitiens n'ont plus des Titien ni des Paul Véronèse (1). »

Ces jugemens sur l'école de Venise se complètent par une allusion que, dans une autre lettre, du 4 mai 1834, Robert fait aux maîtres vénitiens, à propos d'un jeune artiste venu en poste et en gondole pour faire au pied levé de la couleur à la Titien. Le contraste d'une existence agitée à Paris avec le silence et la placidité de Venise avait reposé et enchanté tout d'abord le jeune enthousiaste, et les premiers mois de séjour se passèrent à merveille; « mais, dit Robert, la monotonie du lieu, qu'on finit toujours par sentir, réagit sur son esprit. Tout feu et tout ardeur en arrivant, cette vivacité de sentiment ne put tenir à la longue, parce qu'il y avait au fond trop d'excitation. L'énergie qui produit les plus belles choses est calme, et une ardeur inquiète ne saurait se maintenir le long temps qu'il faut pour les produire. Je vous dirai aussi en confidence qu'il est venu ici pour faire sur-le-champ de la couleur vénitienne à la Titien; mais c'est là un maître qui est arrivé à cette perfection, non-seulement avec son expérience, mais avec celle de ses prédécesseurs, et qui a gardé ses pinceaux. Il y a, on peut dire, dans son exécution des secrets que l'observation la plus approfondie ne peut faire deviner. Aussi est-ce, à mon sens, vouloir courir avant de savoir marcher, que de prétendre adopter tout de suite une manière si occulte et inventée dans ses procédés. En sui-

(1) Lettres à MM. Marcotte, Victor Schnetz et Jesi, 1832. — M. Jesi, l'un des correspondans de Robert, est un graveur de premier ordre, né à Modène et établi à Florence, où il vivait dans l'intimité de la famille Bonaparte. Il réunit un sentiment élevé de l'art à un grand charme d'exécution. Entre autres planches capitales, on a de lui *le pape Léon X*, d'après Raphaël, qui lui a valu les applaudissemens de tous les connaisseurs et sa nomination de membre correspondant de l'Institut de France, Académie des Beaux-Arts. Il s'occupe, en ce moment, de la gravure de la *Cène* de Raphaël, découverte, il y a trois ans, dans un ancien couvent à Florence.

vant les premiers peintres vénitiens, Jean Bellin, entre autres, qui a fait de la peinture plus simplement, on doit arriver plus tôt au but. Mais tous ces détails ne sont pas bien intelligibles pour l'homme qui aime les arts pour le plaisir que son cœur éprouve à leurs résultats, et ne s'occupe pas des procédés techniques, qui sont l'affaire des artistes et sont bien plus un travail qu'un plaisir. »

III.

Robert, à son nouveau voyage, était parti pour Venise de compagnie avec le peintre Joyant et le jeune fils de ce M. de Mézerac auquel il devait ses premiers encouragemens. Le jeune homme étudiait la peinture sous sa direction. Léopold avait voulu arriver pour le carnaval qui, cette année-là, fut fort brillant à cause d'une diminution de droits sur les comestibles; mais l'artiste fut tout désorienté en ne trouvant pas, à la première vue, dans les habitans de la ville même, le caractère pittoresque et l'originalité que son imagination avait conçus (1).

« Si je copie juste ce que je vois, disait-il (lettre à M. Marcotte, du 2 mars 1832), je sens que je ferais un tableau plat. Si je me représente Venise il y a dix ou vingt ans, j'en peux faire un bon tableau. Je ne puis rien dire encore. Je n'ai pas vu tout ce qu'il y a de curieux. Les

(1) A Paris, il avait été demeurer avec son frère, rue de Navarin, chez son ami, M. Ulrich, de Zurich, habile peintre de paysages et de marines, dans la maison de son ancien camarade d'atelier Gassies, homme de talent aussi solide que modeste, le même qui mourut en 1832, laissant de fort bons tableaux, notamment *la Dernière Communion de saint Louis* et une charmante peinture d'*un Bivouac de la garde nationale*, dans la cour du Louvre, durant le procès des ministres, en 1830. A Rome, la demeure et l'atelier de Robert étaient, depuis 1822, dans la *via Felice*, n° 113, près la place d'Espagne. C'est là qu'il a peint les *Moissonneurs*. A Florence, il habitait *via del Cocomero*. A Venise, il prit un logement sur le grand canal, en bon air, vis-à-vis l'église de *Santa-Maria della Salute*. Son atelier était également près du grand canal au palais Pisani, qui est surmonté d'une plate-forme d'où l'on découvre un panorama de Venise plus beau que celu de la tour de Saint-Marc. Mais rien de plus modeste que son installation. « J'ai, dit-il lui-même, trois ateliers pour un dans le palais, des pièces immenses, mais il n'y a que les murs nus et quelques chaises et tables pour nous servir à notre peinture. Notre ameublement est de la dernière simplicité, ce qui a arraché une exclamation à nos compatriotes, qui comparaient notre atelier à ceux des artistes en réputation à Paris. Je ne m'en aperçois pas, quant à moi; je ne désire l'atelier garni que de bons tableaux, s'il est possible, et des moyens de les faire, à savoir, pour première chose, des modèles un peu pittoresques et beaux.

« Il serait bien difficile dans une autre ville de se placer d'une manière aussi commode. Nous avons ensuite la facilité d'avoir pour modèles toute la population de Venise (hormis les femmes, fort empêchées par les confesseurs, et même par l'autorité). Tu peux m'adresser tes lettres à Venise. Comme j'en reçois beaucoup, il n'est pas nécessaire d'autre direction. Je suis connu ici, non comme le loup blanc, mais comme l'*ours suisse*, et ici cet animal est aussi connu que l'autre où il se tient. » (Lettres à MM. Schnetz, Marcotte et Navez.)

fonds de tableaux ne manquent pas; ce qui manque, ce sont les costumes; ils n'ont rien de beau ni de riche. Tout est trop mêlé. »

Il entama donc son sujet avec défiance. Ce fut d'abord *le Carnaval*, et il en fit un crayon qu'il envoya à M. Marcotte. Puis, il se mit à l'œuvre sur la toile; mais il reconnut bientôt qu'on ne peut espérer de saisir et de rendre le caractère pittoresque d'un pays en y arrivant. Il faut voir et revoir la même chose pour en tirer parti. Venise ne lui ayant rien fourni d'assez caractéristique en fait d'habitans, il fit avec M. Joyant des excursions dans les environs, à la recherche de modèles; et, frappé de l'allure pittoresque des pauvres navigateurs de Chioggia et Palestrina, il alla se fixer pendant quelques semaines au milieu d'eux, et leur donna les honneurs de sa composition. A défaut d'un bon croquis, lequel, à coup sûr, vaudrait mieux que la meilleure description du monde, voici quelques mots de description que Robert a donnés d'un tableau détruit par lui presque aussitôt que commencé :

« J'ai fait une de mes figures de premier plan. C'est un jeune homme dans le costume de pêcheur. J'en suis assez content, et j'ai vu par elle que je ne devais pas tant chercher à intéresser par une variété d'individus que par le choix d'un caractère simple, vrai et fort en même temps. Les courses répétées que j'ai faites dans les environs m'ont donné une inspiration heureuse, je crois, et, depuis que je me suis décidé à transporter ma scène et à y faire des changemens, je n'ai plus de ces momens d'angoisse si pénibles où je sentais que je sacrifiais la vérité à un arrangement qui eût pu déplaire et m'attirer beaucoup de critiques. A présent, je suis certain d'être toujours dans les bornes d'une imagination qui veut rendre la nature avant tout, en cherchant à en faire un choix et à l'ennoblir.

« Je n'ai pas besoin de charlatanisme pour intéresser. Mes personnages sont des pêcheurs; mon fond représente les lagunes avec la ville de Chioggia au dernier plan, et ces fameux *murazzi* qui se prolongent jusqu'au port et séparent la mer des lagunes où l'on peut aller par tous les temps, depuis que ce travail magnifique est fait (1). Je me suis placé à Palestrina, où le costume des femmes conserve une originalité pittoresque. Le milieu de mon tableau n'est plus occupé seule-

(1) Les *muracci* ou *muraglioni*, en dialecte vénitien *murazzi*, sont d'énormes digues de plus de quinze milles vénitiens, construites en pierres de taille et en rochers, éperonnées de brise-lames pour rompre le flot de l'Adriatique et protéger Venise. C'est un superbe et imposant ouvrage d'une solidité admirable, digne des anciens Romains. Rien de moins rare, pour le dire en passant, que la grandeur dans les œuvres des Italiens modernes, tout déchus qu'ils sont. A Rome, par exemple, où le gouvernement est si pauvre, on rebâtit sur une immense échelle la basilique de Saint-Paul hors les murs, brûlée en 1823. Il y a peu de temps encore, par un magnifique travail, on a percé, à Tivoli, le mont Catulle pour détourner le Teverone (l'ancien Anio) et ses cascades si célèbres, qui menaçaient d'emporter quelque jour la ville, surtout le temple de Vesta.

ment par des masques, mais par une mère qui va prendre son enfant dans ses bras, et par une jeune fille qui l'engage à se retirer d'une marche d'individus déguisés jouant de différens instrumens. A droite, est un groupe de jeunes filles avec des barques et des pêcheurs arrangeant leurs filets. A gauche, au lieu de mes Turcs, sont d'autres pêcheurs qui reviennent de leur travail avec tous les accessoires si pittoresques dont ils se servent. Je suis certain maintenant de faire un tableau vrai et original, et par conséquent intéressant. Enfin je m'envisage comme sauvé! Je suis aussi enchanté d'avoir changé le groupe de mes masques. Celui que j'avais projeté aurait pu suggérer un rapprochement avec ce que les cérémonies religieuses offrent quelquefois, et je respecte trop la religion pour laisser soupçonner que j'eusse voulu donner du ridicule à ses pratiques (1). »

Son esquisse était fort avancée qu'il ne trouvait pas encore en ses figures « cet accord de sentimens si essentiel dans une composition. Il n'y avait rien pour la pensée, rien qui fit réfléchir (2). » Embrouillé dans ce pêle-mêle de pêcheurs et de masques, il se reprochait d'avoir « choisi pour sujet d'un tableau important des scènes qui ne touchent point l'ame et que la plupart trouvent ridicules. » Cependant la noblesse peut être sentie même en un sujet trivial. Les bacchanales antiques ne sont-elles pas des œuvres admirables? se disait-il, et ne voit-on pas les plus beaux sujets rendus avec trivialité, mais relevés à la hauteur historique par la noblesse de la pensée? L'exécution est pour beaucoup dans la réussite en fait d'art. Le premier jet frappe et attire; la justesse de l'expression, la sévérité et la justesse de la pose, un dessin serré et gracieux, achèvent « la séduction, et c'est l'ensemble de ces qualités qui produit le goût des arts et fait les amateurs constans. »

Peu satisfait de ses essais, il arrêta, comme il dit, un nouvel *ultimatum*, et la scène à laquelle il se fixa fut un *Départ pour la pêche*, d'où les masques ne furent point encore bannis, mais où ils ne devinrent plus qu'accessoires. Il gratta impitoyablement toutes les figures, cependant fort expressives, qu'il avait peintes au centre de son tablea u, et y substitua un groupe de pêcheurs arrangeant des filets. Derrière le personnage principal se trouvait une barque renversée sur laquelle étaient montés deux enfans regardant des masques relégués au second plan. Autour des masques se pressait une population dont la gaieté contrastait avec le sérieux des acteurs principaux de la scène. Le fond représentait toujours, avec les *murazzi* et quelques marins de Palestrina, cette ville de Chioggia, jadis résidence des doges, aujourd'hui déchue. A gauche devait être une grande barque prête à partir.

(1) Lettre à M. Marcotte. Venise, 28 avril 1832.
(2) *Ibid.*, du 20 mai 1832.

En résumé, il se dégoûta tout-à-fait de ce sujet complexe, et, après une lutte laborieuse de plusieurs mois, il renonça à la scène de carnaval, soit qu'il vît dans ce thème, qui tient un peu du burlesque, trop d'opposition avec la nature austère de son talent, soit que la gaieté dont la scène devait s'animer contrariât trop les dispositions moroses de son esprit. Il gratta donc encore les enfans et le reste des masques, ne conserva que les fonds avec les pêcheurs et quelques détails de marine, et se mit en quête d'un sujet nouveau.

Venise, le vaste cimetière aux tombes flottantes; Venise, la cité du silence où la voix du gondolier chantant les vers du Tasse s'est tue depuis si long-temps, lui avait tout d'abord apparu morne et stérile pour la peinture, en dépit des résurrections du carnaval; mais elle ne tarda pas à le captiver par ses aspects pittoresques, quand il l'eut mieux connue. La place Saint-Marc, c'est la vie au sein de la nécropole; le quai des Esclavons, c'est un immense atelier de modèles de tous les peuples; le grand canal, c'est une des merveilles du monde. Aussi, quelques mois après, Léopold s'écriait-il : « On croit qu'il n'y a pas de pittoresque ici; on est dans l'erreur, probablement parce qu'en général les étrangers visitent les villes sans voir les campagnes et sans faire des recherches un peu scrupuleuses. Toutes les grandes villes se ressemblent plus ou moins; mais on peut essayer de faire quelque chose à Venise; seulement il ne faut pas voir la nature *bêtement,* comme nous disait M. David, il faut savoir trouver le beau (1). »

« A Chioggia, les hommes sont superbes, et tout aussi pittoresques, si ce n'est plus, que ceux de Naples. Ce qu'il y a d'intéressant ici est la quantité de costumes. Je vais quelquefois au café Turc (aux arcades Saint-Marc); j'y ai vu, ce soir, deux Orientaux admirables. C'est autre chose que nos brigands de Sonnino, et je suis sûr qu'en restant dans le pays, on ferait des choses d'un caractère bien plus large, d'un plus beau style, plus riches de couleur et plus originales en tout. Je me rappelle à merveille l'exposition de Paris. Eh bien! je trouve qu'il n'y avait aucun tableau *turc* ou *grec* un peu vrai, sans en excepter ceux du plus fameux, qui sont des caricatures (2). » « Ce peintre-là, fin coloriste et fort, est trop possédé du sentiment grotesque : peint-il des chiens, ce sont des bassets à jambes torses; des scènes familières, ce sont des singes qu'il affuble en hommes. Et puis il fait de la peinture en relief. De lui, c'est charmant; mais vont venir les imitateurs, toujours exagérés, qui *maçonneront* sur la toile et la chargeront de *truellées de couleur* (3). »

« J'ai presque l'intention de faire un petit voyage en Istrie et en Dal-

(1) Lettre à M. Marcotte, 8 avril 1831.

(2) Lettre à V. Schnetz, 20 mars 1832.

(3) Mot de Robert durant une promenade au Salon de 1831.

matie, cet été. Il me prend des envies terribles de voir du neuf. Il me semble que la peinture vieillit (1). »

« Venise plaît, ou plutôt elle intéresse tous les étrangers et surtout les amis des arts et les artistes; mais, quand on s'y arrête long-temps, on y trouve tant de paix et de tranquillité, que les caractères sérieux et portés à la mélancolie s'y sentent bien plus enchaînés que dans les grandes villes où l'on peut être si rarement seul avec soi-même (2)... »

« Venise est bien triste par la pluie. Il me semble que le ciel y a une teinte grise que je n'ai pas vue ailleurs; le ton des lagunes étant aussi gris, tout est d'une monotonie inexprimable... La *Salute*, le *Rialto* sont sous le voile...

« Mais fait-il beau, je jouis singulièrement par l'effet du soleil couchant, dans mes promenades. L'autre soir, la place Saint-Marc, qui est un bijou, m'a fait un si grand effet, que j'eus envie de commencer un tableau de la façade admirable de l'église. On n'a pas d'idée de l'originalité de l'architecture et du goût fin et élégant de tous les détails. Ils sont, de plus, exécutés avec un soin, une recherche si étonnante, que l'on pourrait passer des heures à les admirer. Pour vous en donner une idée, il y a une immense quantité de colonnes dont chacune a un chapiteau différent, et tous ces chapiteaux sont charmans. Ajoutez à cela tous les fonds en or et, au milieu, des sujets en mosaïque très bien traités, avec une dizaine de petites coupoles tout-à-fait orientales. C'est délicieux, surtout à la lumière du soleil si doux, si harmonieux de la fin des journées d'automne. Chaque fois que je sors, l'aspect de la nature et l'air si particulier que l'on a ici m'empêchent de m'étonner que tous les peintres vénitiens aient été coloristes. Il me semble qu'il est impossible, pour ceux qui aiment le vrai, de ne pas avoir dans leur peinture une qualité que l'on peut trouver si facilement (3). »

Ailleurs, il dit encore :

« Je ne connais pas d'endroit habité aussi divertissant à parcourir que Venise. A chaque pas, on a quelque chose de nouveau à voir et une variété on ne peut plus pittoresque. Il est vrai que généralement on trouve l'aspect de la misère ou du moins l'ombre d'une ancienne prospérité; mais pour nous, peintres, cet aspect parle davantage à l'imagination. Le positif a quelque chose, si je puis dire, de trop matériel à nos yeux. Voilà pourquoi les grandes villes modernes qui brillent de tout leur lustre, tout en nous offrant beaucoup de choses à admirer, nous laissent froids pour notre art et ne nous donnent aucune inspiration. J'ai parcouru un quartier que je ne connaissais pas, celui des Juifs. Vous savez qu'en presque toutes les villes d'Italie, on les a

(1) Lettre à V. Schnetz, 30 mars 1832.

(2) Lettre au sculpteur Rauch, de Berlin. Venise, 28 octobre 1832.

(3) Lettres à V. Schnetz, 30 mars, et à M. Marcotte, 14 décembre 1832.

circonscrits dans des limites d'où ils ne peuvent sortir. Ils forment, pour cette raison, bien plus un corps à part que dans nos pays, où ils sont libres d'habiter où bon leur semble. De là ce caractère extrêmement marqué qu'ils conservent. J'ai admiré des têtes superbes qui pourraient servir, avec beaucoup de succès, pour peindre des physionomies d'un grand cachet. Je voyais des grands sacrificateurs, des prophètes, des Joseph, et, parmi les femmes, des Judith, des Rébecca, même des Vierges. Je vous avouerai qu'en faisant ces observations, je ne pouvais m'empêcher de trouver l'immortel Raphaël bien au-dessous de la nature, et il me semble qu'avec son sentiment sublime, il aurait frappé bien plus fort, s'il eût donné à tous ses sujets juifs tout le caractère qu'offre la nature. Il est vrai peut-être qu'il n'a pas eu l'occasion de voir, en son temps, comme dans le nôtre, des réunions entières de ce peuple singulier, qui, malgré sa dispersion, n'en conserve pas moins un type si frappant et qui donne matière à tant de réflexions. Je n'oserais communiquer à personne autre que vous ces remarques qui pourraient paraître présomptueuses; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je ne peux m'empêcher de trouver les œuvres du Créateur bien autrement sublimes que toutes les représentations que les créatures les plus heureusement douées ont pu faire (1). »

C'est dans ce quartier juif qu'il conçut la première idée de sa *Sainte Famille en Égypte,* tableau qu'il n'exécuta que plus tard. Pour le moment, il ne voulait point sortir de Chioggia, ni se distraire du sujet de son tableau des *Saisons.* Il appréciait surtout pour sa peinture le caractère de ces cabans vénitiens dont les hardis navigateurs des lagunes s'enveloppent, l'hiver, pour leurs expéditions lointaines. Il croyait aussi pouvoir plaire par le costume des femmes, laine modeste aux immenses dessins des plus vives couleurs et qui rappelle, non la sévérité de l'antique, mais les riches damas des siècles passés. Lui, dont le cœur était si facile à toucher, ne pouvait contempler d'ailleurs, sans se sentir ému, ces populations laborieuses, livrées à tous les périls des plus pénibles voyages, et conservant encore des traces nombreuses de leurs anciens rapports avec les Orientaux. A leur vue, il se souvenait des croisades, et leurs départs journaliers le faisaient penser aux expéditions pour la Terre-Sainte. En conséquence, il s'arrêta définitivement au sujet du *Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche au long cours,* et celles des figures que l'impitoyable grattoir avait respectées durent entrer dans la composition nouvelle.

IV.

Voilà donc Robert à l'œuvre, et résolûment; mais presque aussitôt

(1) Lettre à M. Marcotte. Venise, 14 septembre 1832.

l'inspiration se montre rebelle. Il se dégoûte de son travail; il veut et ne veut plus. A peine a-t-il le pinceau à la main qu'il écrit à M. Marcotte :

« J'ai commencé mon tableau. C'est un sujet si original que je ne puis savoir ce qu'il en adviendra, et quoique j'aie la certitude qu'il ne sera pas reçu défavorablement, je suis capable, je vous assure, d'abandonner cette composition; car la première condition pour obtenir un résultat avantageux est d'être inspiré par son sujet, surtout dans le genre que je traite. Vous allez blâmer la présomption que j'ai montrée en disant que j'étais sûr du succès; mais l'expérience m'a fait reconnaître qu'habituellement j'ai une idée assez avantageuse, non de ce que je fais, mais de ce que je ferai, tant la nature m'apparaît belle et noble! Aussitôt donc que j'entreprends un sujet que j'ai vu si beau dans mon imagination, je me dépite d'abord de ne pas faire comme je voudrais; mais, tout en étant tourmenté par les difficultés, je me sens une ténacité dans le caractère qui m'oblige à continuer, de manière qu'à force de patience, de raisonnemens et de tâtonnemens, j'obtiens quelque succès à la fin de mes travaux. J'espère qu'il en sera ainsi pour ma présente page. J'ai fait une espèce de carton bien charbonné où je vois mes masses. Il me facilitera pour l'effet. J'ai commencé mon tableau, et j'ai eu des opérations de perspective à faire avec des dessins et des mesures à prendre d'après nature. J'ai aussi fait, hier, une course assez longue pour observer le caractère des habitans des environs.

« Vous m'engagez à mettre la scène que je traite à une époque un peu antérieure, pour ménager plus de ressources. Je crains, si je change trop, d'être critiqué, et surtout de perdre ce cachet de vérité qui, jusqu'ici, m'a valu quelques éloges. J'ai l'intention de réunir tout ce que j'ai vu qui puisse s'accorder; voilà tous les changemens que je me propose. En agissant ainsi, j'ai bien plus l'espérance de soutenir ma réputation qu'en demandant à mon imagination des caractères que je n'ai point vus. Si je veux faire un pendant à mes *Moissonneurs* et à ma *Fête de la Madone de l'Arc,* je dois représenter le peuple plutôt que la société. J'avoue qu'il est épineux de chercher à mettre de la noblesse là où tout le monde ne voit que caricature; mais il faut la sentir, et j'ai quelque espérance. Il me tarde que mon tableau soit ébauché..... » (Lettre à M. Marcotte. Venise, 20 mars 1833.)

Dans une autre lettre au même (16 juin), il décrit ainsi sa composition : « Ma scène est prise à Palestrina sur le bord des lagunes, à huit lieues de Venise. Au milieu du tableau est un vieux pêcheur dans son caban. Il est assis et occupé à arranger un grand filet qu'un jeune homme, à sa droite, met en rouleau. A la gauche est le jeune chef de l'embarcation. Il attend, pour donner ses ordres, la fin du travail, et s'appuie sur le bout de colonne où est attaché le câble de son petit bâtiment. Entre lui et le vieux marin est un pêcheur agenouillé qui réu-

nit différens objets à transporter. D'autres figures seront également occupées. Ceux qui ne connaissent pas les dangers et la longueur de ces voyages trouveront peut-être que j'ai voulu introduire un peu par force du sentiment dans mon sujet. On changera d'avis quand on saura combien les accidens sont fréquens, et que les absences sont de six mois, d'un an et quelquefois davantage. Ces braves gens vont jusqu'en Chypre et sur les côtes d'Égypte et d'Afrique. Comme les femmes se rassemblent sur le seuil de leurs portes quand les embarcations vont partir, j'ai placé sur la gauche du tableau une vieille bisaïeule assise sur la première marche. Elle vient de filer : son fuseau est rempli. Elle se repose, et ses traits annoncent que les événemens de la vie ne la touchent plus bien vivement. Mais près d'elle une jeune femme plus émue pense aux dangers auxquels un époux qu'elle aime va être exposé. Ses regards se tournent vers lui, tout en tenant un jeune enfant dans ses bras. Une femme plus âgée ne laisse pas son travail : elle est accoutumée aux départs. Tel est à peu près le premier plan de mon tableau. Voici la distribution de mon fond :

« Derrière mon vieux, et par conséquent au centre de la toile, je placerai quelques accessoires un peu cossus, de manière à faire une masse un peu élevée, et plus loin on apercevra les mâts et les voilures si pittoresques et si variées des bâtimens qui suivent le rivage, de sorte que d'un côté, à droite, on voit une partie des lagunes et les canaux qui s'y trouvent, et de l'autre, les habitations de Palestrina construites sur le bord de la mer. Une jolie église, dont Palladio a été l'architecte, y fait merveille. A l'horizon, se voit une portion des *murazzi* et la ville de *Chioggia*, qu'une partie des lagunes et le port séparent du lieu de la scène... Plusieurs figures sont très avancées, et la principale m'a, je crois, assez bien réussi... »

« Je ne veux pas faire de neige, c'est trop froid; mais je voudrais donner l'idée d'un de ces jours d'hiver qui ont de la poésie et qui laissent dans l'ame une mélancolie profonde. Si j'y réussis et que l'expression de mes figures soit en rapport, mon tableau aura quelque mérite.

« J'avance lentement, mais enfin j'avance, même en effaçant, car je sais mieux ce que je veux faire (1). »

Jusque-là, Robert ne faisait que lutter contre sa difficulté native de travail; mais bientôt reviennent les vagues inquiétudes et les ébranlemens nerveux. Sa mélancolie fait des progrès rapides. Il a eu beau chercher à lui donner le change par le mouvement, il a eu beau fuir de Paris en Suisse, de Suisse en Italie, de Florence à Venise, tout chancelle en cette ame, et c'est dans ces dispositions funestes qu'il arrache à son cerveau une double composition des *Pêcheurs*.

(1) Lettre à M. Marcotte, 12 octobre 1832.

Une amitié qu'il contracta, à cette époque, sous les auspices des arts, lui rendit cependant un peu de calme en lui inspirant une douce confiance pour un beau talent et un aimable caractère, M. Odier, ancien élève d'Ingres et fils de l'ancien député régent de la Banque, d'origine genevoise. Dans toutes ses lettres à M. Marcotte, Léopold parle avec ravissement de cette bonne fortune qui lui avait valu un ami, un compagnon d'études, comme lui plein de passion pour la peinture, comme lui déterminé à fuir le monde pour se retirer dans la méditation et le travail. Ainsi, tout le jour, ils peignaient presque côte à côte; le soir, ils faisaient des lectures amusantes ou instructives, qui débutèrent par *Gil Blas* et continuèrent par *les Ducs de Bourgogne* de M. de Barante, l'*Histoire de Venise* par Daru, *les Caractères* de La Bruyère (1), et le jeune Odier, plein d'entrain, plein de *montant*, comme disait Robert, rassérénait cette ame toujours prête à se noyer dans les nuages ou à s'affaisser sur elle-même. Malheureusement, ce ferme esprit, si utile à l'infortuné artiste, le quitta en juin 1834 (2) pour se rendre à Florence.

Dès que Léopold eut fait une première esquisse de son tableau, il l'envoya à M. Marcotte, dont il reçut les avis en même temps que ceux de Schnetz. Plusieurs défauts saillans s'y faisaient sentir. Et d'abord, la composition ne disait pas nettement le sujet : on ne pouvait deviner s'il s'agissait d'un départ ou d'une arrivée. Ensuite, l'unité du terrain et l'unité de plan des figures donnaient l'uniformité d'un même niveau à presque toutes les têtes. Il se remit donc au chevalet, et, après d'héroïques efforts, il amena à fin une composition nouvelle. C'est celle qu'il a terminée et que possède M. Paturle. Voici comment il caractérise sa composition définitive dans une lettre à M. Marcotte du 21 janvier 1834 :

(1) « Nous faisons une lecture amusante. Nous nous sommes abonnés à un établissement de lecture, et nous avons la facilité d'avoir des livres à la maison. Le premier ouvrage auquel ces messieurs (Aurèle et Odier) ont pensé est du nombre de ceux qui excitent plutôt la gaieté; c'est *Gil Blas*. Je vous le dis, cher ami, pour vous assurer que notre état moral n'est pas triste. M. Odier n'aime pas, non plus que moi, le théâtre, et nous n'y allons pas.

« ..... En ce moment, La Bruyère fait l'objet de mes méditations. Étant jeune et encore rempli d'illusions, ses jugemens peuvent paraître un peu sévères; mais tout ce qu'il dit, si l'on connaît par observation et par expérience ce qu'est le monde, frappe et plaît à l'honnête homme. Le bien, le bon, sont tout pour lui. De tout ce qui brille ici-bas, rien ne peut se comparer à la vertu, qui y est si cachée quelquefois. C'est une impression touchante que l'on ressent en l'entendant dire que le héros ne vaut pas le grand homme, mais que tous les deux ne pèsent pas un homme de bien. Mais je vous en parle comme s'il vous était inconnu, et je me laisse aller au plaisir que sa lecture me procure journellement. » (Lettres à M. Marcotte.)

(2) Léopold fit, d'après M. Odier, un petit portrait à l'huile pour la mère de son ami. « Je n'y ai travaillé que trois jours, dit-il à M. Marcotte. Quoiqu'il soit ressemblant je n'en suis pas content. Il m'a donné séance le dernier jour de son départ; mais sa figure était si empreinte de contrariété et d'humeur, que je ne suis pas arrivé à lui donner l'expression que j'aurais désirée. »

« J'ai commencé à faire un petit trait de mon tableau que j'aurais aimé à exécuter convenablement pour vous en donner une idée un peu exacte; mais ce trait est d'une si petite dimension, que j'ai fini par le barbouiller; il me faut même une certaine résolution pour vous l'envoyer. J'ai fait les figures plus grandes pour le cadre qu'elles ne le sont dans mon tableau, d'où résulte, comme le dit Odier, une composition plus embrouillée qu'elle ne l'est en réalité.

« La figure du vieillard de milieu, qui, dans le trait, est tout-à-fait manquée, en ce qu'elle n'a pas le mouvement qu'elle offre dans le tableau, représente un chef de ces grandes barques entouré d'attirails de pêche que ses hommes sont occupés à transporter dans son bâtiment. Il porte le pavillon de son embarcation, détail très singulier et très original dont on n'a pas idée ailleurs. Avant de partir, et au moment même du départ, ils mettent un ornement de branches de verdure à ce pavillon, qu'ils placent au bout du grand mât. Il y en a un aussi sur le second mât, mais moins grand. Ce vieillard est en rapport avec les hommes qui sont sur le bâtiment et qui élèvent la grande vergue. Sa femme, malade, et sa fille assistent à la scène; elles sont sorties de leur habitation, dont l'enceinte, garnie d'un cep dépouillé, se voit derrière. Plus loin est une petite madone dont la perspective ne laisse apercevoir que la croix qui la surmonte. J'ai cherché à donner à ces deux figures l'expression que dans la nature je crois sentir, et il paraît que ce n'est pas la partie faible de mon tableau.

« Des trois figures du premier plan, au centre, celle qui est plus à droite est le pilote chargé de la petite caisse qui renferme la boussole. Il attend le moment du départ, et ses yeux tournés vers l'horizon cherchent à deviner le temps que le ciel leur prépare dans la mauvaise saison où ils vont quitter leur famille. Je voudrais mettre sur sa figure l'expression d'une inquiétude que motivent et ses craintes et le chagrin de quitter une femme qu'il aime. Celui qui est assis auprès de lui est un de ces loups de mer à face caractérisée. Occupé, depuis le matin, à arranger les filets qui l'entourent, il vient de terminer sa tâche : l'instrument dont il s'est servi est encore dans ses mains. La troisième figure est un jeune homme de quatorze ans qui dispose ces filets sur une civière pour les transporter sur la barque. Déjà une partie est placée, il se retourne pour juger de ce qu'il lui reste.

« Je ne vous ai pas parlé de l'enfant qui est avant le vieillard. Ce rapprochement de l'enfance et de l'âge avancé m'a plu. J'ai voulu indiquer aussi combien le désir de tout voir et de tout connaître est plus précoce que la crainte des dangers. En avant de ce jeune enfant sont deux pêcheurs qui portent la même voile et se dirigent vers la lagune.

« Mon fond est bien simple peut-être, mais j'en suis revenu à ce qui m'a frappé le plus. Les *murazzi* s'aperçoivent en avant. Derrière est la

pleine mer, où j'ai figuré quelques grands bâtimens. Après un assez grand espace de lagunes est un terrain solide sur lequel sont construits des chantiers de distance en distance.

« Pour l'explication du sujet et pour le pittoresque, j'ai fait voir à un plan reculé une grande barque qui part. Elle est surmontée de ses pavillons, qui expliquent celui que porte le vieillard. La grande voile se déploie; elle est rouge avec une croix noire. Deux femmes, placées derrière le chef de ma scène, sont retournées du côté de cette barque; l'une d'elles élève un enfant pour le faire voir à son père. Il faut vous dire encore que mes barques se trouvent dans un grand canal qui traverse une grande partie de Chioggia, et que l'on est obligé de suivre pour sortir du port. Mais en voilà bien assez, car je ne sais si je vous aide beaucoup à débrouiller ma vilaine esquisse.

« Voilà donc cette lettre qui vous fera connaître le point de mon travail de deux ans presque! Je dis deux ans, et pourtant je vous confesse que, depuis que je l'ai repris, je l'ai tout retourné. Il n'y a absolument que mes femmes que je n'aie pas retouchées. Mon fond a été non-seulement changé de lignes, mais est entièrement différent d'effet; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en quelques jours mon tableau, qui n'avait pas une harmonie agréable, a changé de façon à me faire dire aujourd'hui que je suis bien près du but. Odier m'en paraît aussi satisfait. J'ai été, il faut le dire, favorisé par une bonne santé. Ainsi donc, mon tableau ne me donne plus d'inquiétude; mais, ne pouvant l'envoyer à l'exposition, je prends le parti de le laisser sécher pendant quelque temps pour le reprendre ensuite d'une haleine. »

« Je suis arrivé ici comme un fou, avoue-t-il à Victor Schnetz (lettre de Venise du 27 mai 1834), et la décision d'y faire tout de suite une grande composition n'a pas été accompagnée de l'inspiration, de ce premier jet qui est beaucoup pour l'originalité d'une composition. Bien ou mal, j'en suis sorti, et je sens pourtant en moi un contentement vraiment grand d'arriver à la fin d'un travail qui, suivant toutes les probabilités, ne devait pas avoir de fin. Je me sens du courage et de bonnes dispositions pour recommencer autre chose, d'autant plus que ma santé s'est bien améliorée. Il est vrai que mon intention est de faire un *Repos en Égypte;* peut-être qu'en cela je vais donner encore une preuve d'inconséquence, n'ayant jamais traité de sujets historiques. Vive la liberté cependant, et cette indépendance qui n'asservit pas l'homme aux caprices des autres, et qui retient bien souvent sa verve! »

V.

Il n'abordait qu'avec une sainte horreur ce sujet religieux, qui lui avait été demandé par le comte Louis de Pourtalès. C'était comme une

communion nouvelle, et, pour se recueillir, il se mit en quelque sorte en retraite.

« Je me suis occupé exclusivement à chercher une esquisse, et vous rirez peut-être de mes caprices, quand je vous dirai comment je l'ai faite. Je me suis installé dans une petite chambre de la maison que nous habitons. Je m'y suis enfermé, et, pendant dix jours, personne n'y est entré, pas même Aurèle. Je sentais le besoin de chercher seul à rendre l'idée que je me forme de sujets qui n'avaient encore occupé que ma tête. C'est toujours un travail de mettre sur la toile ce que voit l'imagination, et ce travail devient plus grand quand il s'agit d'un genre dont on n'a pas l'habitude. Aussi pensais-je que je devais chercher plus qu'un autre, mais j'ai voulu le faire sans influence. Avant de commencer, j'ai fait plusieurs promenades dans les meilleures réunions de tableaux, non pour prendre à droite et à gauche des idées ou des motifs, mais pour voir les bornes où l'imagination doit s'arrêter. J'ai trouvé, dans mes courses, que celle des artistes vénitiens les a presque toujours portés à parler aux yeux plus qu'au cœur, et, sous ce rapport, je ne sens pas comme eux, bien que j'admire une belle exécution... Pour inspirer une religieuse vénération, ce qui est assurément une grande difficulté de l'art, il faut avoir l'esprit et le cœur pénétrés. J'ai fait trois esquisses peintes assez grandes (les figures ont trois pieds et le tableau quatre et demi). La première ne m'a pas contenté. Je pensais donner à ce sujet de la poésie par un effet nouveau. J'ai trouvé qu'il y aurait à le rendre ainsi une recherche qui ôterait la simplicité et la noblesse. Une seconde ne m'a pas satisfait davantage : je n'y trouve aucune vérité historique; c'est une scène ordinaire. La troisième enfin, bien différente des autres, est, je crois, assez réussie; au moins Odier se montre enchanté. La manière dont il me l'a dit m'a bien encouragé. Non-seulement il a trouvé les grandes lignes heureuses, mais même l'ajustement des détails... J'en juge bien, car cet essai m'inspire une sécurité et une confiance que je n'ai jamais eues pour mon tableau de Venise, qui m'a donné tant et tant de travail!... Après avoir passé autant d'années que je l'ai fait uniquement occupé à rendre la nature d'une manière vraie, quoique je me sois efforcé d'accompagner la vérité d'une noblesse convenable, je reconnais qu'il y a dans les sujets classiques un caractère bien autrement élevé.

« Dans les arts où le sentiment joue un si grand rôle, c'est l'inspiration qui décide du genre de travail que l'on doit faire. Il y a une grande preuve de raison à écouter cette inspiration. Aussi n'écouté-je plus maintenant que ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est le véritable charme des arts et ne peut venir que d'un sentiment intérieur..... Je finirai mon tableau ces mois-ci, et je pourrai encore, pendant les grandes chaleurs, avancer ma *Sainte Famille*. Mon esquisse est faite.

Chaque jour, je trouve que je n'ai rien à y changer. Mon saint Joseph est de l'âge que vous trouvez indispensable.... Ce sujet me fera connaître mes forces et si je peux changer mon genre de peinture. Si un artiste peut avoir, dans un genre qui ne l'intéresse que médiocrement, une certaine réputation, il me semble que, quand il se sent ému par des sujets plus beaux à ses yeux, il doit bien espérer de lui-même; car, pour faire une chose qui plaise aux autres, il faut (avec du talent sans doute) travailler avec plaisir. Voilà pourquoi, presque toujours, les tableaux commencés ne réussissent pas... Je vous assure que si j'ai pris le genre qui m'a valu une réputation, ce n'est pas par goût. J'ai toujours trouvé la peinture historique plus en rapport avec ce que j'aime véritablement. Souvent, je l'avoue, les goûts peuvent tromper sur les moyens. C'est ce qui me fera toujours éviter soigneusement de me livrer à mes penchans avec trop peu de raison. Vous voyez que jusqu'ici j'ai été prudent (1). »

La défiance de Robert n'était que trop motivée, ce nous semble, et son goût pour la peinture historique lui cachait le même écueil où il était venu se briser pour la *Corinne*, à son début dans la carrière de la grande peinture. Le tableau du *Repos en Égypte*, du moins en l'état inachevé où il est resté, n'est pas fait, malgré la noble vigueur du travail, pour prouver que Léopold pût s'élever aux régions suprêmes de l'invention et de l'idéal. Il travaillait à cette esquisse, quand Ingres, passant par Venise, la vit au palais Pisani. « Il m'a fait des éloges, dit tout bas Robert à M. Marcotte; mais, entre nous, je crois pouvoir dire que tout ce que je fais n'a pas à ses yeux le cachet qu'il désire et qu'il prêche. Il y trouve peut-être trop de nature, c'est-à-dire un effet qui rend trop naturellement les choses. Je ne lui en veux pas le moins du monde; il ne pourrait être autrement et demeurer sincère, et il l'est... lui qui a une science si profonde, et moi qui ne me guide que d'après ce que la nature m'inspire! lui qui a tant travaillé pour rechercher dans ce qui a été fait le caractère et le type de la peinture historique! Tout est connu par lui, tout a été consulté, et moi qui suis d'une ignorance si grande que je m'en étonne (2)! »

De compte fait, c'était la quatrième tentative de Léopold Robert dans le domaine de la peinture idéale et historique, à laquelle tous les travaux de sa vie l'avaient si peu préparé. Déjà, en 1829, malgré l'insuccès de la *Corinne*, Léopold avait eu la velléité de traiter un sujet d'église, dont il attendait la commande du gouvernement. D'autres préoccupations le détournèrent de cette pensée. « Si l'on me jugeait digne, disait-il alors, d'exécuter cet ouvrage et d'avoir part aussi aux avantages des artistes français, je me regarderais comme très heureux,

(1) Lettres à M. Marcotte. Venise, 10 février, 6 avril et 17 mai 1834.
(2) Lettres à M. Marcotte, 22 décembre 1834 et 18 janvier 1835.

puisque j'y verrais surtout une preuve qu'on m'envisage comme étant un des membres de la grande nation. Il me resterait à désirer de remplir cette nouvelle demande d'une manière qui ne fît pas regretter de l'avoir faite. Quant au prix que le ministre donne pour des tableaux commandés, s'il n'est pas très élevé, celui qui se trouve, ainsi que moi, par exemple, avec l'envie de paraître en France comme nationalisé, doit se montrer peu difficile à satisfaire (1). »

VI.

Robert peignit, à Venise, en 1832 et 1833, deux petits tableaux, qu'il envoya à l'exposition française de 1835 : *Deux jeunes Suissesses caressant un chevreau*, et *Deux jeunes Filles napolitaines se parant pour la danse* (ce dernier était commandé par le directeur des douanes de Strasbourg, M. Deu). « Le sujet, écrit Léopold à M. Marcotte (Venise, 17 novembre 1833), est une idée prise non loin de Pompéia. Deux jeunes filles se parent pour aller à une fête des environs; elles sont sur la terrasse de leur habitation. Dans le fond, on aperçoit le Vésuve, qui offre une assez belle silhouette. Vous serez étonné que j'aie pu exécuter ce sujet ici, où je n'ai pas toutes les commodités que j'avais à Rome. »

Son projet, dès 1834, était d'exécuter une copie des *Moissonneurs* pour le célèbre amateur polonais établi à Berlin, le comte de Raczynski, et cette copie devait différer, dans quelques détails, de sa première composition (2). Il l'entreprit alors, l'avança beaucoup, et la mort seule l'empêcha d'y donner la dernière main. Cependant Robert était à Venise depuis les premiers mois de 1832, et, jusqu'à 1835, en plus de trois ans, —sauf la triple ébauche du *Repos en Égypte*, sauf un des deux petits tableaux que nous venons de nommer, la répétition inachevée des *Moissonneurs*, et un petit cadre *la Mère heureuse* (3) — cet homme si labo-

(1) Lettre à M. Marcotte, 24 avril 1829, à Rome.

(2) « Il me sera facile de mettre quelque variété dans des ajustemens, sans cependant pour cela rien changer d'important. Il y a aussi un autre changement que je me propose de faire et auquel j'étais presque décidé pour mon premier tableau : c'est la tête du danseur près du char. Elle n'a aucun développement, et de baissée qu'elle est, si je la relève de façon à ce qu'elle regarde les personnes qui sont sur le char, j'aurai le moyen de faire une tête plus intéressante. » (Lettre à M. Marcotte. Venise, 30 juin 1834.)

Robert fit beaucoup de répétitions de la plupart de ses tableaux. Il peignit, par exemple, en 1821, pour le comte de Gourieff, une *Femme de brigand veillant sur le sommeil de son mari*, sujet qui eut un tel succès, qu'on lui en redemanda jusqu'à *quatorze copies*; mais ces copies furent toujours variées et refaites d'après des modèles différens. Quelle que fût sa difficulté d'invention, Léopold ne pouvait s'astreindre à se copier lui-même, et il est rare que ses répétitions n'offrent pas des différences assez notables qui en font autant d'originaux.

(3) « Demain, je commence le petit tableau que j'ai à vous faire, et dont vous m'avez donné l'idée. C'est une *Heureuse mère*. Elle est assise sur les rochers des *murazzi*. Dans

rieux n'a rien fait que sa grande toile. Aussi est-ce la plus pénible, la plus travaillée qu'il ait produite, et l'a-t-il, on l'a vu, grattée plusieurs fois. Et puis, que de temps dévoré par son mal! que de souvenirs déchirans! que de calamités et d'angoisses fantastiques, et cependant poignantes! Le jour des Morts, il écrit : « C'est aujourd'hui que l'on prie pour ceux qui ont été enlevés à la terre. Hélas! nos prières feront-elles du bien à ceux que nous regrettons? Quoi qu'il en soit, je ne suis pas moins porté à les faire, bien que, dans notre culte (il était protestant), nous n'ayons pas cette obligation; mais tout ce qui parle à l'ame, au cœur, devrait être universellement reçu, et il me semble qu'il y a quelque chose d'attendrissant dans ce commun accord de lamentations des vivans pour ceux qui ne sont plus : elles nous font réfléchir à notre destinée. »

Enfin, à travers tous ces paroxysmes nerveux et ces pensées de tombeaux, après des tâtonnemens sans nombre, après d'immenses labeurs et des milliers d'essais renouvelés, son tableau est arrivé au dernier degré de la retouche, et, le 14 novembre 1834, il écrit à M. Marcotte : « Enfin, je me repose, mon ami; j'ai laissé mon tableau. Je me repose, parce que ce qu'il me reste à y faire exige tout ce que je pourrai mettre. Cinq ou six jours encore, et il n'en sera plus question. C'est la fin d'un tableau qui le sauve pour un artiste, car alors il en sent la grande masse plus que l'exécution des détails. C'est à ce moment qu'on peut mettre dans ce qu'on a fait une dernière empreinte de génie, si on en a; c'est alors que vient la poétique par le charme mystérieux de l'effet; c'est alors que la sensibilité indique ce qu'on doit sacrifier et ce qui doit attirer. Quand tout est fait matériellement, rien n'est fait véritablement pour l'ame. J'ai bien regardé mon tableau : je me suis pénétré de ce que j'ai voulu faire dès le principe, et de ce qui me restait à faire. J'ai pris ma grande résolution, en me disant que je l'abîmerais ou que je réussirais à en faire une production originale. Je suis tombé sur ma toile avec manches retroussées, et, en huit jours, j'ai fait un nouveau tableau. Il y a sans doute de la hardiesse à cela; mais, que voulez-vous? j'en suis plein. Si on ne se fait pas connaître à ses amis comme on est, à qui se ferait-on connaître? Ne croyez pas cependant que je gâte ma peinture : jamais je n'ai eu autant de plaisir à y travailler. La persévérance est bonne : elle indique peut-être la capacité. »

Le 30 du même mois, sa fougue a disparu; il a donné le dernier coup

le fond, on aura une vue de Chioggia assez pittoresque. Je vois dans ce travail un double avantage : celui d'abord de faire un tableau pour vous, ce qui va me stimuler, et ensuite j'aime bien, avant de commencer ma *Sainte Famille*, m'inspirer des mouvemens de l'enfance pour y donner, sans sortir de ma composition, un cachet de vérité qui, à ce qu'il me semble, dans les sujets les plus élevés, est aussi nécessaire pour plaire que dans d'autres sujets; mais il faut que ce cachet soit accompagné du caractère convenable. » (Lettre à M. Marcotte, 30 juin 1834.)

de pinceau à ce tableau éternel que cent fois il a été sur le point de crever, comme naguère l'*Improvisateur* et la *Fête de la Madone :* — fureur étrange et déjà suicide, qui s'en prend à l'œuvre avant de s'assouvir sur l'auteur! Le tableau est devant lui, il le repousse avec amertume et colère, comme Sisyphe repousse le rocher qui l'écrase. « *Le voilà enfin fini!!!* s'écrie-t-il, parlant à M. Marcotte, le voilà enfin fini! mais le beau jour pour moi sera celui où il sortira de mon atelier! Il a été mon mauvais sort, et, tant que je le verrai, il me restera mille sensations pénibles. Puisque ma bizarrerie excite quelquefois votre gaieté, cher ami, je ne veux pas vous la cacher. Vous me faites du bien quand vous me dites que mes lettres vous font rire : eh bien! je vous assure que, dans ce moment où toute la peine que je me suis donnée m'est encore présente, j'aurais un plaisir indicible, avant que le public eût jugé mon œuvre, de l'anéantir de façon qu'il n'en restât que la poussière, en lui disant : Je te mets au néant pour qu'on ne dise pas que tant de constance n'a été mise en pratique que pour satisfaire ma vanité! Ce sentiment est trop bas. Ma récompense est d'avoir en moi l'assurance d'avoir quelque courage contre les obstacles qui se présentent, ce qui me rend plus riche, et me flatte davantage que tous les éloges que je pourrais recevoir... »

Quoi qu'il en soit, il expédie sa peinture à M. Marcotte; mais, par je ne sais quelle fatale circonstance, quelle sotte mesure de douane ou d'octroi, la caisse est retenue à Lyon, et n'arrive à Paris que trois jours après l'ouverture de l'exposition du Louvre, où les règlemens, égaux pour tous, empêchent le tableau des *Pêcheurs* de paraître. L'artiste était fort inquiet sur le sort de son œuvre, quand un article de journal vint lui en apprendre l'arrivée à Paris, et le succès auprès de ce petit nombre de connaisseurs qui a le droit de disposer des renommées.

Le tableau avait été exposé d'abord à Venise. Le vice-roi et tout ce que la ville et les cités voisines, Padoue, Trévise, renfermaient d'artistes et d'hommes distingués étaient venus payer un tribut d'éloges à Robert. L'académie s'était empressée de le recevoir dans son sein. Les félicitations, les cris d'enthousiasme de tous les vrais connaisseurs retentissaient à ses oreilles. Même sensation à Paris à l'arrivée des *Pêcheurs* chez M. Marcotte, quand tout à coup une nouvelle éclata comme le tonnerre : Léopold Robert s'est tué! En effet, le 20 mars 1835, au milieu de son triomphe, il s'était coupé la gorge avec son rasoir, ce même rasoir qui lui servait à gratter ses tableaux. Il s'était frappé avec une telle frénésie, qu'il avait entamé l'une des vertèbres cervicales.

VII.

Les trois dernières lettres qu'il ait adressées à son digne et fidèle ami, M. Marcotte, et dont la dernière a été écrite cinq jours avant qu'il

se donnât la mort, sont, comme on va en juger, empreintes d'une mélancolie profonde; mais c'était le caractère de toutes celles qu'il écrivait depuis long-temps, et la dernière, non plus que les autres, n'était pas de nature à faire pressentir une catastrophe immédiate.

Le 14 février 1835.

« Quand je cause avec vous, je suis heureux; je goûte ce repos d'ame que je voudrais toujours avoir, et, pour mon avantage, je ne vous écris pas assez, je vous assure. Vous allez vous récrier et me trouver bien déraisonnable; mais, que voulez-vous? après de grands et douloureux sacrifices exigés par la raison, l'irritation qui en résulte réduit à un pénible état de faiblesse. Vous le savez, les violens remèdes ont souvent fait périr; mais je ne suis pas disposé encore à ne plus faire usage du courage qui ranime, et c'est à vous, mon ami, mon bon génie, que je le dois. L'assistance divine me rendra toute ma force et mon énergie : elle m'a mis en situation d'envisager la vie comme un bien. La nouvelle que M. Granet vous a donnée de ma nomination de correspondant de l'Institut m'a fait plaisir, mais je suis étonné qu'on ne m'en ait pas donné l'avis ici. Je suis même surpris de n'avoir rien appris de Rome, ce qui me fait presque penser que M. Granet s'est trompé. Si cette nouvelle se confirme, j'en serai certainement content; mais je ne ferai jamais aucune démarche pour obtenir un pareil honneur, qui ne me semblerait plus alors avoir de prix. »

Puis, il parle de ses caisses et de son malheureux tableau retardé. « Il a été, ajoute-t-il, commencé sous l'influence d'un mauvais sort. J'y ai toujours travaillé comme poussé par un génie malfaisant. S'il avait été entraîné dans une avalanche, je n'y trouverais qu'un complément à ma mauvaise inspiration, et je tâcherais à m'en consoler, en pensant qu'on ne peut aller contre la volonté de Dieu. »

Du 19 février.

« Je vous ai écrit une lettre bien sotte, mon excellent ami, et j'ai eu de plus la sottise de vous l'envoyer. Je la fais suivre bien vite par celle-ci, pour que vous ne soyez pas long-temps indisposé contre moi. Je devrais toujours choisir mes momens pour causer avec vous, afin de ne pas vous donner des idées désagréables. Vous direz peut-être à cela que vous préférez connaître la vérité sur l'état moral où me jette mon imagination. Cette imagination est si mobile et si rapide parfois dans ses changemens, que je me figure ne pas jouir de toute la raison nécessaire à l'homme sensé. Mon bon frère en est trop affecté, car j'ai le tort de ne pas dissimuler avec lui, et je lui dis des choses que je me reproche bien ensuite. Il est d'une bonté et d'une raison qui, chaque jour, me fait mieux apprécier ses mérites et son attachement. C'est mon bonheur. Dans les momens d'humeur noire où je vous écrivais

ma dernière, je vous annonçais que je voulais reprendre mon genre de vie sédentaire. Il me semblait être raisonnable; mais le souvenir des réflexions qu'Aurèle vous a faites à ce sujet m'a fait réfléchir moi-même, et j'en ai conclu que je devais un peu plus écouter les autres pour ma direction. Ainsi, vous me retrouverez, comme je l'espère, plus sensé. J'ai reçu aujourd'hui mon diplôme de membre étranger de l'académie de Venise. La demande a dû être faite à l'empereur, et toutes ces démarches, qui ordinairement sont très longues, ont eu cette fois une promptitude dont tout le monde me félicite.

« Le bon Aurèle est bien le meilleur être que je connaisse! Je suis si heureux de lui voir ce caractère calme et content, si nécessaire pour goûter la vie et donner le plaisir aux autres, que toujours de le voir, de l'entendre, me charme. C'est, en somme, ma grande satisfaction.

« Quant à moi, je reconnais à présent, mieux que jamais, combien il est essentiel à l'homme de ne pas s'abandonner à cette disposition malheureuse de se complaire en ses seules idées. On finit par se persuader que l'on n'est plus en rapport avec personne.

« Que de réflexions j'ai déjà faites à ce sujet en récapitulant ma vie, en reconnaissant que dès l'enfance j'ai eu ce tort, qui, je crois, m'est venu d'une timidité trop grande, d'une sensibilité exagérée et du peu de contentement de soi-même, ou, pour mieux dire, de ma trop grande envie d'avoir l'approbation des autres, et de la crainte que j'ai toujours eue de ne pas la mériter! Avec cette propension, une imagination ardente qui travaille toujours est capable d'entraîner vers bien des malheurs. Oui, excellent ami, je m'étonne souvent de voir le bon et le bien mêlés avec le mal d'une manière si particulière, que je me demande où se trouve le bonheur. Je reconnais la puissance divine qui dirige tout, et j'aime à la croire toute bonté et toute justice. Je reconnais toutes les faveurs qu'elle a bien voulu m'accorder : j'en suis attendri; mais comment se fait-il que cet attendrissement me laisse toujours une tristesse dont je ne puis me débarrasser? Je voudrais en être heureux, en jouir comme je le devrais, et je ne puis! Ne dois-je pas y reconnaître une destinée singulièrement funeste? Pardonnez-moi, ô vous que j'aime tant et à qui je ne voudrais donner que des sujets de contentement, si je vous parle de manière à vous attrister! Soyez sûr qu'une partie de mon contentement est venue par vous! Puissiez-vous en avoir quelque satisfaction! »

Voici la dernière lettre :

« Le 15 mars 1835.

« Mon cher ami et précieux conseil, m'est-il possible de ne pas sentir avec la reconnaissance la plus vive votre bonté pour nous? J'ai deux longues lettres auxquelles je dois répondre, mais mon cœur est si plein, que je ne sais de quelle manière commencer, ni ce que je puis vous

dire pour me satisfaire. Puisque vous voulez me réjouir de l'arrivée de mes caisses (contenant les *Pêcheurs*), je vous dirai aussi que cette nouvelle nous a donné un moment de bonheur bien grand, et qu'elle nous a mis dans un état plus tranquille. Avec ma malheureuse imagination, il semble que j'aime toujours voir le pis en tout, ce qui est mal, et je m'affecte toujours bien à tort, comme si l'on ne devait pas réserver sa force morale pour supporter le mal réel. Je vous parle de résignation, cher ami, et je n'ai pas assez de confiance! Ce qui surtout m'a ému au dernier point, c'est le succès d'Aurèle. Quel bonheur, et qu'il va avoir de fruit! Quel plaisir pour notre famille! et lui, comme il est heureux! Il n'en a pas dormi, la nuit passée, d'émotion. Il faut tout attribuer cela à qui de droit. Oui, mon incomparable ami, la Providence nous conduit chacun par le chemin qu'elle trouve convenable. Plus je vais, plus je me le persuade. Mais je ne veux pas me jeter dans un sujet qui m'entraînerait en de longues réflexions, que je n'expliquerais pas comme je voudrais. C'est Aurèle qui s'est empressé de voir la fin de votre lettre pour savoir si les caisses étaient arrivées, et je vous laisse à penser quelle joie il a eue à me lire votre dernière page, et quel plaisir elle m'a donné à entendre! Vous faites trop d'éloges, excellent ami, de ce tableau (les *Pêcheurs*), fait avec tant de peines, tant de chagrins; et toute cette volonté et cet entêtement d'énergie, employés pour satisfaire la vanité, auraient pu être placés sur un bonheur plus solide. Mais, enfin, les réflexions à ce sujet m'ont été faites par vous souvent, et je sais ce que vous pensez à cet égard.

« Mais, pour en revenir à mon tableau, il paraît qu'il est arrivé en bon état. C'est une grande chose que je sens. Nous verrons ensuite s'il parvient à être exposé. Pour vous dire franchement, je crois qu'il le sera, avec votre désir et vos bons soins; mais véritablement, quant à moi, il me semble que je n'y pense pas assez pour que j'y trouve un grand bonheur, si cela arrive. Voilà encore quelque chose que vous condamnerez, et vous aurez raison, car, enfin, il est naturel, quand on fait quelque chose, de désirer de le voir juger. J'en reviens au tableau d'Aurèle. Ce bon M. Delécluze! je l'*embrasserais* pour son article au sujet de mon frère (1). Voilà donc un pas en avant de fait pour ce cher frère, et son genre pris : un genre qu'il sent, qu'il aime, et dans lequel, je suis sûr, il peut mieux faire encore. Que de raisons pour lui donner de la confiance! Ce vilain intérêt que l'on semble mépriser donne tant

(1) Léopold Robert devait beaucoup personnellement à M. Delécluze, vrai modèle dans la critique par le savoir comme par la conscience. La courageuse persistance de cet écrivain à soutenir, à recommander le talent de Léopold au milieu des distractions du public, n'a pas médiocrement contribué à appeler sur Robert, de son vivant, l'attention et les sympathies sérieuses qu'il méritait. M. Delécluze a donné en outre sur cet artiste une notice très intéressante, et qui, répandue à plus de trois mille exemplaires, a également servi à populariser le nom de Léopold.

de soucis, qu'il peut miner la vie, si l'on n'a pas une confiance religieuse bien ferme ou au moins bien juste. Mais la défiance est une maladie que l'on doit attentivement chercher à détruire, car elle fait bien du mal.

« J'en reviens à vos chères lettres, à toutes vos inquiétudes pour nous, à vos peines, à vos soins et à vos courses; tout cela me fait mal, je vous assure. Je voudrais vous les avoir évités, d'autant plus que votre santé me donne vivement à craindre par cette augmentation d'occupations; comme si vous n'aviez déjà pas assez des vôtres!

« ..... Ah! mon ami, cette vie est mêlée; je ne vous le dis pas comme avertissement, ce serait une espèce de conseil que je n'oserais jamais vous donner.

« Je n'ai pas répondu sur-le-champ à votre lettre du 27, parce que cette incertitude de l'arrivée de mes caisses me coupait toute réflexion, anéantissait même tous mes projets pour cela. Je restais avec mon désir et ma reconnaissance, ce qui ne me rendait pas content, ne faisant pas ce que j'avais envie de faire, ni ce que le devoir me commandait; mais, à la fin, votre dernière m'a redonné un contentement dont je ne puis assez vous remercier. Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans son contenu a été d'y trouver toujours la marque de cette anxiété, qui m'est devenue si nécessaire. Si je l'eusse obtenue plus tôt, et que j'eusse pu suivre vos conseils, comme je le fais à présent, il est probable que je serais autrement placé; mais la vie de ce monde ne dure pas : elle n'a qu'un temps. Si elle est heureuse, c'est un bien sans doute; si elle ne l'est pas autant que l'on voudrait, il faut toujours chercher à y voir des espérances. Mais toujours mes interminables réflexions! Elles doivent bien vous ennuyer. Mon ami, pardonnez-les-moi.

« Je n'ai aucun événement dont je puisse vous faire part et qui mérite une place; je suis réduit à remplir ma lettre de mes pensées et de mes idées de chaque jour. J'ai cependant à vous faire les remerciemens de Joyant pour lui et ses tableaux. Il vous doit de savoir que ses peintures sont exposées.....

« Je dois répondre à une question que vous me faites dans votre avant-dernière lettre. Je vous avais demandé votre sentiment sur ma première composition, en le réclamant bien franc. A présent, je dois vous avouer que, sans ces dames de Florence, j'aurais bien probablement continué mon tableau comme il avait été conçu d'abord; mais leurs observations réitérées m'ont fait réfléchir et changer, et voilà ce qui en est résulté.

« On a été ici généralement bien peiné et affecté de la mort de l'empereur d'Autriche. Chacun se plaît à en faire des éloges, comme homme surtout. Quelle bonne chose pour un souverain, dont toutes les passions peuvent être si facilement satisfaites! Jusqu'à présent, la conduite de son successeur ne donne pas de craintes de changemens.

« Je viens de relire votre lettre, mon ami : que la page où vous voulez bien vous occuper de moi m'a touché vivement! Soyez heureux par le bien que vous me faites; que cette pensée soit toujours douce pour vous! Sans doute que des conversations me plairaient davantage et me serviraient encore plus; mais, comme vous, il m'a toujours semblé qu'un aussi long voyage que celui de Paris ne me conviendrait aucunement à présent. Ainsi, je me rends non-seulement à vos raisons, mais encore à ce que je pense. Je voudrais cependant essayer une course, mais je ne suis pas décidé où. Je craindrais Rome pour l'été : il y fait une chaleur qui me semble ne devoir pas me convenir. Du reste, je n'ai pas trop de raison de me plaindre physiquement, car je ne sais ce que c'est que la douleur. Ce que vous m'avez dit de votre intention à l'égard de mes lettres m'a attendri; mais, comme vous le dites, il faut penser à nos fragilités, et ne pas porter trop loin dans l'avenir nos prévisions. C'est Dieu qui règle tout, et qui sait tout, par conséquent, et tout est bien réglé, puisqu'il est toute bonté et toute justice. Je vous remercie toujours de vos conseils pour la direction que je dois prendre : je tâcherai de les suivre en tout point.

« Aurèle, qui écrit à mon côté, me dit qu'il oublie de vous parler de la copie qu'il a commencée pour vous. Elle vient tout-à-fait bien, et je suis sûr qu'elle vous fera plaisir. »

Tandis que Léopold traçait ces paroles, Aurèle, qui avait accoutumé de joindre pour leur ami commun, M. Marcotte, quelques lignes aux lettres de son frère, exprimait ainsi les craintes où le jetait l'état nerveux dont il le voyait accablé. Cette lettre servait d'enveloppe à la dernière de Léopold :

« ..... J'aurais voulu vous communiquer toutes mes réflexions; la crainte de prendre l'habitude de veiller, à cause de mes yeux, m'en a empêché. Toutefois il m'en reste de surplus pour remplir ces deux feuilles.

« Je commencerai par le sujet qui m'occupe le plus : c'est mon frère. Certes, vos conseils à l'égard du voyage projeté sont sans doute les plus clairvoyans; mais j'aimerais mal mon frère si, à la suite d'un conseil que je lui ai donné contre mes intérêts et uniquement pour son bien, je n'osais, cher monsieur, vous soumettre les motifs qui m'ont guidé.

« Vous savez ainsi que moi que le travail n'est pas la seule cause qui ait plongé mon frère dans un dégoût de la vie et un découragement qui, je l'espère, passeront, mais n'en sont pas moins préjudiciables à son travail, à sa santé et à son bonheur. Il m'a semblé que l'exercice et les distractions étaient, dans ce cas, les meilleurs remèdes. La vue de nos chères sœurs, celle du meilleur des amis ainsi que ses conseils, me semblaient devoir produire une diversion heureuse dans une existence que l'on pourrait à toute justice comparer à une victoire désas-

treuse, ou plutôt à une contrée dévastée. Il est vrai que Léopold n'a jamais montré de penchant pour cette idée, dans la crainte de porter ses ennuis partout où il irait, et parce qu'il est singulièrement attaché à cette ville de Venise dans laquelle il a tant souffert. La manière dont nous y vivons est, sous bien des rapports, préférable à toute autre. A Rome, nous ne sommes pas certains de rencontrer les mêmes avantages. D'ailleurs, le climat est plus chaud qu'ici, et le *scirocho* s'y fait sentir d'une manière accablante sur les personnes nerveuses. Plus encore, la personne que nous devons tant redouter s'y trouvera, et, à moins d'une rupture qui n'est pas motivée, comment l'éviter? Ensuite qu'aller faire à Rome, si ce n'est pour travailler encore? Cela fatiguerait des gens qui n'auraient pas besoin de repos. Enfin, si ce n'est à Paris, je trouverais et je trouve encore (pardon de mon opiniâtreté à cause du motif) que la Suisse serait un lieu favorable pour passer l'été. Nous avons près de la Chaux-de-Fonds des bains, et Léopold, qui aime le cheval, pourrait s'en servir pour faire chaque jour une course, et ainsi faire provision de santé. Il pourrait revenir ici en automne, ou aller à Rome entreprendre quelque nouveau travail, étant en meilleure disposition; car c'est fort important, et l'économie de temps devient nulle quand la santé ne répond pas à la volonté : ces trois années passées en sont un exemple bien convaincant.

« D'ailleurs, nous avons des amis dans plusieurs villes de Suisse, et, sans rester tout-à-fait oisif, Léopold pourrait, sous le prétexte d'aller les voir, visiter le pays et reconnaître si, plus tard, nous pouvons espérer d'y aller travailler. Il trouverait déjà à Neufchâtel de superbes ateliers qu'il ne connaît pas, que l'on a construits dans un bel édifice destiné à l'éducation publique. Malgré les raisons que je croyais voir à cette décision de voyage, je vous déclare cependant, cher monsieur, que je baisse pavillon devant celle que vous venez de donner en faveur d'un voyage à Paris, parce que vous êtes si rempli de sollicitude pour nous, que nous ne pouvons mieux faire que de nous en remettre à votre prévoyance éclairée. Toutefois je ne puis vous cacher une faute que j'ai commise et qui me fait tenir à ce projet de voyage en Suisse : c'est que j'en ai parlé à nos chères sœurs, qui sont dans l'attente, et Dieu sait quel crève-cœur! Il m'a semblé qu'un voyage de quelques mois n'était pas une affaire si importante, et dans ma joie de pouvoir apprendre une bonne nouvelle à ces excellentes sœurs, qui nous aiment tant et voudraient tant nous revoir, je me suis laissé entraîner, croyant avoir convaincu Léopold, et sans attendre les conseils de votre prudence. Qu'allez-vous dire de mon étourderie? Cela mériterait au moins une bonne *tirée d'oreilles*. Quant au projet d'engager notre sœur Adèle à venir nous rejoindre, nous désirerions pouvoir l'effectuer, et certainement elle nous aime assez pour s'y décider dans un cas de maladie

pure et simple; mais il y aurait de notre part égoïsme à le demander. Nous avons vu, pendant son séjour à Rome, bien que l'ayant fait avec notre chère mère, combien cet éloignement de la patrie, de ses amis et de ses habitudes lui coûtait de privations. Ensuite, nous avons notre père âgé qui habite avec elle, et qui resterait bien isolé, ne pouvant recevoir les mêmes soins dans la famille de ma sœur aînée. Cette réunion de motifs, et bien d'autres encore, font que je désirerais que Léopold fût en disposition de se marier. Quand je le lui dis, il me répond : *Marie-toi toi-même;* je ris, et ça finit là. Mais je suis contrarié de ne pouvoir réaliser l'idéal du bonheur pour mon frère. Les circonstances ne nous ont pas toujours rapprochés comme maintenant. Peut-être mon caractère en serait-il meilleur. Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré tout le bien qu'il veut vous dire de moi et celui que vous en pensez déjà, je me trouve au-dessous de l'opinion, et la justice exige que j'avoue que je suis souvent fort peu propre à servir de consolateur et de soutien à mon frère. Mon travail m'occupe exclusivement, et je ne puis, comme le ferait une femme, suivre toutes les réflexions de Léopold pour leur ôter l'amertume qu'elles contractent dans son cerveau. Quelle malheureuse disposition pourtant! Tant d'élémens de bonheur : de la religion, du mérite, des vertus, des talens, et tout cela pour se tourmenter! Mystère inconcevable de notre pauvre organisation humaine! On s'y perd! Changeons de discours... »

Quand, un mois après la mort de Léopold, Aurèle fut revenu de son premier trouble, et que son esprit put rassembler les circonstances de ce tragique événement, il écrivit (le 17 avril) à M. Marcotte :

« Très cher et excellent ami, le 15, date de la dernière lettre que vous écrivit Léopold, était un dimanche. Nous avions l'habitude de passer ces jours-là à la maison, soit à écrire, soit à nous reposer. Dans la matinée, un jeune peintre allemand, qui est un ami bien dévoué, vint nous prendre et nous conduisit chez des dames vénitiennes pour voir des miniatures. Après être rentrés et avoir déjeuné, nous étions dans la grande salle à causer avec Joyant. En parlant de mes petits succès, Léopold, qui, déjà la veille, m'avait tenu un langage semblable, me dit que je devrais me marier tandis qu'il en était temps, que ce serait une folie de ne pas le faire, etc., etc. Il me prêcha avec tant de chaleur, de force et de sentiment à ce sujet, que toutes les raisons que j'aurais eues à lui opposer ne valaient plus rien. Le soir, nous dînâmes avec quelques amis chez le restaurateur, et notre Allemand nous conduisit chez un médecin de son pays venu ici pour sa santé et accompagné de sa femme et de sa belle-sœur. J'y allais assez ordinairement le dimanche soir, et enfin, à force de prières, j'étais parvenu, ce soir-là, à conduire Léopold chez ces dames, qui s'informaient toujours de lui avec intérêt.

« La soirée se passa d'une manière charmante. Ces dames, fort bonnes musiciennes, offrirent d'abord de faire de la musique, et demandèrent à Léopold ce qu'il préférait qu'elles exécutassent. Elles avaient le *Requiem* de Mozart, qu'il les pria de faire entendre. Puis vinrent des valses, et l'on se mit à danser. Léopold lui-même prit part à nos divertissemens, et se mit à causer avec une vivacité et une gaieté que je ne lui avais pas vues depuis long-temps. Je jouissais de le voir dans cette disposition. Aussi me promettais-je bien de mettre tout en œuvre pour le faire revenir au milieu de cette aimable famille. Avant de rentrer, nous fîmes encore, avec nos jeunes Allemands, une assez longue promenade. Nous trouvâmes à la maison le *Journal des Débats*, dans lequel M. Delécluze annonce l'arrivée du tableau des *Pêcheurs* à Paris; le consul de France, M. de Sacy, avait eu l'attention de nous l'envoyer. Je fis lecture à Léopold de l'article qui le concerne, et, après lui avoir donné le bonsoir, je montai à ma chambre. Les jours suivans, jusqu'au vendredi, nous travaillâmes, selon notre coutume, l'un près de l'autre dans le même atelier. Ordinairement nous causions fort peu, autant par habitude que pour ne pas nous distraire de nos travaux; mais ce jour-là nous étions souvent en conversation. . . .

. . . .

« Dans les derniers jours, il était inquiet. . . . .

« . . . . Il laissait voir tout ce qu'il avait de mobilité dans ses idées, dans ses projets. Sa parole était entrecoupée, ses discours peu clairs, et je m'efforçais de lui faire rendre sa pensée plus nettement, afin de pouvoir combattre ce qu'il y avait d'inquiétant dans ses discours.

« Excuse-moi, me disait-il alors avec une douceur angélique qui m'arrache aujourd'hui des larmes, je t'inquiète, je te tourmente, mais j'aime à t'entendre : parle, cela me fait du bien.

« Un matin, il me dit qu'il se sentait mieux, qu'il avait lu la Bible, qu'il croyait à la grace. — Eh bien! oui, lui dis-je, n'es-tu pas convaincu maintenant que tu dois être heureux? que Dieu t'a accordé la force d'atteindre à ton but si noble, si difficile, et qu'il t'accorde maintenant la récompense de tes peines, dont tu recueilleras le fruit en jouissant de l'amitié, de l'estime de tes parens, de tes amis?

« Souvent il venait mettre ses deux bras sur mes épaules, et, regardant mon travail : C'est bien, c'est très bien; ta copie est mieux que la mienne, disait-il en poussant un soupir. Ça ne va plus, ma vue baisse; je n'ai plus de plaisir au travail! Je lui répondais : Quand tu te seras reposé et que tu feras un tableau original, tu auras sans doute plus de plaisir qu'en faisant cette copie (celle des *Moissonneurs*, pour le comte de Raczynski).

« Enfin, je faisais des efforts incroyables pour ranimer son courage;

mais, si l'effet de mes paroles était bon dans l'instant, il était bientôt détruit par la maladie. Une inquiétude constante et vague m'empêchait de manger, et souvent même de travailler. Léopold, qui ne pouvait se dissimuler qu'il en fût la cause, s'accusait d'entretenir mon chagrin, et, de son côté, il paraissait tout aussi préoccupé de moi que je l'étais de lui.

. . . .

« La dernière lettre qu'il reçut de Florence est arrivée le 8. Elle lui annonçait le projet d'aller à Rome, le félicitait de la réussite de son tableau dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été quelques jours avant, avec un calme qui annonçait une détermination fixe. Il n'aimait pas à me parler de sa passion; cependant je ne pus m'empêcher alors de lui dire que c'était à elle que j'attribuais l'état de découragement auquel il était réduit : « Tu te trompes, me répondit-il, j'en suis guéri, je n'y pense plus. — Si ce n'est pas de la passion que tu souffres, c'est de ses suites, lui dis-je; maintenant que tu l'as arrachée de ton cœur, tu dois sentir un vide; c'est le moment d'essayer à te distraire. Allons en Suisse ou à Paris, là tu trouveras une occasion de te marier. — Ah! mon cher, il est trop tard! O Dieu! si je pouvais revenir dix ans en arrière, comme je le ferais!... »

« La veille de sa mort, nous étions réunis le soir, comme de coutume, dans la chambre de nos *padroni di casa*, avec MM. Fortigue (1) et Joyant. Léopold était encore plus triste qu'à l'ordinaire, et il ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectais de paraître gai, mais par momens je sentais les forces m'abandonner, autant par inquiétude que par besoin de sommeil. Ses yeux étaient sans cesse fixés sur les miens, et souvent il me demandait ce que j'éprouvais. Nous sortîmes enfin, et, dans ce moment, il me recommanda d'entrer dans sa chambre en montant vers la mienne; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure. Lorsque j'entrai chez lui, il m'attendait pour m'offrir un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, dans l'intention de favoriser mon sommeil, et il me tendit la main avec une expression tendre et triste qui me déchire maintenant le cœur.

« Je dormis fort mal. Le matin, je me levai un peu tard, et Léopold, contre son habitude, monta jusqu'à ma chambre. Après nous être réciproquement demandé et donné de nos nouvelles, sans doute avec aussi peu de sincérité l'un que l'autre, Léopold me demanda ce que je lui conseillais de faire et s'il devait partir. Comme nous avions souvent

(1) M. Fortigue était un ancien président de la Colombie, homme jeune et de grand mérite, qui, ayant passé l'hiver à Venise, avait montré une vive estime à Robert, et devait partir avec lui.

parlé de ce voyage, de ses chances et de ses avantages; comme je savais que tous ses amis lui avaient conseillé de le faire, je ne vis dans cette question de Léopold qu'une preuve nouvelle du peu de fixité qu'il y avait dans ses idées et ses résolutions, et je me bornai à lui répondre que je m'en référais à lui, et qu'il devait bien se consulter pour prendre le parti le plus sage. « Eh bien! je pars, » dit-il; puis, après un moment de réflexion, il fait quelques pas pour entrer dans la chambre de M. Fortigue, avec lequel il aurait pu se mettre en route le lendemain. Il s'arrête, il revient, il retourne; puis, revenant encore tout à coup, et comme entraîné par un mouvement involontaire qui fut sans doute l'arrêt de sa mort, il me dit : « Avant de me décider, il faut que j'aille dire deux mots en bas. » Il descend avec rapidité en me criant : « Aurèle, voilà ton tailleur qui monte. » En effet, je suis forcé de m'arrêter quelques instans avec cet homme, puis je descends. Joyant était à déjeuner dans la chambre de ces dames, et là je ne pus m'empêcher de témoigner l'inquiétude que me causait la situation de Léopold, qui, à ce que j'appris en cet instant, était allé à l'atelier. Comme nous avions l'habitude constante d'y aller et d'en revenir ensemble, son départ me surprit, et, sans savoir pourquoi, j'y courus plus vite que de coutume. En chemin, je m'aperçus que j'avais la clé de l'atelier dans ma poche. Il n'aura pu entrer, me dis-je, où sera-t-il? En ce moment, il arriva qu'au détour d'une rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant, et de cet instant un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani; je demande à notre vieille servante si mon frère y est. — Oui. — Par où est-il entré? — Il a donné le tour. Je donne le tour; je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé; tout mon sang se met en mouvement; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte, que j'essaie encore d'ouvrir avec ma clé. Je frappe, j'appelle.... rien! Je m'élance comme un furieux sur la porte, que je brise avec effort; je traverse un petit vestibule, j'enfonce la seconde porte comme la première.... Grand Dieu! quel coup de foudre! Mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lac de sang.

« Pétrifié à cette vue, je tombe à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient encore de cette dépouille mortelle. Notre vieille bonne poussait des cris et des gémissemens. Je la supplie d'aller chercher du secours et je reste seul. Je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère, et je le vois posé sur une malle où le sang avait coulé d'abord, et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal.

« Devant ce cadavre sanglant, le souvenir de mon frère Alfred, mort de la même manière dix ans avant, jour pour jour, se présenta

à mon esprit, et je sentis qu'il fallait rassembler tout mon courage pour ne pas succomber au désespoir, pour me conserver à mes chères sœurs. Je priai Dieu pour nous tous; mais mes idées n'avaient aucune clarté, un froid d'horreur les arrêtait; je ne pouvais proférer aucune plainte, car la douleur entrait en moi comme un liquide entre dans un vase....

« ..... Lorsque nous vînmes habiter cette maison (à Venise), il avait éprouvé déjà une espèce de crise qui m'effraya beaucoup : c'était en été; la chaleur lui avait causé une inquiétude et un malaise qui lui firent croire qu'il était atteint d'une maladie très grave. Un matin, il arrive à l'atelier où je travaillais, se jette sur une chaise, et, poussant un grand soupir, s'écrie : « Mon cher Aurèle, c'est fini de moi; dans quelques jours, je serai mort ! » Je faillis tomber à la renverse. Cependant, comme je ne vis pas immédiatement des signes sensibles du mal qu'il disait éprouver, je m'efforçai de le rassurer. Il m'affirma alors avoir entendu dire qu'il existait des maladies venant tout à coup, et qu'il était certain d'en avoir une de cette sorte. Nous courons à la maison; on fait appeler un médecin, qui, après avoir visité et questionné mon frère, déclara qu'il n'y avait pas apparence de maladie. Léopold fut le premier à rire de sa terreur. Il se remit, et bientôt les distractions que nous trouvâmes dans cette maison lui rendirent de la gaieté et son énergie. Nulle part ailleurs il ne se serait trouvé mieux qu'ici, entouré comme il l'était d'amis, de son frère, de trois dames remplies d'obligeance pour lui et qui prévenaient tous ses désirs. Que lui manquait-il ? Y a-t-il de la faute de quelqu'un ?.... »

Nous n'ajouterons rien à ce triste récit. On connaît maintenant toutes les circonstances qui ont rempli les dernières heures de Robert; mais par quelle suite de tourmens, par quel enchaînement de causes intimes et douloureuses était-il arrivé à cette agonie? Comment a-t-il succombé dans ce duel terrible entre son mal et sa raison ? C'est ce que nous aurons à chercher en terminant cette étude. A travers tous les récits contradictoires répandus sur la mort de Léopold, les conjectures se sont égarées dans des détails de désespoir et d'amour. Un nom glorieux et historique a été mêlé à ce drame sanglant. Le respect a dû contenir les confidences publiques, tant que la femme, cause innocente de la fin de Robert, était encore vivante. Aujourd'hui que la tombe s'est refermée sur elle et sur lui, l'histoire a repris tous ses droits. Nous lèverons donc un coin du voile, sans néanmoins nous croire affranchi du devoir d'interroger avec ménagement ces funèbres souvenirs.

Feuillet de Conches.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LA HONGRIE

EN 1848.

KOSSUTH ET JELLACHICH. — HISTOIRE DES SIX DERNIERS MOIS.

On a beau faire, le temps n'est plus des longues et paisibles études : l'histoire du jour gronde à la porte de chacun, les événemens de la veille sont déjà vieux; mauvais temps pour écrire l'histoire du passé, quand chaque journal vous apporte plus de révolutions, de changemens inouis, de guerres ou de forfaits, qu'il n'y en a dans un de ces gros volumes qui contiennent aussi les fautes et les malheurs de nos devanciers. Essayez donc d'émouvoir la pitié et l'indignation, en racontant ou Coligny tombant sous les coups des assassins ou les frères de Witt coupés en morceaux par la populace furieuse : ces temps, que nous appelons barbares, sont trop loin de nous; nous avons mieux d'ailleurs que les couleurs affaiblies de ces récits, les sanglantes images sont étalées sous nos yeux. A Paris, on mutile le général Bréa; à Francfort, on déchire en lambeaux le jeune et brave Lichnowsky; à Pesth, on tranche à coups de faux les membres et la tête du général Lamberg; en Sicile, on mange des *grillades* napolitaines. Il semble que quelque horde de cannibales ait fait irruption au milieu de la civilisation épouvantée, car je ne parle que des atrocités singulières, et qu'on eût marquées de sang même à la Saint-Barthélemy; le reste, hélas! révolutions,

guerres, incendies, bombardement de villes, est de l'histoire de tous les siècles.

Nous n'étions pas pressé d'arriver aux événemens du jour, nous avions choisi ces études hongroises pour nous en éloigner au contraire; nous avions remonté jusqu'à saint Étienne, on ne pouvait fuir plus loin (1). Cette histoire, remplie de particularités curieuses, d'événemens bizarres; cette nation, mélange de tant d'autres nations, aspirant avec une impatience si fière et si noble à la liberté, la rencontrant si rarement pour elle, la refusant aux autres; ces caractères individuels si fortement tranchés, un reste de mœurs grossières; l'hospitalité orientale au fond des châteaux; dans les salons, l'esprit vif et animé, la conversation brillante, dont Paris croyait avoir le monopole; la civilisation touchant de si près à l'état de nature; des palais sur les marches desquels dorment des bohémiens ou des pâtres armés de grandes lances; au milieu de tout cela, une pléiade d'hommes éminens revendiquant pour leur patrie les bienfaits de la liberté dans l'ordre, sous la loi et par la loi, élevant chaque année la tribune où ils montaient, ceints du sabre de leurs rudes aïeux, au niveau des tribunes des parlemens de France et d'Angleterre : voilà ce que nous voulions contempler et montrer à loisir.

La Hongrie avait jusqu'ici une existence à part, un tempérament particulier, des causes de progrès et de décadence qui lui étaient propres; elle grandissait ou déclinait avec une originalité marquée. Ce qui se passe aujourd'hui chez elle échappe à son histoire particulière; c'est de l'histoire universelle. Le fléau européen est venu s'abattre aussi sur cette contrée reculée : elle court maintenant les fortunes que nous courons tous; nul ne peut dire qui guérira ou qui mourra; les premiers se sauveront par des remèdes tout autres que ceux qu'on avait préparés de loin pour des maladies anciennes et connues, les derniers périront sous la force fatale du mal, sans que leur première santé ou le régime les préserve. Qu'importe alors d'avoir été malades ou bien portans? pourquoi étudier curieusement les symptômes et les natures diverses? Ce mal ne se modifie pas selon les tempéramens qu'il rencontre ou les régions qu'il traverse. Qu'importe qu'un pays soit fiévreux ou non, quand le choléra s'abat sur lui? En politique comme en physique, les hommes sont les victimes, les pays sont les théâtres de ces grandes catastrophes; mais la constitution particulière ne sauve ni ne tue. Les plus terribles épreuves ne seront pas épargnées à la Hongrie; la guerre civile l'ensanglante déjà, l'anarchie est dans les murs de sa capitale, l'ennemi dans son sein; jamais ses amis n'eurent plus à

(1) Voyez les premiers articles de cette série dans les livraisons du 1er juin et du 1er août.

s'inquiéter sur sa destinée. Il faut donc suspendre les études du passé et dire tout de suite par quelle série de faits la crise est arrivée au point où nous la voyons aujourd'hui.

I.

Il y a six mois, au moment où éclatait à Vienne la première révolution du mois de mars, la diète de Presbourg travaillait avec ardeur aux réformes depuis long-temps réclamées par le parti libéral et acceptées enfin par l'Autriche. Jamais les espérances des patriotes hongrois, qui voulaient sincèrement établir une transaction libérale entre les nouveaux besoins de la Hongrie et les prétentions du gouvernement impérial, n'avaient été si proches de recevoir une heureuse solution; on cherchait de bonne foi, sous la médiation et la garantie du jeune palatin, à terminer dans un sens libéral toutes les questions soulevées dans les derniers temps. Les principes étaient admis, on cherchait des combinaisons qui, tout en respectant le droit de propriété, pussent assurer à la Hongrie les bienfaits de l'affranchissement universel, la liberté des terres et le mouvement rapide de l'industrie et du commerce. Le rachat des dîmes, l'abolition des corvées, l'impôt universel acquitté sans distinction de caste, le droit de suffrage pour les citoyens des villes libres, tel était le programme pacifique déjà accompli sur bien des points. La confiance que tous les partis mettaient dans le jeune archiduc encourageait le gouvernement impérial à des concessions; on avait placé auprès du prince un jeune et habile conseiller, dont la dextérité devait ramener bien des esprits : c'était le comte George Appony, élevé, à moins de quarante ans, au poste suprême de chancelier de Hongrie. C'est par ce fonctionnaire mi-autrichien et mi-hongrois, si je puis dire, que s'exerçait, dans l'ancienne organisation, toute l'action gouvernementale; il représentait la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche, et réciproquement. Le comte Appony s'était préparé par de fortes études à ce rôle difficile; sa jeunesse l'avait aidé à comprendre ce qu'il fallait accorder au mouvement irrésistible des nouvelles idées. La trempe de son esprit, éminemment gouvernemental, était en même temps une garantie contre les séductions de la popularité ou les envahissemens de la diète; il savait mieux que les hommes de son âge quelle part il faut faire au pouvoir vis-à-vis de la liberté. Son âge cependant et son nom le rendaient populaire parmi les jeunes magnats de la chambre haute. Il était neveu du comte Appony, dont Paris a pu, pendant vingt ans, apprécier l'esprit loyal et les nobles manières. Je n'ai pu me refuser au désir de rendre témoignage en passant à un mérite si jeune et si éclatant, perdu passagèrement pour la patrie! — La révolution de Vienne éclata sur toutes ces espérances publiques et particulières; les radi-

dicaux hongrois en revendiquent volontiers la gloire; quelques étudians qui se trouvaient par hasard à Vienne furent les instigateurs et les chefs de l'émeute; il était naturel qu'ils voulussent en faire profiter leur patrie. Le chef de l'opposition la plus avancée dans les dernières diètes, l'avocat Kossuth, se trouva porté d'emblée à la tête du mouvement; il fit voter par la seconde chambre, sans l'intervention de celle des magnats, une adresse à l'empereur, véritable programme de la révolution. Cette adresse demandait la nomination d'un ministère purement hongrois, responsable devant la diète de tous les actes du pouvoir; une nouvelle représentation de la population entière, sans distinction de rang ou de naissance; l'organisation d'une garde nationale; la translation de la diète de Presbourg à Pesth; enfin, une constitution libérale pour tous les autres états de l'empire. Du reste, on proclamait dans cette adresse la ferme volonté et le besoin de la Hongrie de rester indissolublement unie à l'empire.

Mille gentilshommes hongrois, dans ce costume national que nous avons décrit, et qui ressemble plus à l'uniforme du soldat qu'au costume du législateur, furent chargés de porter à l'empereur, au palais de la Burg, à Vienne, cette menaçante requête. — C'était à la fin du mois de mars; — l'empereur accorda tout: il n'y avait alors en Europe, entre Londres et Pétersbourg, aucune capitale où le gouvernement eût assez de pouvoir pour se refuser à une concession quelconque. La députation revint en triomphe à Pesth : tout ce que put obtenir l'influence, alors grande, du palatin fut de faire entrer dans le nouveau gouvernement qu'on allait organiser quelques-uns des anciens orateurs de l'opposition constitutionnelle. Le progrès naturel du temps, un mérite reconnu, les auraient amenés aux affaires sans révolution. Le comte Bathiany, chef de l'opposition à la chambre des magnats, fut le président de la nouvelle administration, Kossuth en resta l'ame et le directeur; on y fit entrer le député Deak. Deak avait été autrefois fort ardent dans l'opposition; mais c'était un homme consciencieux, qui voulait tout obtenir par des moyens réguliers, par l'action légale de l'opinion. En révolution, ces caractères servent de décoration aux partis, qui les rejettent bien vite, parce que leur honnêteté est trop gênante. Dès les premiers jours, au reste, et par la formation même de leur gouvernement, les auteurs du mouvement montrèrent comment ils entendaient maintenir le lien fédéral qu'ils laissaient encore subsister de nom entre l'Autriche et la Hongrie. Ils voulurent avoir des ministères hongrois pour les affaires étrangères, pour la guerre et pour les finances. On peut comprendre plusieurs états réunis sous un même chef ayant une administration intérieure distincte : on comprend encore, quoique avec peine, l'existence de deux ministères séparés pour la guerre et les finances vis-à-vis des ministères du pouvoir central; mais comment

imaginer plusieurs ministères des affaires étrangères pour une seule souveraineté, c'est-à-dire plusieurs organes de la même pensée vis-à-vis des puissances étrangères? On voulut adoucir par le choix du titulaire ce qu'il y avait d'insolite et de révolutionnaire dans un tel fait. Le prince Paul Esterhazy, autrefois ambassadeur d'Autriche à Londres, retiré des affaires depuis 1842, accepta ce poste. Il l'a quitté quand la voie où l'on voulait marcher n'a plus été douteuse pour personne; il resta d'ailleurs à Vienne; en réalité, le ministère des affaires étrangères fut rempli par le jeune député Pulsky, qui s'est fait connaître depuis plusieurs années en Allemagne par des ouvrages estimés sur la Hongrie.

Tandis qu'on préparait ainsi la séparation et la rupture du lien fédéral avec l'Autriche, le mouvement révolutionnaire n'opérait pas avec moins d'audace dans l'intérieur du pays : sous le souffle impétueux qui pousse et entraîne les grandes assemblées, la diète décrétait d'urgence toutes les importantes réformes dont l'initiative appartenait à cette opposition constitutionnelle, déjà suspecte de servilisme ou de conservatisme; il est vrai que l'opposition constitutionnelle avait voulu mettre à ces réformes certaines conditions, certains préliminaires dont les radicaux s'inquiétèrent peu. Ainsi, depuis dix ans, l'opposition demandait la suppression des dîmes, mais moyennant une indemnité qu'on devait accorder au propriétaire : les corvées avaient déjà été abolies; les dîmes furent supprimées sans indemnité; les esprits les plus conservateurs demandèrent qu'on s'emparât des biens du clergé pour les affecter à une future indemnité; le clergé fut ainsi menacé, et les propriétaires spoliés tout ensemble. Une loi électorale fut votée; on conféra le droit de suffrage à tous ceux qui possédaient un capital de 300 florins. On ne s'expliquait point sur ce que deviendrait, dans la nouvelle organisation, la chambre des magnats; mais cette loi électorale était évidemment dirigée contre elle. Sous l'apparence menteuse du suffrage quasi-universel, elle excluait par le fait les millions de paysans auxquels le droit récemment accordé d'acquérir des propriétés n'avait pu cependant en conférer aucune : admis au droit de voter, ces paysans auraient formé, pour les magnats, une nombreuse et redoutable clientelle. L'étendue des possessions des seigneurs hongrois, le nombre d'emplois dont ils disposent, leur générosité, qui contraste souvent avec les exigences de la petite noblesse pauvre et processive, les ont rendus presque partout populaires. Il n'y a pas de paysan qui n'aimât mieux avoir pour seigneur un magnat riche et puissant qu'un de ces nobles de campagne, démocrates à Pesth, véritables tyrans dans leur étroit domaine. Pour le moment cependant, on ne tenta rien contre la première chambre; elle se trouvait encore défendue par ceux de ses membres qui faisaient partie du ministère, par l'éclat que l'éloquence de ses ora-

teurs avait jeté sur les dernières diètes, par la magie des noms, puissante encore en Hongrie, enfin par l'étendue de ses richesses, dont nulle aristocratie n'a jamais fait un plus patriotique usage (1).

La diète se sépara après ces décrets, et le ministère hongrois resta livré à lui-même. Il tenait dans ses mains ce que l'opposition la plus avancée avait à peine jamais pu rêver; la séparation de la Hongrie avec l'Autriche était complète de fait. Ce lien fédéral, qui pesait tant aux vieux patriotes hongrois, allait être enfin rompu. Rien ne gênait plus la liberté de leurs mouvemens, leur politique deviendrait libre et indépendante, leur armée ne verserait plus son sang pour des causes étrangères; de l'ancienne union, on ne gardait, à vrai dire, que le nom du souverain.

Toutefois ce n'était pas seulement l'empire d'Autriche qui, jusqu'à ces derniers temps, avait été un vaste état fédératif; les états qui composaient cette unité politique étaient eux-mêmes, à l'image de l'empire, une agglomération de pays et de nationalités distinctes. Parmi ces diverses nations, les Hongrois ou Magyars, comme on a affecté de les nommer dans ces derniers temps, en rejetant le nom commun de Hongrois, avaient, au fond, profité seuls des victoires constitutionnelles remportées sur l'Autriche. Ici il faut nécessairement revenir quelque peu sur le passé; je le ferai brièvement. Dès l'origine, la question révolutionnaire à Pesth se trouva compliquée de cette question des nationalités; les difficultés étaient déjà anciennes, invétérées, mais l'émancipation complète de la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche les mettait toutes en relief et les aggravait. Déjà les Slaves, les Valaques, les Allemands, se plaignaient avec amertume de la prépotence des Magyars, alors que, comme eux, ils reconnaissaient cependant un maître commun; c'était un frère aîné, disaient-ils, bien dur pour ses frères cadets; qu'allait devenir la famille quand, mise hors de la tutelle du père commun, elle devrait vivre sous la loi de ce frère? L'affranchissement des Magyars devenait la servitude des autres peuples, jusque-là leurs égaux. C'est de ce sentiment qu'est née l'insurrection slave et ce qu'on a appelé la *question croate*. Je me hâte de dire qu'en se développant, elle a changé d'allure et de but; elle devrait aussi changer de nom, car la querelle des Croates avec les Magyars est devenue aujourd'hui la guerre entre l'Autriche et la Hongrie, et le ban de Croatie, Jellachich, nommé lieutenant-général de l'empereur, commande à ce titre les troupes autri-

(1) On trouve chaque année dans les décrets de la diète hongroise des dons patriotiques à côté desquels les souscriptions françaises ou même anglaises paraissent assez mesquines. En 1827, par exemple, pour l'académie nationale destinée à la propagation de la langue hongroise, voici quelques noms et quelques chiffres: le comte Széchény, 160,000 francs; le comte Karoly, 125,000 francs; le prince Bathiany, 150,000 francs; les deux Esterhazy, 80,000 francs.

chiennes qui ont marché de la Drave sur le Danube. Nous allons exposer par quelle série de mouvemens assez compliqués cette métamorphose s'est opérée.

II.

De tous les griefs que les divers peuples qui partagent avec les Magyars le sol de la Hongrie mettaient en avant contre ceux-ci, il en était un sans doute plus fondé que tous les autres. Après de longues luttes, les Magyars avaient contraint le gouvernement autrichien à renoncer, dans ses rapports avec la Hongrie, à l'usage de la langue latine et à adopter la langue magyare. L'opinion publique s'était passionnée sur ce point; il semblait que, cette concession obtenue, tout était gagné et l'unité hongroise constituée; l'amour-propre national en faisait une question de vie et de mort, un point d'honneur auquel personne ne pouvait se soustraire. J'ai vu des Hongrois élevés à Berlin ou à Vienne, qui n'avaient jamais parlé leur langue, l'entendaient à peine, et se croyaient obligés par cela même à de plus vives démonstrations. Le hongrois remplaça à la diète, dans les harangues au souverain, dans l'administration des affaires, le latin et l'allemand.

Tout n'était pas gagné cependant; les Hongrois avaient conquis le droit d'employer leur langue dans leurs rapports avec l'Autriche; il restait à l'apprendre aux populations nombreuses, plus nombreuses que les Magyars, si on les prend toutes ensemble, qui savaient bien mal le latin, il est vrai, mais qui ne savaient pas un mot de magyar. Ici commencèrent l'intolérance et la persécution; les Magyars, qui trouvaient si dur qu'on les contraignît à parler une autre langue que la leur, ne reculèrent pas devant l'idée d'imposer celle-ci aux autres peuples. On obligea dans tous les villages, hongrois ou non, l'instituteur à donner ses leçons, le prêtre à faire ses prônes en magyar. A la diète, on ne toléra point d'autre idiome, ou on accorda des délais illusoires suivis de pénalités sévères : ces mesures rencontrèrent de vives résistances. On comprend quelle perturbation un tel changement amenait dans les habitudes les plus anciennes, les plus intimes; mais ce fut surtout en Croatie que les prétentions des Magyars à être les représentans uniques de la nationalité hongroise et à imposer leur langue trouvèrent la plus vive contradiction.

Le nom de la Croatie a été rendu célèbre par la bravoure de ses habitans. On se rappelle ces régimens de Croates et de Pandours, ces hussards de la mort, comme on les appelait, qui s'étaient acquis une si terrible réputation dans les guerres du dernier siècle. La Croatie occupe la partie méridionale de la Hongrie, depuis la Drave jusqu'au point où le Danube, près de Belgrade, changeant brusquement son

cours, se rejette de nouveau vers l'orient. Son étendue est de neuf cent cinquante milles carrés; sa population, en y comprenant celle des régimens-frontières croates, est d'environ huit cent mille ames. Sous le nom de royaume de Slavonie et de Croatie, elle a toujours été régie par des lois particulières. Les conditions de son union avec la Hongrie n'ont jamais attaqué son existence indépendante; on peut dire qu'elle était vis-à-vis du gouvernement établi à Pesth dans la position où la Hongrie était vis-à-vis du gouvernement autrichien (*regnum in regno*); elle avait des états et une diète séparée, siégeant dans sa capitale d'Agram. Cette diète nommait dans son sein trois députés, trois plénipotentiaires, si l'on veut, qui allaient la représenter à la diète hongroise; l'un siégeait à la table des magnats, les deux autres dans l'assemblée des états. L'administration du royaume est déléguée par les états, avec l'approbation de l'empereur, à un chef qui prend le nom de *ban de Croatie*, et qui tient, comme tel, la troisième grande charge de la couronne de Hongrie, après le palatin et le juge suprême.

Les Croates sont une famille de la race slave; à quelque variété près, la langue établit entre toutes ces familles, sorties d'une souche commune, une unité et une solidarité incontestables. En voyant les efforts et les succès des Magyars pour reconstituer leur race particulière et faire prévaloir leur langue, ils s'attachaient d'autant plus à leur nationalité et à leur langue; de là une irritation et une malveillance réciproques. Ils accusaient les Hongrois d'ambition, de conspiration contre la souveraineté royale; les Hongrois, à leur tour, accusaient les Croates de rêver, avec quelques savans et quelques professeurs dispersés dans les pays slaves du nord et du midi, un empire gigantesque qui, réunissant sous un seul maître toutes les populations d'origine slave, devait préparer à l'empereur de Russie une domination pareille à celle de Gengiskan. C'est ce que les publicistes allemands ont dénoncé depuis long-temps sous le nom de conspiration du *panslavisme*. Les lecteurs de cette *Revue* n'ont pas oublié les recherches intéressantes qui ont fait connaître en France les noms et les ouvrages de MM. Kollar et Gay, ces grands prédicateurs du panslavisme. Nous n'insisterons donc pas. Ce qu'il faut constater, c'est qu'il existait là, au moment où la révolution du 16 mars éclatait en Hongrie, des difficultés déjà grandes et un foyer d'incendie. Les Croates s'étaient montrés très résolus : ils n'avaient point voulu renoncer à l'usage de leur langue; ils abandonnaient volontiers le latin au profit de leur langue nationale, mais non au profit de la langue magyare. C'était aussi une question d'honneur : tant que la querelle se passa, comme je l'ai dit, entre frères à peu près égaux en droits, la désunion n'arriva point à la rupture. Les Croates ne se décidaient point à se mettre en rébellion ouverte contre les lois promulguées au nom du souverain commun.

Dans une question de ce genre, ce n'était pas peu de chose, pour pacifier les esprits, que de savoir que ce souverain était aussi opposé à ces lois que pouvaient l'être les Croates eux-mêmes. C'était vers le gouvernement autrichien que se tournaient les vœux et les espérances de la Croatie; elle votait avec le parti autrichien, et ne négligeait aucun des priviléges particuliers de sa constitution pour traiter directement avec Vienne, comme partie distincte et séparée de la Hongrie.

Ces dispositions des esprits s'exaltèrent beaucoup après le 16 mars; on craignit que, de ce rôle quasi-égal des deux pays vis-à-vis de l'Autriche, la Croatie ne passât à l'état de sujette vis-à-vis de la Hongrie. La Hongrie avait déjà réclamé et obtenu de l'ombre de gouvernement qui siégeait alors à Vienne, qu'on lui rendrait l'administration des frontières militaires du royaume, jusque-là placée dans les attributions du conseil aulique. La population belliqueuse qui habite ces provinces appartient en grande partie à la nationalité croate. En passant ainsi sous la main du ministère hongrois, ces réservoirs féconds des armées impériales étaient perdus pour la défense commune de l'empire, et devenaient au contraire menaçans pour la Croatie. Enfin, la diète d'Agram se plaignait qu'on eût bouleversé sans son consentement exprès le mode d'élection de ses députés à l'assemblée de Pesth. Comme royaume séparé, la Croatie avait, dans certains cas, à la diète, un droit de vote particulier; en augmentant le nombre de ses représentans, on la privait de ce droit, sauvegarde de son indépendance; en votant toujours par tête, son influence se perdait au milieu des voix plus nombreuses des comitats hongrois et de Transylvanie. On n'avait point voulu accepter ces usurpations; on avait protesté, et aucun député croate ne parut à l'ouverture de la diète révolutionnaire de Pesth au commencement de juillet. Le gouvernement hongrois, préoccupé, comme il arrive après les révolutions, d'intérêts de coterie et du désir de mettre ses amis exclusifs au pouvoir, ne fit rien pour apaiser les défiances de la Croatie : il ne lui avait point fait sa part dans cette indépendance qu'il venait de conquérir pour les Magyars; il ne fit pas plus la part aux individus dans le pouvoir qui lui était échu; aucun Croate ne fut admis dans le ministère ou dans l'administration supérieure du royaume. C'était certainement une grande faute, et les conséquences de la situation que nous venons d'indiquer se manifestèrent aussitôt.

La diète slavo-croate venait d'élire pour ban le baron Jellachich de Bucszin. Il fut choisi comme le représentant des dispositions du pays vis-à-vis du nouveau gouvernement de Pesth. Dès son élection, Jellachich rompit donc avec la Hongrie. Tout porte à croire qu'aucune inspiration étrangère ne se mêla alors à cette détermination dont nous venons de dire les motifs, déjà anciens, évidens et personnels aux Croates. Ce qui le prouve, c'est que, dans les comitats du nord, les po-

pulations slaves se mirent aussi en insurrection. La révolution du 16 mars n'avait fait que hâter l'explosion de leurs griefs : les Slaves tenaient aux Magyars tous les mêmes discours que ceux-ci adressaient depuis vingt ans au gouvernement autrichien, et, chose toujours singulière, malgré les exemples nombreux qui devraient nous familiariser avec ces reviremens subits, le nouveau gouvernement hongrois parlait comme aurait pu le faire le gouvernement impérial. « La Croatie, » disait le ministre Kossuth (séance du 11 juillet), « la Croatie est à l'état de révolte ! Les Croates ont pensé qu'à la faveur de la crise révolutionnaire de l'Europe ils pourraient impunément se mettre en rébellion ouverte contre la monarchie hongroise. Le nouveau ban n'a pas comparu à Pesth, malgré l'ordre qui lui a été donné. » Et M. Kossuth, se prenant d'un singulier amour pour la majesté du roi de Hongrie, terminait son discours par ces fières paroles, que n'aurait point désavouées un loyal chancelier du royaume : « Nous ne reconnaîtrons jamais que le ban Jellachich soit sur la même ligne que le roi de Hongrie; le roi de Hongrie peut pardonner, le devoir de Jellachich est d'obéir. » Kossuth espérait que, dans la confusion où se trouvaient toutes choses à Vienne, après avoir contraint l'empereur à reconnaître l'indépendance et la séparation de la Hongrie, on pourrait se servir de son nom et du prestige attaché à son autorité pour contraindre les sentimens de la Croatie.

Cependant une nouvelle révolution éclatant à Vienne forçait l'empereur à se réfugier à Inspruck. Les premiers ministres viennois sortis de la crise révolutionnaire n'étaient pas loin de s'entendre avec leurs confrères de Pesth. On revint sur ces accusations de complot panslaviste dont j'ai parlé tout à l'heure; on représenta Jellachich comme un agent payé par la Russie. Il y avait quelques prétextes pour ces accusations : Jellachich semblait mettre de l'hésitation à se rendre à l'appel de l'empereur, qui lui avait donné l'ordre de venir rendre compte de sa conduite à Inspruck. Il avait été installé à Agram dans sa nouvelle dignité, avec un éclat et une pompe inusités, au milieu non-seulement des députés de la Croatie, mais aussi de ceux de la Serbie et d'un grand nombre d'envoyés des comitats slaves du nord. L'évêque de Carlovitz, du rite grec, avait reçu son serment. A voir toutes ces insurrections qui faisaient tomber pièce à pièce l'édifice de la monarchie autrichienne, on pouvait se demander si c'était une nouvelle révolte qui éclatait à l'orient de l'empire, ou un secours inespéré contre la révolte.

Après quelques retards cependant, le ban se rendit à Inspruck dans les premiers jours du mois de juillet. Son attitude et son langage ne purent laisser aucun doute sur ses sentimens; « il était Croate, avant tout dévoué à son pays, mais sujet fidèle de l'empereur, et résolu à le lui témoigner. Si les régimens croates tout entiers ne s'avançaient pas

déjà pour venir au secours de leurs frères en Italie, c'est qu'ils étaient nécessaires à la défense de leur patrie. Si les Hongrois renonçaient à leurs injustes prétentions, toute la population était prête à marcher au secours de l'empire. » Le soin d'aplanir ces différends et d'établir une sorte de médiation entre le ministère hongrois et le ban de Croatie fut confié à l'archiduc Jean. On convint que des conférences auraient lieu entre Jellachich et les représentans du ministère hongrois; mais, l'archiduc Jean ayant été nommé bientôt après vicaire-général de l'empire, Jellachich retourna à Agram : il fut reçu en triomphe; il y eut là quelques semaines perdues. Enfin les conférences convenues s'ouvrirent à Vienne : le ban s'y rencontra avec le comte Bathiany; mais les prétentions étaient trop grandes des deux parts. Le gouvernement impérial n'avait pas la force suffisante pour obtenir les sacrifices réciproques qui eussent pu ramener l'union, ou plutôt, disons-le, la situation était sans issue; les deux plénipotentiaires s'aigrirent, se heurtèrent. « Nous nous reverrons sur la Drave » (c'est la frontière de la Croatie), dit le comte Bathiany à son adversaire en le quittant. « Non, mais sur le Danube! » répondit l'autre. C'était maintenant aux armes qu'allait être remise la décision de cette querelle. Avant son départ, le ban reçut la visite des officiers de l'armée et de la garnison de Vienne; des toasts furent portés, des sermens échangés : l'alliance se concluait entre les soldats avant d'être avouée par les gouvernemens. Néanmoins, et jusqu'à la dernière heure, on essaya de reprendre les négociations; on verra plus tard que le palatin fut désigné pour remplacer l'archiduc Jean comme médiateur, et, au camp même des Croates, le comte Bathiany eut une dernière entrevue avec le ban.

III.

La question croate, la révolution à Pesth, les rapports du gouvernement hongrois avec le pouvoir central à Vienne, sont trois questions qu'il serait plus commode de traiter successivement; mais le récit y perdrait en vérité ce qu'il gagnerait certainement en clarté. Chacune de ces questions a agi sur l'autre, non pas au dénoûment seulement et à la crise, mais chaque jour et à chaque phase diverse. Il faut donc suivre leurs progrès en commun. Pendant que Jellachich resserrait ses rapports avec Vienne, que faisait à Pesth le nouveau gouvernement hongrois? Le 5 juillet, la diète s'ouvrait dans cette capitale de la Hongrie. Les dernières diètes s'étaient tenues dans la petite ville de Presbourg, située à la limite de la frontière autrichienne, et placée ainsi sous la main du gouvernement impérial. C'était un des griefs de l'opposition, auquel il avait fallu faire droit. C'est dans la grande salle de bal du Casino, ou cercle de la noblesse, que se tint la séance d'ou-

verture, et c'est là que siége encore l'assemblée. Les Hongrois n'ont pas le même besoin que nous de décors, d'architecture, de salle circulaire et de gradins. Le gouvernement ne crut pas nécessaire de retarder la réunion de la diète, sous ce prétexte qui nous a paru très simple, que les maçons et les peintres n'avaient pas terminé les travaux de la salle destinée aux séances du parlement.

L'archiduc Étienne ouvrit la diète au nom de sa majesté le roi Ferdinand V. Il n'hésita point à se prononcer, dans le discours d'ouverture, contre l'insurrection croate. « Le roi a vu avec douleur, disait-il, qu'après avoir sanctionné spontanément les lois votées par la diète, les agitateurs, surtout en Croatie, aient excité les uns contre les autres les habitans de croyances et de langues différentes. En les inquiétant par de faux bruits et de vaines terreurs, on les a poussés à résister à des lois qui, selon eux, n'étaient pas l'expression libre de la volonté de sa majesté. Quelques-uns sont allés plus loin, et ont prétendu que leur résistance était dans l'intérêt de la maison royale, et avait lieu au vu et au su de sa majesté. »

A la chambre des députés, le premier ministre exposa la situation dans un discours auquel on ne saurait contester au moins le mérite d'une grande franchise. « Vous voyez de vos propres yeux, dit-il, la situation affreuse du pays; le trésor est vide, et la patrie sans armée!... Peut-être sommes-nous venus trop tard pour achever les réformes de la constitution. On avait trop long-temps différé la justice, et le jour où on a proclamé son règne, la dissolution de tous les liens nationaux s'est manifestée. » L'orateur, passant ensuite à la question croate, établissait que, malgré les droits évidens de la Hongrie, le seul moyen qui lui restât pour régler son différend avec la Croatie était de prier le roi d'intervenir comme médiateur entre les deux pays. En terminant, le ministre proposa de voter une contribution extraordinaire de 100 millions de florins et une levée de deux cent mille hommes, tant pour terminer au besoin par la voie des armes la querelle avec la Croatie que pour venir au secours de l'empire, menacé dans l'Italie. Les propositions du premier ministre furent adoptées par acclamation; on se souviendra peut-être de l'impression que causa en Europe cette dernière partie du vote de la diète; on croyait plutôt la Hongrie, ou certainement le ministère disposé à faire cause commune avec les Italiens, tout au moins à rappeler ses régimens de l'Italie : que signifiait un langage aussi nouveau, une offre de secours aussi inattendue?

L'opinion publique ne se trompait point; le parti révolutionnaire, qui avait fait invasion dans le gouvernement hongrois et dans la diète, était bien décidé à en finir, quand il le pourrait, avec la suprématie du gouvernement royal. « Aux jours où nous sommes, disait-on hautement, la Hongrie mérite quelque chose de mieux que de rester une

monarchie constitutionnelle dépendante. » Les actes étaient conformes à cette doctrine; la diète envoyait un député à Paris et un autre à Francfort, pour lier des rapports directs avec les gouvernemens étrangers et pour réclamer les secours du pouvoir central allemand. Le député Szálay, à Francfort, représentait que l'armée autrichienne, composée d'un certain nombre d'Allemands, mais surtout de Croates, de Slavons, d'Italiens, ne pouvait être considérée comme une force militaire allemande; qu'elle était, par sa nature, dangereuse à la liberté germanique; que l'Allemagne avait donc, de concert avec la Hongrie, intérêt à provoquer la séparation des diverses nationalités dont se composait cette armée, — en d'autres termes, à demander la dislocation de l'empire. — Pour prévenir les dangers qu'il signalait, l'envoyé hongrois demandait la médiation et les secours de la diète allemande, non-seulement contre la Croatie, mais au besoin contre le gouvernement impérial.

On voit que les démarches tentées par la diplomatie hongroise étaient peu d'accord avec les espérances que la diète avait pu donner au début, en promettant des secours à l'empereur. Est-ce cette double action du ministère hongrois, poursuivant non-seulement une politique séparée, mais hostile, qui poussa le gouvernement autrichien à se prononcer plus nettement en faveur du ban de Croatie, à profiter de son intervention contre la Hongrie? Est-ce au contraire la certitude acquise de la partialité, de la complicité du gouvernement autrichien avec les tentatives des Croates, qui changea les desseins de la diète? Il y eut sans doute de l'un et de l'autre. Les concessions arrachées au gouvernement autrichien étaient trop fortes, trop exagérées pour qu'il pût se croire obligé, en conscience, à écarter lui-même les occasions de les ressaisir. Le ministère hongrois, de son côté, se rendait compte de ce sentiment; il cherchait des secours au dehors. Il accusait les pensées réactionnaires du cabinet de Vienne; il se préparait des ressources contre une attaque probable. L'esprit de faction ne se déguisa bientôt plus; il dominait l'assemblée et ne laissait place à aucune tentative de transaction. Kossuth n'était pas homme à reculer; il se servait au contraire des concessions arrachées à l'Autriche pour démontrer à tous qu'il y avait folie et péril à croire qu'elle pût jamais s'y résigner. Il s'exaltait et exaltait l'assemblée par le spectacle des périls où elle s'était précipitée avec lui et la nécessité de ne point regarder un instant en arrière (11 juillet). « Point d'illusion, s'écriait-il, citoyens; les Magyars sont seuls au monde contre la conspiration des souverains et des peuples qui les environnent. L'empereur de Russie nous cerne par les principautés, et, jusqu'en Serbie, nous trouvons partout sa main et son or. Dans le nord, des bandes armées de Slaves cherchent à rejoindre les révoltés de la Croatie et se préparent à marcher contre nous; à Vienne, les courtisans et les politiques calculent le jour où on pourra

remettre aux fers les Magyars, ces anciens esclaves, race indisciplinée et rebelle. O mes concitoyens! c'est ainsi que les tyrans ont toujours appelé les hommes libres. Vous êtes seuls, je le répète, voulez-vous combattre?» Kossuth malade et souffrant, soutenu à la tribune par deux hommes, pâle et épuisé, jetait ainsi une sorte de défi à l'assemblée. Toute la chambre se leva et vota d'une seule acclamation les hommes et l'argent qu'on lui demandait.

Les mouvemens d'éloquence révolutionnaire, les appels au courage au nom de la patrie, manquent rarement leur effet sur une assemblée hongroise. D'après les rapports unanimes, l'impression de cette harangue fut prodigieuse. L'éloquence n'est pas rare chez les Hongrois; il y a dans leur langue une noblesse naturelle qui la soutient sans effort au niveau des hautes pensées; l'habitude des discussions politiques dans les comitats excite et développe de bonne heure le talent oratoire; des juges compétens n'hésitent pas à mettre les orateurs hongrois audessus de ceux du parlement anglais, et, sauf les deux ou trois noms présens à toutes les mémoires, au-dessus des orateurs français. Je ne prends pas le jugement à mon compte, mais on comprend comment l'exercice et la pratique constante des affaires élèvent le ton général des discussions. Ce que l'on comprend moins, c'est qu'entre gens qui tous sont un peu du métier, l'impression, l'effet produits par l'éloquence, soient tout autrement subits, imprévus, contagieux qu'en France ou en Angleterre. Il faut remonter jusqu'à Rome et Athènes pour trouver des exemples de cette puissance de la parole, qui déplace tout à coup les convictions et produit dans les destinées d'un peuple des révolutions dont la philosophie de l'histoire chercherait en vain le secret. On ne peut jamais répondre de la décision que prendra une assemblée hongroise; il n'est point d'engagemens de parti qui résistent à l'entraînement d'une parole habile et chaleureuse.

Kossuth savait mieux que personne comment on pouvait, en exaltant les sentimens les plus généreux de ses compatriotes, précipiter leurs résolutions et leur faire dire ce terrible mot des guerres civiles : *Alea jacta est*. Kossuth n'est arrivé que par degrés à la réputation d'éloquence et d'énergie que ses ennemis même ne lui contestent pas. Ses commencemens ont été pénibles; il y a douze ans, c'était un pauvre avocat, occupé à suivre, pour le compte de quelques députés, les affaires que les comitats leur confient et la correspondance que ces affaires nécessitent. Quelques magnats, qui appréciaient son intelligence et son activité, résolurent d'en profiter pour organiser un journal des séances de la diète. A cette époque, toute la publicité pour la diète se bornait à quelques bulletins de dix lignes qui paraissaient dans les journaux censurés et contenaient le résumé de ses travaux. Kossuth se chargea volontiers de l'entreprise. Il organisa un service de jeunes écrivains

ou scribes des comitats, et parvint à rendre un compte assez exact et complet des séances. Ce journal, reproduit par la lithographie, était envoyé à tous les comitats. Le gouvernement autrichien le fit saisir. Le mode d'impression par la lithographie, disait-il, est, aussi bien que les produits de la presse, soumis à la censure. Kossuth et ses patrons ne furent point découragés; on augmenta le nombre des écrivains, et le journal, copié à la main, continua à paraître. — Après la session, Kossuth ne suspendit point son journal; au lieu des discours de la diète, il publia les délibérations des comitats. Dans ces assemblées particulières, dans ces diètes de province, moins exposées au contrôle de l'autorité, se tenaient alors les discours les plus véhémens; on n'y craignait pas de pousser à la séparation de l'Autriche, de parler même de république. Kossuth fut arrêté et mis en prison pour la reproduction d'un de ces discours. Il y resta deux ou trois ans sans qu'on osât lui faire son procès. Il recouvra sa liberté à l'occasion d'une de ces amnisties que le gouvernement autrichien accordait volontiers, au moment de la clôture des diètes, pour terminer les vieux différends. Kossuth entra bientôt dans la chambre des états; il y apportait un talent qu'on n'avait encore éprouvé qu'à des métiers inférieurs, et une vive hostilité contre le gouvernement. L'opposition cherchait à cette époque et réussissait dans une certaine mesure à s'entendre, par le moyen du palatin, avec la chancellerie autrichienne. On le tint assez à l'écart : la chambre des magnats le redoutait; cependant son talent finit par percer. Il compta, et au premier rang, parmi les chefs de l'opposition dans la seconde chambre. Grace à sa lente élévation, il n'était point usé comme Széchény, comme Bathiany, comme Deak lui-même, lorsqu'arriva la révolution de mars. Il a saisi résolûment le pouvoir, et y a déployé, outre une éloquence dont ses compatriotes ne parlent, je le répète, qu'avec admiration, une énergie et une activité qui auraient mérité sans doute de rencontrer plus tôt un meilleur emploi. Kossuth ne ressemble point aux libéraux hongrois, toujours animés de quelques sentimens chevaleresques et un peu aristocratiques, comme nous avons été habitués à les rencontrer; c'est un radical de la nouvelle école révolutionnaire, prêt à tout, qui cherchera à se débarrasser de la noblesse quand il se sera débarrassé de l'Autriche. Déjà il a signifié à la chambre des magnats que son existence n'était que provisoire et tolérée, qu'elle serait réformée par l'assemblée souveraine, et réduite sans doute au rôle d'une sorte de conseil d'état. C'est lui qui a arrêté le mouvement libéral de la Hongrie pour en faire un mouvement révolutionnaire et démagogique; c'est lui qui, pour réaliser des projets d'égalité universelle, plus chimériques en Hongrie que partout ailleurs, n'a pas craint de bouleverser tout l'état politique et social de son pays. Nous connaissons cette race d'hommes, et nous n'avons pas besoin

qu'on nous les apprenne longuement. Ces ressentimens, inspirés peut-être, mais non pas justifiés par les poursuites et les condamnations qu'il a subies, sont couverts, chez Kossuth, par un patriotisme ardent et exclusif dont rien n'autorise à suspecter la sincérité. Sous ce dernier rapport, au moins, il représente bien les qualités et les défauts du magyarisme, et il puise là sans doute une partie de l'ascendant merveilleux qu'il exerce en ce moment sur ses compatriotes. Kossuth était donc bien déterminé, dès cette époque, à rompre avec le gouvernement autrichien; son caractère, non moins que les événemens, l'y poussait. En parlant de régimens à envoyer en Italie, il ne cherchait qu'à profiter du nom et de la sanction de l'empereur pour lever des troupes et des contributions qui resteraient entre ses mains, prêtes à toutes les éventualités, y compris la guerre contre l'Autriche. Il trahit même sa pensée intime, lorsque quelques patriotes, qui n'étaient pas dans son secret, demandèrent à grands cris qu'on rappelât les régimens hongrois qui se trouvaient alors dans la Lombardie. « Mais songez donc, s'écria Kossuth, que vous allez rappeler plus de Croates que de Magyars. Est-ce là ce que vous voulez? » Les mesures proposées par l'énergique tribun furent complétées par un décret autorisant l'émission de 200 millions de papier-monnaie!

IV.

Ici commence, à vrai dire, l'opposition et la lutte ouverte entre le gouvernement à Vienne et le ministère hongrois. Marquons donc cette date, car les dates font beaucoup entre partis qui s'accusent mutuellement de trahison. La période dont nous retraçons les principaux faits peut se diviser ainsi : 1° du 16 mars, date de la révolution, jusqu'au 5 juillet, époque de l'ouverture de la diète, le gouvernement autrichien, brisé coup sur coup dans sa propre capitale, refoulé dans la haute Italie, fugitif à Inspruck, lâche les rênes et se livre sans résistance à toutes les exigences hongroises. 2° En juillet et août, la résistance s'organise à Vienne; on encourage ou l'on tolère du moins l'opposition que rencontrent les mesures révolutionnaires du ministère hongrois. Les deux gouvernemens se ménagent encore de paroles, mais tous deux voient avec certitude que la lutte est inévitable; la lutte est retardée cependant jusqu'aux premiers jours de septembre. 3° A dater de cette époque, les résolutions hostiles se précipitent de part et d'autre; les manifestes appellent et annoncent les armes. Suivons les progrès de cette marche fatale.

Dans la première semaine de septembre, Jellachich prend le commandement de toutes les troupes impériales réunies dans les trois comitats de Croatie et de Slavonie. Le maréchal-de-camp autrichien

Hrabowsky, sous le commandement duquel elles étaient placées, les lui abandonne sans plainte ni résistance. L'empereur refuse de sanctionner le décret qui autorise l'émission d'un papier-monnaie. On répond à ce refus en décrétant la peine de mort contre quiconque refusera les nouveaux assignats. On rassemble quelques troupes sur la frontière de Croatie : le ministre de la guerre Mezzaros en prend lui-même la direction; mais ces troupes, formées en grande partie de Slaves, d'Allemands, montrent une grande répugnance à la guerre civile qu'on leur prépare. Le deuxième régiment de Transylvanie, composé de Valaques, conduit à marches forcées jusqu'à Szégédin, refuse d'aller plus avant, fait volte-face et retourne dans ses anciens campemens.

C'est vers cette époque (10 septembre) que la diète se résolut à faire une démarche directe auprès de l'empereur. On nomma une députation à la tête de laquelle était le président des états, Pázmandy. Les députés furent introduits à Schœnbrünn auprès de l'empereur. Rien de plus sévère que le discours que la diète adressait à son souverain : « C'est au nom de la fidélité que nous avons témoignée depuis des siècles à vos ancêtres que nous venons vous demander aujourd'hui le maintien des droits du royaume. La Hongrie n'a pas été réunie à votre couronne comme une province conquise, mais comme une nation libre, dont les priviléges et l'indépendance ont été assurés par le serment de votre majesté à son couronnement... Les vœux du peuple ont été remplis, grace aux lois rendues par la dernière diète; pourquoi les droits de la nation sont-ils menacés par une insurrection dont les chefs disent hautement qu'ils combattent dans l'intérêt de votre majesté? Tandis que le sang de la Hongrie coule en Italie pour défendre la monarchie autrichienne, une partie de ses enfans est excitée perfidement contre l'autre, et repousse l'obéissance due au gouvernement légal du pays. L'insurrection menace nos frontières, et, en prétendant travailler à raffermir votre autorité, attaque, par le fait, l'intégrité du royaume, nos anciennes et nos nouvelles libertés!..... C'est au nom du peuple que nous demandons à votre majesté de donner l'ordre aux régimens hongrois d'obéir sans réserve, et nonobstant tous autres ordres, au ministère hongrois. Nous voulons que la Croatie soit affranchie du despotisme militaire pour qu'elle puisse s'unir fraternellement à la Hongrie. Nous demandons enfin que votre majesté, se dégageant des conseils réactionnaires qui l'entourent, donne sa sanction immédiate à toutes les mesures votées par la diète, et vienne habiter à Pesth, au milieu de son peuple, là où sa royale présence est nécessaire pour sauver la patrie. Que votre majesté se hâte! des malheurs sans nom pourraient venir du moindre retard. »

L'accent de l'orateur et l'attitude générale des députés ne laissaient

rien d'équivoque dans cette sommation. L'empereur se contenta de répondre que « le mauvais état de sa santé l'empêcherait de se rendre à Pesth; quant au projet de loi sur le papier-monnaie, dont on demandait la sanction, il l'examinerait librement, mais il inclinait à le repousser; enfin, sur la question de Croatie, il avait déjà adressé un manifeste au ban pour amener une conciliation amiable. »

La députation, composée de cent soixante membres, écouta en silence la réponse de l'empereur, et se retira sans faire entendre aucun des cris de *vivat* qui ne manquent jamais aux réceptions des députés hongrois. Les ministres Deak et Bathiany, qui se trouvaient à Vienne, partirent avec eux. « Jamais, dit un des députés en traversant les salles de Schœnbrünn, jamais plus tristes adieux ne furent faits à un grand peuple par son souverain. » Les députés arrachèrent de leur bonnet la plume aux couleurs réunies de l'Autriche et de la Hongrie, mirent à sa place une aigrette rouge et arborèrent un drapeau de la même couleur sur le bateau à vapeur qui les reconduisait à Pesth. Ils revinrent rendre compte à la diète de l'accueil froid et résolu et des refus qu'ils avaient trouvés à Vienne (12 septembre).

L'irritation fut extrême à Pesth. La fraction révolutionnaire du gouvernement n'avait pas encore osé proclamer ouvertement la séparation; elle voulait retenir le nom du roi pour imposer aux populations des décisions prises sans son concours, souvent contre ses intérêts et sa volonté les plus manifestes. Ce semblant de respect, ces derniers et mensongers hommages légitimaient aux yeux des peuples les entreprises de la diète; on conservait ainsi l'appui de l'ancienne majorité. Ce n'était qu'à ce prix que celle-ci consentait à ne point se séparer de Kossuth, cherchant à s'aveugler encore et ne voulant pas s'avouer qu'on marchait à une révolte, plus inévitable chaque jour, contre le roi constitutionnel.

Le retour des députés ne permettait plus de prolonger la fiction à l'ombre de laquelle on avait vécu jusque-là. Ils avaient été mal accueillis par le peuple de Vienne : à Presbourg, où la population restait mécontente d'avoir perdu les avantages que lui procurait la tenue des diètes, des coups de fusil avaient été tirés sur le pavillon rouge arboré par le bateau à vapeur. Il fallait déchirer le voile, rentrer dans la légalité, renoncer aux mesures révolutionnaires qui conduisaient nécessairement à la rupture, ou proclamer hautement la séparation et la déchéance. L'ancienne opposition constitutionnelle, démentant les principes et les sentimens qui avaient fait sa force dans le pays, manquerait-elle à la foi jurée et se prononcerait-elle pour Kossuth et le parti radical contre le roi constitutionnel? La discussion fut vive et orageuse. Bathiany et Deak voulaient que l'assemblée recourût encore à la média-

tion du palatin. Kossuth et Széméré, ministre de l'intérieur, n'admirent point qu'on s'arrêtât sur la pente et que les menaces portées à Vienne fussent comme désavouées et reniées par la diète. Il fallait voter sans retard les mesures les plus énergiques.

Cette séance avait été précédée de la plus triste scène et d'un malheur qui, au milieu des malheurs publics et privés, n'a pu cependant trouver en Hongrie aucun cœur indifférent; à l'étranger aussi, malgré les préoccupations universelles, les amis de ce noble et infortuné pays ont pris leur part dans cette affliction. Le comte Széchény, après vingt années d'efforts, de dévouement, d'éloquence, consacrées au progrès de sa patrie, à sa liberté, à sa gloire; le comte Széchény avait voulu attenter à ses jours! — Peu d'hommes, dans l'histoire contemporaine, ont plus fait pour son pays que cet illustre citoyen. Tout ce qui s'est passé en Hongrie depuis vingt ans vient directement de lui ou procède de lui; c'est lui qui avait signalé le premier au pays les réformes que les diètes ont successivement adoptées. Ses écrits avaient été le véritable programme de l'histoire constitutionnelle de la Hongrie. Le comte Széchény avait accepté le gouvernement sorti de la crise révolutionnaire du mois de mars pour tempérer, pour arrêter son pays sur la pente fatale où il pressentait bien que Kossuth allait le précipiter. Malgré l'inconstance de la faveur populaire, son nom resplendissait encore au-dessus de tous les autres. Il avait été le fondateur de ce nouveau parti libéral et conservateur qui, pour la première fois en Hongrie, avait su arracher l'opposition aux vieilles habitudes de conspiration et de révolte, et aurait créé, à force d'éloquence, de raison et de loyauté, une monarchie constitutionnelle moderne entée sur le vieil édifice de saint Étienne. C'était là la tâche qu'il avait poursuivie vingt ans. Dans cette longue carrière, sa popularité fut souvent éclipsée, parce qu'il la sacrifiait au courage, à la raison; mais elle revivait et reparaissait à toutes les grandes crises. Que dira Széchény? se demandait-on, même quand la passion empêchait de le suivre. Aussi ce fut une consternation universelle quand le bruit se répandit à Pesth que l'illustre orateur avait voulu se jeter dans le Danube et qu'on l'avait sauvé à grand'peine.

La nouvelle n'était que trop vraie. A la suite d'une discussion véhémente avec Kossuth, cette raison si haute, ce bon sens si ferme, cet esprit vif et coloré, qui animait de ses images les discussions les plus arides de la politique, avaient chancelé et ployé sous le poids trop lourd, sous les coups trop répétés des événemens de chaque jour. Il y avait encore plus à pleurer cependant qu'à s'étonner : on n'use pas impunément, au service de sa patrie, sa jeunesse et sa vie; on ne lui a pas consacré toutes ses facultés, sa fortune, ses jours et ses veilles, sans qu'un amer désespoir ne s'empare de l'ame, quand on voit périr cette

idole et avec elle aussi son nom, sa gloire, sa renommée dans l'histoire, consolation lointaine du génie vaincu dans la lutte.

Comme les ames passionnées, Széchény était d'ailleurs sujet à des accès de découragement; quelquefois il doutait de l'œuvre à laquelle il s'était dévoué. Il se demandait s'il n'aurait pas mieux valu ne rien entreprendre, lorsque, voyant avancer les années, il sentait que rien n'était fondé encore; il pressentait vaguement la tempête qui s'est déchaînée. « Si les combles de l'édifice ne sont pas vite achevés, disait-il, nous retomberons encore dans le chaos. » Il a entrevu le chaos, et la douleur lui a obscurci les yeux. Espérons encore; que les nombreux amis que son caractère et sa noble hospitalité lui avaient faits à travers l'Europe espèrent avec nous : ce malheur peut n'être que passager; il cessera avec les malheurs du pays, et, dans des temps meilleurs, le flambeau rallumé de cette intelligence si brillante éclairera encore ses concitoyens et leur montrera la route.

A la suite de ce tragique événement et de la division qui s'était manifestée dans le ministère, le parti radical, certain de la majorité qui devait lui rester fidèle dans l'assemblée, se détermina brusquement à remettre sa démission entre les mains du palatin. Il espérait que celui-ci n'oserait l'accepter, et qu'il resterait au pouvoir, fortifié par cette épreuve. L'archiduc palatin trompa ce calcul : il accepta résolûment la démission, et écrivit à l'assemblée qu'il était disposé, pour son compte, à prendre la direction suprême des affaires. Le parti radical ne l'avait point entendu ainsi : ses partisans excitèrent un violent tumulte à la chambre; ils traitèrent la communication d'inconstitutionnelle, parce qu'elle ne portait pas la signature de tous les ministres responsables. Les anciens ministres, à l'exception de Bathiany, entourèrent Kossuth, en le pressant de retirer sa démission. Une députation fut chargée d'aller exprimer au palatin le vœu que l'ancien ministère rentrât au pouvoir. Le palatin ne cacha point le juste ressentiment qu'il éprouvait de la conduite des états à son égard. C'était la première démarche éclatante qu'il faisait depuis le commencement de la crise; il était resté au milieu de la tempête qui frappait et sa famille et le pays, dans la pensée qu'en ménageant sa popularité, en ne la compromettant pas pour arrêter trop tôt ce torrent qui emportait tout, un jour viendrait où il se trouverait l'homme nécessaire, opérerait une transaction entre la Hongrie et l'Autriche, et servirait de garantie à tous les partis.

J'ai déjà dit que tel avait été le rôle de son père : les habitudes de déférence et de pieux respect que les archiducs gardent toujours vis-à-vis du chef de la famille, même quand à la dignité impériale ne s'attache aucune valeur personnelle, ne permettaient pas au jeune palatin

d'accepter un rôle plus décisif et de donner un nouveau roi à la Hongrie. Jusqu'à cette époque (15 septembre), il avait cherché à gagner du temps, s'efforçant chaque jour, mais sans compromettre son initiative, de faire prévaloir les résolutions les meilleures, ou plutôt les moins mauvaises, les seules possibles dans les temps de vertige et de trouble. Il avait alors borné son rôle à celui de médiateur entre la Hongrie et la Croatie. Un décret de l'empereur, du 31 août, l'avait chargé de remplacer l'archiduc Jean dans cette mission. Il reprocha avec quelque amertume aux députés la défiance qu'on semblait lui montrer; il était bien résolu, pour son compte, à ne point manquer à ses devoirs, ni vis-à-vis de l'empereur, ni vis-à-vis de sa patrie. « Si l'on veut me contraindre d'un côté ou de l'autre, ajouta-t-il, je quitterai Pesth et la Hongrie. » Quelques jours après (25 septembre), après avoir été reconnaître les avant-postes de l'armée croate qui s'avançaient près le lac Balaton, le jeune palatin a quitté en effet la Hongrie. On dit qu'il était parti incertain encore de ce qu'il ferait, cherchant peut-être, dans la simplicité de ce devoir suprême de défendre sa patrie, un glorieux moyen pour sortir de la situation fausse où il se trouvait engagé. Quelques journaux assurent qu'il rencontra dans l'armée croate le jeune archiduc Frédéric. La présence de son cousin ne pouvait plus lui laisser de doute sur la volonté de l'empereur et sur l'impossibilité de son rôle actuel : il partit pour Vienne et remit sa démission entre les mains de l'empereur. Depuis, il a quitté Vienne et s'est retiré dans sa terre de Schaumbourg, en Moravie.

V.

Ce n'était pas seulement la réponse de l'empereur à la députation hongroise qui avait provoqué et aggravé la crise gouvernementale qui venait d'éclater à Pesth. A la même date (11 septembre), les troupes croates, le ban à leur tête, traversaient cette rivière de la Drave, sur les rives de laquelle Bathiany avait dit à Jellachich qu'ils se rencontreraient bientôt.

L'armée s'avança sans obstacles; elle s'arrêta devant la forteresse d'Esseg, près du confluent de la Drave et du Danube; le commandant arbora le drapeau impérial, dit qu'il était là, non pour le gouvernement hongrois, mais pour l'empereur d'Autriche, et l'armée croate passa outre. Le ban s'était fait précéder de la proclamation suivante :

« A LA NATION HONGROISE,

« En mettant le pied sur cette terre à laquelle je suis attaché par la sympathie la plus vive, je prends le ciel à témoin que je ne fais cet acte qu'après avoir

épuisé tous les moyens de conciliation; je le fais, forcé par les complots d'une faction dont le ministère hongrois n'est que l'instrument légal, et qui, poursuivant ses criminels projets, ne vise qu'à abaisser la majesté royale, à détruire l'alliance sacrée qui attachait la Hongrie et les royaumes-unis à son roi et à sa constitution.

« C'est en vain qu'on voudrait appeler révolte ou trahison une démarche qui n'est inspirée que par le pur amour de la patrie et la fidélité à notre roi. Qu'on ne craigne point d'ailleurs que je veuille retirer aucune des concessions, aucun des priviléges accordés récemment par la parole royale à la nation hongroise. Tout ce qui a été fait légalement sera conservé; ce n'est point un ennemi qui envahit les plaines de la Hongrie, c'est un ami qui vient au secours des sujets loyaux du roi constitutionnel. Ils me tendront une main fraternelle, et, avec le secours de Dieu, nous délivrerons le pays du joug d'un gouvernement incapable, odieux et rebelle. »

On le voit, sans laisser de côté la querelle nationale et les anciens griefs, le ban de Croatie ne parlait plus seulement comme le chef d'une province insurgée, ou d'un royaume allié revendiquant à main armée ses justes droits; c'est aussi, c'est surtout le langage d'un lieutenant de l'empereur, qui rappelle les peuples à la fidélité qu'ils doivent tous au souverain. Sans qu'on puisse précisément marquer le point de la transition, à mesure que le gouvernement autrichien accepte plus franchement son secours inespéré, le rôle de Jellachich se dessine plus nettement. Il veut, il proclame la liberté pour toutes les nationalités, l'égalité pour toutes les races, mais sous l'autorité vénérée de l'empereur, *du père*, comme il l'appelle autre part.

Libre dans sa marche, Jellachich s'avança par la route militaire d'Esseg à Funfkirchen, vers l'extrémité du lac Balaton; ce lac est une petite mer intérieure plus longue que le lac de Genève; il ferme la base du triangle dont la Drave et le Danube forment les deux côtés, et à la pointe duquel est située la Croatie. Tournant la pointe occidentale du lac, le ban arriva au château de Kesthély, qui déjà, en 1809, avait reçu l'état-major de l'armée française; de ce point jusqu'à Sthulweissenbourg (1), la route qui conduit à Pesth est resserrée entre les bords du lac et les dernières hauteurs des montagnes couvertes par la forêt de Bàkóny. La population est composée partie d'Allemands et partie de Hongrois. Le ban arriva sans rencontrer d'ennemis jusqu'à une journée de Pesth.

L'approche de l'armée croate n'avait fait à Pesth qu'exalter les passions révolutionnaires et ôter les dernières chances au parti modéré.

(1) Sthulweissenbourg est l'ancienne Albajulia, capitale des premiers rois de Hongrie. On y montre encore le tombeau et les reliques de saint Étienne, sur lesquelles les rois prêtent le serment au couronnement.

Le comte Bathyani, président de l'ancien ministère, cherchait alors à former une administration dont auraient été exclus Kossuth et le ministre de l'intérieur Szémeré. Ils devaient être remplacés par des membres de l'ancienne opposition libérale, aujourd'hui considérés comme des conservateurs. Deak restait à la justice, le brillant poète et orateur Eotvös, aux cultes; le comte Alexandre Erdödy représentait la chambre des magnats, et devait rassurer les partisans de l'ordre. Ce ministère formé, ou au moment de se former, fut dissous par la réaction qu'amenèrent et l'entrée en campagne de Jellachich et le nouveau refus que la diète essuya à Vienne; ce dernier était plus grave que le premier, car il venait de l'assemblée nationale autrichienne. Le fait est important et il faut le mettre en lumière. Le 17 septembre, la diète avait décrété qu'une députation de vingt-cinq membres se rendrait à Vienne pour se mettre en communication directe avec l'assemblée nationale. On devait dénoncer la trahison du gouvernement central et demander directement aux représentans de l'empire des secours contre les Croates. On retrouvait dans cette députation tous les vieux noms qui avaient figuré autrefois dans les conspirations et les procès politiques; à leur tête était Vesséleny, le vieil agitateur de la Hongrie, aveugle, fatigué et courbé par l'âge; le député Balogh, qui se retrouvait là dans ses premières habitudes d'émeute et de sédition: il harangua le rassemblement qui s'était porté au-devant des Hongrois. Cependant l'assemblée viennoise délibérait, non pas sur la réponse qu'elle aurait à faire à la députation, mais sur la question préalable: la députation serait-elle admise, et pourrait-elle faire connaître l'objet de sa démarche? 186 voix se prononcèrent pour la négative, et 108 seulement pour l'admission. La diète hongroise sentit cet outrage, dont la portée politique ne peut échapper à personne, et qu'il ne faudra pas oublier lorsqu'on voudra hasarder des prédictions sur l'issue de la lutte qui s'engage. D'ailleurs, les passions politiques s'exaspérèrent de ce refus, et ce fut, comme je viens de le dire, le parti démagogique qui en profita. La diète, irritée, éperdue de colère, se précipita de nouveau dans les bras de Kossuth; des pouvoirs illimités lui furent confiés; il partagea sa dictature avec son ancien collègue Szémeré, et s'adjoignit six députés radicaux pour gouverner révolutionnairement avec lui. Chose remarquable, le mot de république ne fut cependant prononcé par personne; on convint au contraire d'entreprendre tout au nom du roi, en se passant, bien entendu, de la sanction royale.

Le nouveau gouvernement prit aussitôt des mesures énergiques pour la défense de la capitale: on réunit tout ce qui se trouvait de troupes aux environs, de hussards pour la garde du comitat; les gardes nationales se présentèrent de toutes parts. On mit à leur tête les deux

braves frères Huniady, qui reçurent l'ordre de se porter vers Stuhlweissenbourg, à la rencontre de Jellachich. Cependant, dans un de ces brûlans discours qui remuent si profondément le patriotisme énergique de toute assemblée hongroise, Kossuth électrisait la chambre en demandant aux députés de venir avec lui, «la pelle à la main, travailler aux fortifications de la ville, déplacer les pavés, élever les barricades, tandis que les femmes feraient chauffer au haut des maisons de la poix et de l'huile bouillante pour les jeter sur l'ennemi. »

Évidemment, ce n'était plus seulement contre le ban que le gouvernement de Pesth allait avoir à lutter; le gouvernement autrichien, encouragé par la marche rapide de Jellachich, par la désapprobation que la dernière tentative des Hongrois avait rencontrée dans l'assemblée nationale, se décidait à agir avec vigueur, et renonçait le premier aux mensonges réciproques que la diète et lui échangeaient depuis près de six mois. Il nommait un commissaire extraordinaire qui devait concentrer dans sa main tous les pouvoirs, et l'empereur, roi de Hongrie, s'adressait directement à son peuple. «J'ai connu la désolation de mes fidèles sujets de la Hongrie, disait-il dans son manifeste, et je suis décidé à y porter remède; je veux ramener la paix dans ce royaume si misérablement troublé, et rétablir, avec les droits de ma couronne, la tranquillité et la liberté de tous. A cet effet, et en l'absence du palatin du royaume, j'ai investi de tous mes pouvoirs mon maréchal-de-camp comte Lamberg, et lui ai confié le commandement supérieur de toutes les troupes qui sont actuellement en Hongrie. »

Le comte Lamberg arriva à Pesth le 29 septembre. Les radicaux avaient résolu la veille de s'opposer ouvertement et par la force au décret de l'empereur, et préparé l'arrestation du commissaire extraordinaire. Pendant la nuit, des faux et des fourches avaient été distribuées aux paysans ameutés dans la campagne. Pesth, la nouvelle capitale, sur la rive gauche du Danube, et Bude, l'antique séjour des pachas turcs, forment une ville de cent cinquante mille ames environ, réunie par un pont de bateaux. Lamberg se dirigea d'abord vers la forteresse, située sur les hauteurs de Bude; il voulait conférer avec le commandant Hrabowsky. Il était sans escorte; il semble ou n'avoir pas compris les dangers de sa mission, ou avoir voulu les défier par sa contenance. A peine était-il sorti de la forteresse, qu'une bande armée se précipita dans l'appartement de Hrabowsky, demandant à grands cris qu'on lui livrât le général. Ils fouillèrent en vain l'appartement, et le commandant fut au moment d'être la victime de leur rage. Cependant Lamberg traversait, dans une voiture de place, le pont du Danube; une troupe d'hommes brandissant de longues faux arrête la voiture; un de ces misérables porte au général un premier coup derrière la tête,

un autre l'arrache hors de la voiture. Un poste de garde nationale, à l'issue du pont, arrive et veut le protéger; Lamberg lève en l'air les lettres de l'empereur pour les montrer au peuple, et demande qu'on le conduise chez Kossuth. On le pousse à coups de fourche et de faux; tout son corps était une plaie saignante. Le malheureux tombe au milieu du pont; on se rue sur lui et on l'achève. Alors il est dépouillé de ses vêtemens, on lui attache une corde aux pieds, et on traîne le cadavre dans les rues de Pesth. Pendant que les maisons se fermaient sur le passage de cet effroyable cortége, la horde barbare poussait des cris de joie satanique, et, sur le pont, la bande qui revenait de la citadelle trempait ses bras dans les mares de sang et en teignait son drapeau. C'était bien là le drapeau rouge!

Ainsi la guerre s'ouvrait par un assassinat, digne prologue d'une guerre impie, où se trouveront réunies toutes les horreurs qu'on peut attendre des haines de race, des fureurs de serfs affranchis la veille, du fanatisme religieux et politique, de la férocité de populations à demi barbares. Il faut remonter à la guerre de trente ans pour trouver quelque image des calamités qu'on entrevoit à l'horizon.

L'indignation fut grande à Vienne. Il fallait frapper ses ennemis et avouer hautement ses amis. Le manifeste suivant a paru, le 3 de ce mois, à Schœnbrünn, en même temps qu'un décret qui nommait le baron Adam de Recsey président du ministère hongrois.

« Nous, Ferdinand, empereur et roi constitutionnel, etc., etc.

« A notre grande douleur et indignation, la diète hongroise s'est laissé entraîner par Louis Kossuth et ses partisans à des illégalités. Elle a même rendu plusieurs décrets contre notre gré royal, et vient récemment de prendre une résolution contre notre plénipotentiaire le comte Lamberg, avant qu'il ait pu présenter ses pleins pouvoirs, résolution par suite de laquelle le comte a été attaqué et assassiné par une bande sauvage de meurtriers.

« Dans ces circonstances, notre devoir est de prendre les résolutions suivantes :

« 1° La diète est dissoute. Aussitôt après cette publication, ses séances seront suspendues.

« 2° Toutes les résolutions prises par la diète sans être sanctionnées par nous sont déclarées nulles et non avenues.

« 3° Toutes les troupes et corps d'armée de la Hongrie et des autres pays, ainsi que ceux de la Transylvanie, obéiront au commandement du ban de Croatie, Slavonie et Dalmatie, lieutenant-feld-maréchal baron de Jellachich.

« 4° Jusqu'au rétablissement de la paix, la loi martiale est proclamée dans toute la Hongrie.

« 5° Le ban Jellachich est nommé commissaire-général de sa majesté, avec des pouvoirs illimités, pour toute la Hongrie. Toutes les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques, ont à lui obéir comme à nous-même.

« Nous chargeons surtout notre commissaire-général de sévir avec toute la sévérité de la loi contre les meurtriers du comte Lamberg.

« Dès que l'unité de la monarchie sera rétablie, dès que toutes les nationalités auront sauvegardé leurs droits, et que les relations mutuelles de tous les pays réunis sous notre couronne seront établies sur des bases fortes et stables, la légalité sera réintégrée par la représentation de toutes les parties constitutives de l'empire.

« FERDINAND.

« ADAM RECSEY, président du conseil. »

La diète a répondu à ce manifeste en se déclarant assemblée nationale; elle s'est établie en permanence; elle a constitué, sous la dictature de Kossuth, un comité de salut public, et, le danger de la patrie faisant taire pour le moment tout autre sentiment chez cette nation belliqueuse, tout le monde a pris les armes et a marché contre l'ennemi.

Jellachich et son armée étaient restés quelques jours à Sthulweissenbourg. Il semble que le général croate ait hésité à ce point, incertain s'il marcherait sur Pesth ou s'il se rapprocherait de Raab et du haut Danube, pour établir ses communications avec l'armée autrichienne. Le bruit avait d'abord couru qu'il était arrivé jusqu'à Pesth et avait bombardé la ville. La nouvelle était peu vraisemblable, car, dans sa marche rapide, le ban n'a pu amener de la grosse artillerie. Bientôt après, au contraire, on a annoncé une grande victoire des Hongrois sur l'armée croate. Voici ce qui semble vrai jusqu'à présent.

Le ministre de la guerre Mezzaros a ramené cinq à six mille hommes de troupes du bas Danube; les jeunes gens de Pesth, la garde nationale, les députés se sont réunis à ces troupes; on y a joint des paysans porteurs de faux, et cette armée improvisée a marché bravement à l'ennemi. On l'a rencontré à quelques lieues de Sthulweissenbourg, près des marais de Velencze. La garde nationale a engagé le combat, et quelques pièces de canon qu'elle avait conduites avec elle ont maltraité les cuirassiers croates, qui ont été jetés dans les marais; l'ardeur des Hongrois s'est fort exaltée de ce premier succès (1). Il paraît qu'après cet engagement Jellachich a marché sur Raab, ou du moins l'a fait occuper par un corps de son armée, sans doute, comme nous l'avons dit, pour se mettre en communication avec Vienne et attendre les troupes impériales qui doivent le seconder, aujourd'hui qu'il n'est plus seulement le ban de Croatie, mais le lieutenant-général du roi de Hongrie.

(1) C'est à la suite de ce combat que les malheureux frères Zichy, cousins de la princesse de Metternich, ont été, dit-on, massacrés par les paysans. On prétend qu'on avait trouvé sur eux des lettres de l'archiduchesse Sophie. Tout est encore obscurité dans ce nouveau crime, si ce n'est le crime même.

Jellachich est un homme jeune encore, d'une taille plutôt petite; il a l'œil vif et martial; des sourcils épais donnent à sa figure quelque chose de dur. Il a la physionomie mobile et un peu inquiète de la race slave, son attitude se ressent quelquefois de la fatigue que lui imposent ses rudes travaux; mais la fermeté de son ame le soutient : il croit accomplir une mission sacrée. Des lettres interceptées par les Hongrois ont prouvé ce que nous avions supposé, c'est qu'au début de l'entreprise l'empereur l'avait plutôt désapprouvée. A toutes les défenses de l'empereur, Jellachich répondait avec une constance respectueuse : « Sire, je demande pardon à votre majesté, mais je veux sauver l'empire... Les autres vivront s'ils veulent, quand il sera tombé; mais moi je ne vivrai pas certainement. » Il y a dans ces paroles une obstination tranquille et dévouée qui se ressent du voisinage et du fatalisme de l'Orient. Chose remarquable, et qui doit faire réfléchir les vieilles races européennes, au moment où s'engage la guerre des nationalités, les trois hommes de l'Autriche, à l'heure qu'il est, Windischgrætz, Radetzky et Jellachich, appartiennent tous les trois à la race slave.

Nous avons conduit ce récit jusqu'aux derniers événemens : c'est la guerre qui se chargera de conclure. Nous avons vu à Pesth l'anarchie et ses crimes, la dictature, le courage toujours; à Vienne, le gouvernement, incertain d'abord, enhardi par les premiers succès de Jellachich, placé entre une armée jusqu'à présent fidèle et disciplinée et une population divisée qui a déjà fait deux révolutions; — aux bords de la Drave, de nouvelles races, rudes, à demi barbares, mais énergiques, long-temps oubliées, demandant leur place et entrant dans cette lice confuse de peuples. — De tout cela que sortira-t-il? Nous ne hasarderons aucune prédiction; nous avons voulu exposer des faits dont l'enchaînement se perdait dans les nouvelles de chaque jour. Nous estimons d'ailleurs que, dans le chaos du monde, ce ne serait pas la preuve d'un esprit bien ordonné que de prévoir ce qui arrivera demain :

Fertur equis auriga.

E. DE LANGSDORFF.

P. S. Ces pages s'imprimaient quand arrivait à Paris la nouvelle de la troisième révolution de Vienne. On en lira les détails dans tous les journaux. Une partie du peuple s'est opposée au départ des troupes qu'on envoyait contre les Hongrois, demandant à grands cris un ministère national et la révocation du décret qui avait nommé le ban Jellachich commissaire royal en Hongrie. Une émeute sanglante a éclaté les 5 et 6 octobre; la garde nationale s'est divisée; une partie a marché

avec les troupes, l'autre s'est jointe aux paysans armés de faux accourus sans doute de la frontière hongroise, qui n'est qu'à quelques heures de Vienne. Le ministre de la guerre, le vieux général Latour, d'une famille d'origine française, a été massacré avec les mêmes horreurs de cannibales que nous dénoncions tout à l'heure. L'assemblée paraît être dominée par la populace victorieuse, mais ne céder qu'à regret à la violence. C'est un 24 juin triomphant. Les troupes ont évacué la ville, qui reste livrée à la terreur. L'empereur a pu quitter le château de Schœnbrünn et gagner la forteresse de Linz, sur le haut Danube. Il se rapproche ainsi de l'armée de Radetzky et d'Inspruck, son premier refuge. On dit aussi que les députés bohêmes veulent le conduire à Prague. Dans les deux cas, la position de Jellachich, privé des secours sur lesquels il avait compté, reste fort compromise entre l'insurrection hongroise et la démagogie victorieuse à Vienne. La proclamation que l'empereur a laissée en partant, qu'elle soit son œuvre ou celle d'un autre, est d'une ame honnête et doit rester, parce qu'elle ne contient que des choses simples, dites avec l'accent de la vérité. C'étaient les peuples qui disaient autrefois aux rois la vérité; que les peuples l'écoutent et l'apprennent à leur tour de ces rois.

Au château de Schœnbrünn, 7 octobre 1848.

« J'ai fait tout ce qu'un souverain pouvait faire pour le bien; j'ai renoncé au pouvoir absolu que m'avaient légué mes ancêtres. Au mois de mai, forcé de quitter le château de mes pères, je suis revenu sans autre garantie que ma confiance dans mon peuple. Une faction, forte par son audace, a poussé les choses jusqu'à la dernière extrémité. Le pillage et le meurtre règnent à Vienne, et le ministre de la guerre est tué. J'ai confiance en Dieu et en mon droit; je quitte ma capitale pour trouver les moyens de porter secours au peuple opprimé. Que ceux qui aiment l'Autriche et sa liberté se pressent autour de l'empereur ! »

E. L.

L'ATHÉISME ALLEMAND

ET LE

SOCIALISME FRANÇAIS.

M. CHARLES GRÜN ET M. PROUDHON.

I. — **Le Mouvement social en France et en Belgique** (**Die soziale Bewegung in Frankreich und Belgien**), par M. Charles Grün. — Darmstadt, 1845.

II. — **Système des Contradictions économiques, ou Philosophie de la Misère**, par P.-J. Proudhon. — 2 vol. in-8°. — Paris, 1846.

La révolution de février a mis brusquement en évidence toutes les églises, toutes les écoles, toutes les sectes socialistes qui jusque-là, malgré le talent de quelques chefs et les cris confus des néophytes, n'étaient pas sorties des ténèbres où elles sont nées. Le socialisme s'est terriblement vengé de l'obscurité de ses débuts. Il a été maître de la France pendant quelques mois, il a tenu ses assises au Luxembourg et signé des ordonnances dictatoriales; entré par surprise dans le gouvernement provisoire, il tendait à l'envahir, et, sans la résistance de quelques esprits honnêtes, il eût ajourné à plusieurs mois cette assemblée nationale devant laquelle sa gloire usurpée, il le savait bien, devait si promptement s'évanouir. Après un noviciat sans honneur, quelques

semaines d'un éclat inespéré suivies d'une chute profonde, tel est en ce moment le résumé de son histoire, telle est la situation qu'il s'est faite jusqu'aux revanches, prochaines peut-être, qu'il voudra prendre, si la France entière ne veille courageusement sur ce qui est le fond même de son génie : l'idée du droit et le sentiment du juste.

La défaite du socialisme devait être rapide; le meilleur moyen, en effet, de réduire à l'impuissance toutes les utopies désastreuses, c'est de leur laisser la parole : ouvrez-leur de solennelles séances, donnez-leur une tribune sonore et des sténographes empressés pour recueillir les décisions de l'oracle; aussitôt ces œuvres de ténèbres nous révèlent toute leur laideur, et le cri de la conscience publique indignée vaut mieux que les plus solides réfutations. Quel que soit cependant l'éclat de sa déroute, le socialisme peut s'enorgueillir encore d'un certain succès, puisqu'il a parlé. Que de telles extravagances se soient hautement et librement déployées dans le pays du bon sens, que les nuages aient pu s'amonceler et se brouiller ainsi sous la belle clarté de notre ciel, c'est là un triomphe qui a dû inspirer une sorte de confiance aux songe-creux. Le plus distingué des socialistes, le plus intelligent à coup sûr, puisqu'il a renié et fouetté tous ses confrères, M. Proudhon, a employé quelque part une métaphore d'une singulière insolence à propos de l'Académie des sciences morales et politiques. On sait que le mot bien connu d'un spirituel écrivain du XVIII[e] siècle peut s'appliquer à nos utopistes, et que les nouveaux ennemis de la liberté ont peur des philosophes comme les malfaiteurs ont peur des réverbères. Un jour donc, frappé de plusieurs questions posées par l'académie, et qui lui semblaient contenir l'indication de la vérité qu'il cherche, M. Proudhon s'écria, en citant le beau vers de Virgile : *Les bêtes elles-mêmes ont parlé!* Je ne voudrais pas imiter l'atticisme de nos réformateurs; cependant, lorsque je considère, non pas les remarquables écrits de M. Proudhon, mais tant de prédications incendiaires, tant de pamphlets sans vergogne, tant d'œuvres infimes et infâmes que M. Proudhon lui-même a si vigoureusement flagellées; lorsque je pense à ces écoles « obstinément bêtes, » à ces déclamations faites « pour ameuter la gueuserie, » à ce « socialisme abject, » à ce « hideux cauchemar, » à ces « rêves de la crapule en délire, » à ces hommes que M. Proudhon apostrophe ainsi : « Loin de moi, communistes! votre présence m'est une puanteur, et votre vue me dégoûte! » lorsque je songe à tout cela, j'ai bien le droit d'emprunter à l'auteur de la *Philosophie de la misère* sa pittoresque citation de Virgile : *Pecudesque locutæ, infandum!* Oui, cela n'est que trop vrai, des voix ont été entendues qui n'avaient rien d'humain, l'air a été souillé de hideuses clameurs, et il est arrivé enfin aux sectes les plus méprisées du socialisme ce qui arrive si rarement aux doctrines vraiment fécondes, aux sublimes découvertes du génie de

l'homme : sans que leurs écrits aient été lus et étudiés, elles se sont trouvées immédiatement en possession de la notoriété publique.

Est-ce à dire que le socialisme soit bien connu? Je ne le pense pas. Il reste à l'examiner sur bien des points essentiels. Lorsqu'une doctrine éclate avec cette violence, elle accuse des symptômes graves, et, soit qu'on prétende la condamner sans réserve, soit qu'on espère dégager la part de vérité qu'elle peut contenir, on n'a pas le droit de lui refuser une attention sérieuse. Le socialisme, d'ailleurs, fût-il absolument inique, il suffirait qu'il y eût une seule ame généreuse, un seul esprit d'élite égaré dans ses piéges, pour que le dédain ne fût pas permis. Les théories économiques de nos modernes réformateurs ont été savamment discutées; il y aurait le même travail à faire sur leur philosophie, sur leur théodicée et leur morale. Le sujet est vaste; je m'en tiendrai à un problème qui peut en éclairer beaucoup d'autres.

Lorsqu'on cherche les origines du socialisme, on voit sans peine que plusieurs de ces écoles descendent directement de ce matérialisme honteux qui se déclara surtout dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Si Montesquieu fut continué par les hommes de la constituante, si Voltaire et Rousseau eurent leurs héritiers parmi les membres de la convention, c'est à d'Holbach, c'est à Helvétius et à l'abbé Raynal que se rattache l'entreprise de Babeuf. Voltaire se moquait des socialistes dans la charmante pièce des *Cabales*, et Rousseau, à qui ils empruntèrent la théorie funeste de la bonté native de l'homme, Rousseau, qui passe pour leur maître, écrivit contre eux la profession de foi du vicaire savoyard. Cependant le XVIIIe siècle n'est pas seul responsable de toutes nos utopies; il en est qui remontent plus haut. Soit prétention frivole, soit calcul réfléchi, certains socialistes se réclament de la tradition lointaine qui va de Platon aux mystiques du moyen-âge, des mystiques à Thomas Münzer et aux anabaptistes, des anabaptistes aux *penseurs de la montagne,* comme dit M. Louis Blanc. Cette tradition existe, en effet. Il est même facile de voir que nos plus fougueux réformateurs sont quelquefois timides à côté de Platon, et la conclusion qu'on en pourrait tirer ne serait pas très favorable à leur cause. Toutes les erreurs ont leur histoire, une histoire déjà bien vieille, et toujours ces erreurs vont déclinant d'âge en âge. Il n'y a pas long-temps qu'un écrivain de ce parti, ayant fait une prétentieuse histoire de cette tradition dont il est fier, s'attira une spirituelle mercuriale de M. Proudhon : « Je trouve à cela, je vous l'avoue, beaucoup moins de malice que de naïveté. La belle recommandation pour notre cause, je vous prie, de faire savoir à un public imbu des idées de progrès que l'invention faiblit parmi nous à mesure que la civilisation se développe sur sa base propriétaire, et de crier sur les toits, chose vraie du reste, que le socialisme est en décadence depuis Platon et Pythagore! Vous avez fréquenté le pha-

lanstère, mon cher Villegardelle, et vous êtes si peu habile! » M. Proudhon a grandement raison de faire ainsi la police de son parti.

Voilà donc deux origines distinctes: d'un côté le matérialisme vulgaire du *Système de la Nature*, de l'autre un spiritualisme exagéré qui peu à peu se transforme en un mysticisme sensuel. Ceci n'explique pas encore tout: il est des théories qui ne se rattachent ni aux appétits grossiers des matérialistes, ni aux rêveries exaltées des mystiques. M. Proudhon, par exemple, et c'est là ce qui constitue son originalité, c'est là ce qui explique sa dédaigneuse attitude au milieu de ses confrères, M. Proudhon ne relève en aucune façon du matérialisme du XVIII[e] siècle, et il n'appartient pas davantage aux mystiques païens ou chrétiens. Il réfute avec une effrayante énergie cette croyance qui vient du XVIII[e] siècle et qui fait le fonds de presque tout le socialisme moderne, la croyance anti-chrétienne à la bonté native de l'homme, à une bonté parfaite que la société déprave. Le matérialisme n'a pas d'adversaire plus superbe et plus éloquemment irrité. Quant au communisme de Pythagore et de Platon, des mystiques et des anabaptistes, de Thomas Münzer et de M. Cabet, je ne crois pas qu'on l'ait jamais raillé avec une ironie si plaisante, réfuté avec une raison si mâle, maudit enfin avec une colère aussi furieuse. D'où vient donc cet étrange philosophe? Comment expliquer ce monstrueux mélange de bien et de mal? A quel maître rattacher ces détestables doctrines dont la physionomie inconnue a causé chez nous autant de surprise que d'indignation? M. Proudhon est un vigoureux esprit qui s'est égaré lui-même; il s'est perdu résolûment dans ses propres sophismes; il a faussé et mutilé sa rare intelligence avec des armes qui ne sont qu'à lui et qu'il a forgées tout exprès. Puis, au moment où sa pensée inflexible s'enfonçait dans les voies fatales qu'elle s'était faites, il rencontra une philosophie à laquelle l'unissaient à son insu bien des erreurs communes; il entra dans cette école, et, sans en subir le joug, il lui emprunta pourtant plus d'une théorie et en garda la reconnaissable empreinte. Cette école est celle des jeunes hégéliens, c'est-à-dire des turbulens docteurs qui, tantôt continuant, tantôt défigurant la pensée d'Hegel, ont fini par nier l'absolu et proclamer une religion dont vous et moi nous sommes les dieux. C'est cette influence de la jeune école hégélienne, ce sont ces rapports de l'athéisme allemand avec le socialisme français qu'il m'a semblé utile d'interroger.

Nous avons pour cela le meilleur des guides et les plus précieux renseignemens. Ces ressemblances de M. Proudhon et des athées de l'Allemagne, ce n'est pas nous qui les indiquons; l'enquête a été faite par un juge très bien informé, par un de ces athées qui ne cachent pas leur bannière. M. Charles Grün, c'est le nom de mon guide, est venu à Paris il y a trois ans en vrai missionnaire de l'école hégélienne, pour y étu-

dier les progrès de nos socialistes et contrôler leurs doctrines avec l'infaillible mesure de l'athéisme germanique. M. Charles Grün est un admirateur passionné de M. Proudhon; il le considère comme un véritable fils de Hegel, comme un frère de M. Strauss, de M. Feuerbach, de M. Stirner, égaré, on ne sait pourquoi, dans notre pauvre France. M. Charles Grün a même été le maître de M. Proudhon; il lui a enseigné en détail cette philosophie allemande que M. Proudhon avait presque devinée tout seul, et, bien que l'élève, armé de sa logique pointue, ne soit pas facile à conduire, bien qu'il ait maintes fois désarçonné son maître, le maître est ivre de joie; il discute, il critique, il surveille l'athéisme naissant du converti avec une paternelle indulgence. Le livre de M. Grün, resté inaperçu jusqu'ici, acquiert tout à coup un intérêt très vif. D'ailleurs, malgré la componction de sa foi dans l'athéisme, M. Charles Grün est un homme de beaucoup d'esprit. Je le signale comme le type le plus complet du jeune hégélien, type inconnu à la France, car où trouver ailleurs que dans l'Allemagne d'aujourd'hui ce néophyte de l'athéisme, plein de dévotion et de gaieté, faisant tour à tour de la métaphysique et des espiégleries, de la science et des gambades, à la fois pédant et frivole, sérieux et fantasque, et toujours divertissant sous tous ses costumes? Une pareille physionomie est rare; on sait que M. Proudhon n'est pas gai. Ce n'est pas tout : M. Grün connaît à fond tous nos socialistes; il les a vus dans leur intérieur, dans le déshabillé de la vie familière; il a fraternisé avec eux, s'est assis à leur table, a dormi sous leur toit, et, comme c'est le plus indiscret et le plus joyeux des missionnaires, son livre peut bien être détestable, mais, à coup sûr, il n'est pas ennuyeux. On dit que les Parisiens connaissent mal Paris et que les étrangers seuls en savent tous les coins et recoins : je crois volontiers que pas un publiciste en France n'est aussi complétement initié que M. Charles Grün à l'histoire intime, aux personnalités plaisantes, aux mémoires secrets et authentiques du socialisme parisien avant le 24 février. Il y a tout profit à le suivre.

I.

L'ouvrage de M. Charles Grün porte ce titre : *le Mouvement social en France et en Belgique.* C'est par la Belgique que l'auteur commence ses études, mais il la traverse rapidement; on voit qu'il est pressé d'arriver à Paris. Dès le début, c'est de nous qu'il s'occupe, c'est la France qu'il invoque avec cette fantasque vivacité dont il abusera si souvent. Voici les premières lignes qui marquent très bien l'intention et la portée du livre : « Ce pauvre Paris! il me tardait d'y être. A Cologne, quand la voiture m'emportait, je n'avais que cette chanson dans l'esprit :

Madam' Veto avait promis
De faire égorger tout Paris.

D'où venaient ces pensées de haine chez un socialiste? Comment un socialiste peut-il chanter *la Carmagnole?* Il est bien entendu pourtant que je ne l'ai pas chantée; c'est elle qui se chantait elle-même dans ma tête. Ah! cela signifie-t-il que, malgré notre étude profonde de l'homme et de ses droits, malgré le grand travail des idées allemandes, il faudra, pour en finir, avoir recours à la force, il faudra s'adresser au réalisme de ce peuple qui sait si bien planter ses idées à la pointe de son sabre et au bout du canon de son fusil? Quoi qu'il en soit, c'est un symptôme assez sinistre que *la Carmagnole* puisse, je ne dis pas habiter tout-à-fait, mais simplement prendre un déjeuner dans le cerveau d'un écrivain allemand. » Ce refrain sanglant qui se chante lui-même dans l'esprit du pacifique rêveur, cette *Carmagnole* en haillons qui vient brusquement s'attabler, comme dit l'auteur, dans ce docte cerveau tout rempli de formules, c'est l'exacte image de la jeune école hégélienne. Il y a quelques années, lorsque M. Arnold Ruge essaya de fonder un journal à Paris, il cherchait dans l'esprit de la France le salut et l'avenir de la liberté germanique, et, emporté par ses rancunes contre son pays, il avait presque renié l'hégélianisme. M. Charles Grün exprime plus fidèlement la pensée de son école; il s'adresse à la France révolutionnaire, mais à la condition de lui apprendre la philosophie. La France plantera les idées allemandes à la pointe de son sabre, *la Carmagnole* se mettra en campagne au service des jeunes hégéliens.

En attendant, la Belgique fournit à M. Grün d'assez curieux portraits. Voici d'abord M. Bartels, le Louis Blanc de la Belgique, l'adversaire furieux de la concurrence, l'intelligent publiciste qui, pour corriger les erreurs de la liberté, propose tout simplement de la condamner à mort en instituant le monopole absolu de l'état. M. Charles Grün, rendons-lui ce témoignage, n'a pas plus d'estime que M. Proudhon pour ces déclamations où il n'y a ni science ni idées; mais M. Bartels n'a pas la plume ambitieuse qui a rédigé le programme de l'organisation du travail, et c'est au rhétoricien de la démocratie française que M. Grün réserve ses impitoyables sifflets. Ajoutons une particularité intéressante chez M. Bartels : il est catholique exalté et combat à outrance le protestantisme. Tout autre est le patriote Lucien Jottrand, Wallon de naissance, qui s'est fait Flamand parce que le génie catholique de la famille romane est épuisé, dit-il, et que l'avenir appartient désormais aux races germaniques. On sait quelle est la lutte des Wallons et des Flamands sur le sol belge; le jeune hégélien est donc tout fier de l'hommage rendu au génie allemand par un déserteur de la race romane; il veut bien cependant nous défendre, et il emploie pour cela des ar-

gumens tout-à-fait inattendus. « La France n'est pas morte, s'écrie-t-il, car elle a douté, elle a nié, elle a détruit tout, et par là elle a fourni une ample matière aux investigations de la science allemande. La France agit, l'Allemagne explique et révèle la France. Le peuple qui a mis au monde le socialisme, même informe, est un peuple immortel. Qu'est-ce que le socialisme français? Un système? une théorie durable? Non, c'est un embryon grossier; moins que cela, c'est le germe d'un germe; l'Allemagne lui donnera la force et la vie. Alors le dernier mot de la science aura été dit, et l'éternel problème sera résolu. » Voilà pourquoi M. Jottrand aurait pu rester Wallon et pourquoi cependant il n'a pas eu tort de se faire Flamand.

Un des plus curieux chapitres que M. Grün ait consacrés à la Belgique est celui où il a si vivement reproduit le portrait en pied de M. Jacob Kats. M. Jacob Kats est le véritable apôtre du socialisme populaire. Il faut qu'il prêche et qu'il enseigne du matin jusqu'au soir. Pour cela, il prendra tous les costumes : le matin, il est maître d'école; dans l'après-midi, il fait des sermons socialistes; le soir, il joue la comédie. Comédie ou sermon, le texte, cela va sans dire, est toujours le même, et, quel qu'en puisse être le mauvais emploi, c'est un touchant spectacle que cette naïve et infatigable charité. M. Grün nous peint d'une façon très amusante l'agitateur flamand, l'orateur inculte et passionné, devenu tout à coup directeur de théâtre, auteur, acteur, régisseur, maître d'orchestre, souffleur, et, pour ne rien oublier, moucheur de chandelles. Il y a là plusieurs pages écrites avec une excellente verve humoristique. M. Grün ajoute quelques mots sur M. de Potter et sur le vieux Buonarotti, l'un des compagnons de Babeuf et l'historien de sa conjuration. Il paraît que l'histoire de la conjuration de Babeuf par ce vieux démagogue de 93 a exercé chez nous une influence assez considérable depuis une dizaine d'années; c'est là, dit-on, que les partis extrêmes, dégoûtés des réformes politiques, auraient puisé leurs passions anti-sociales; c'est ce livre qui aurait propagé, dans certaines parties du peuple, l'ivresse stupide du communisme. M. Louis Blanc, dans son *Histoire de dix ans*, avait laissé entrevoir quelque chose de cela; M. Grün l'affirme expressément, et ce lui est une transition toute naturelle pour étudier enfin ce sombre foyer du communisme français, allumé, c'est lui qui le confesse, par l'ombre sanglante de Babeuf et la longue rancune de son complice.

C'est d'abord l'école saint-simonienne qui attire l'attention du spirituel voyageur. Le saint-simonisme, pour M. Grün, et ici je suis parfaitement de son avis, est le germe de toutes les utopies qui ont fourmillé chez nous depuis dix ans. Seulement je ne vais pas plus loin avec M. Grün, je me garde bien de voir dans Saint-Simon le prophète de la vérité future, et dans ses écrits les langues de feu qui descendirent sur les apô-

tres. A part cet enthousiasme, fort naturel chez le jeune hégélien, la description qu'il donne des bizarreries confuses du saint-simonisme est parfaitement acceptable. Qu'il le signale comme la première phase, la phase religieuse de la nouvelle société, qu'il y voie le chaos lumineux d'où sortiront des mondes, je ne discuterai pas cette emphatique admiration, pourvu qu'il me permette de répéter avec lui ces paroles dont la justesse me frappe : « Le saint-simonisme est comme une boîte pleine de semences; la boîte a été ouverte, son contenu s'est envolé on ne sait où, mais chaque grain a trouvé son sillon, et on les a vus sortir de terre l'un après l'autre. Ce fut, en premier lieu, le socialisme démocratique, puis le socialisme sensuel, puis le communisme, puis Proudhon lui-même. » Du reste, selon le jeune hégélien, la mission du saint-simonisme était de verser ainsi sa boîte de semences, et de rester là les mains vides. C'est ce qui rend sa destinée à la fois si émouvante et si comique; on ne peut l'étudier sans être pénétré de respect et sans être pris d'un rire inextinguible. De là cette plaisante conclusion qui ne manque pas d'une certaine exactitude : « Le saint-simonisme est une pièce de théâtre, pleine tout ensemble d'émotions et de bouffonneries. L'auteur quitta ce monde avant qu'on eût joué son œuvre; le régisseur mourut pendant la représentation; alors les acteurs jetèrent là leurs costumes, reprirent leurs habits de ville et s'en allèrent chacun chez soi. »

Ces acteurs qui, sans se soucier du parterre ébahi, ont laissé la pièce interrompue, M. Charles Grün va les suivre sous leurs habits de ville, et, avant de juger les différentes sectes socialistes constituées en France depuis une dizaine d'années, il consacre un curieux chapitre aux principaux écrivains issus de la tentative saint-simonienne. C'est M. Pierre Leroux qui fera particulièrement les frais de cette critique fantasque. Il y a d'excellentes choses et des absurdités sans nombre chez M. Pierre Leroux, dit le jeune hégélien. Dans une appréciation de la marche philosophique de la révolution française, M. Pierre Leroux a prétendu que la constituante était le triomphe des idées voltairiennes et le 9 thermidor la défaite des idées de Rousseau; cette défaite était inévitable, ajoute-t-il, parce que l'élève de Rousseau, si admirable qu'il fût par sa pureté morale et sa croyance en l'Être suprême, avait voulu imposer sa foi au moyen de la guillotine. M. Grün n'accepte qu'une partie de ce jugement; Robespierre n'est pas tombé pour avoir imposé sa foi, mais seulement pour s'être occupé de religion. Voilà qui est net; les athées allemands ont le mérite de la franchise. Voltaire et Rousseau, continue M. Grün, forment deux antithèses dont il faut trouver la synthèse, c'est-à-dire, en renonçant au langage de l'école, deux termes opposés qu'il faut unir dans un terme supérieur. Si Robespierre eût pris à Rousseau la vigueur morale de ses doctrines et à Voltaire sa

pensée anti-religieuse, Robespierre eût été l'initiateur du monde nouveau. Il est vrai que M. Grün ajoute avec clémence : « Cette tâche n'était pas possible alors, elle devait être la mission de notre temps. Le XVIIIe siècle nous a fait entrevoir dans Camille Desmoulins cette conciliation entre Voltaire et Rousseau. On peut encore aimer Camille Desmoulins de toutes les forces de son cœur, tandis que les libéraux de la constituante excitent notre répulsion et que Robespierre nous fait hausser les épaules. Camille Desmoulins était un homme; la constituante était composée de philistins, et Robespierre n'était qu'un magnétiseur vertueux. Pour tout résumer enfin, l'histoire de l'esprit nouveau est une lutte à mort avec les épiciers et les magnétiseurs; il faut qu'ils soient exterminés par l'homme. » Ce n'est pas à moi de défendre M. Pierre Leroux contre son critique; dans ces régions malsaines du sophisme, un fou trouve toujours un plus fou qui le ferait quasi passer pour sage. Je ne veux être ici que rapporteur et montrer la hautaine résolution de cet athéisme germanique aux yeux duquel nos plus ardens utopistes ne seraient que des esprits attardés.

M. Charles Grün continue sa critique et reproche à M. Pierre Leroux ce qu'il vient de reprocher à Robespierre. « O Maximilien Robespierre! s'écrie-t-il, il est possible que tu fusses un honnête homme, mais un penseur, je le nie. » C'est à peu près ce qu'il dit de M. Pierre Leroux. « M. Pierre Leroux est comme un homme qui a sans cesse les yeux sur son ombre; s'il venait à la perdre, il serait aussi désespéré que le fameux Pierre Schlemil. Un de mes amis de Cologne me faisait part un jour de ses vues particulières sur le petit livre de Chamisso; l'homme sans ombre, c'est l'athée que la société a condamné à mort pour avoir perdu son Dieu. Eh bien! M. Pierre Leroux a grand soin de ne pas vendre son ombre. On a beau lui faire toucher au doigt l'humanité, lui montrer comme son cœur bat, aime, espère, comme elle est infinie et éternelle, rien n'y fait; il s'obstine dans son incrédulité comme saint Thomas, et demeure les yeux fixément attachés sur cette ombre que l'humanité, depuis six mille ans, projette au haut des cieux. » M. Grün exprime ici d'une façon pittoresque la conclusion dernière de la jeune école hégélienne : Dieu n'est pas; ce que l'humanité a si long-temps adoré, c'est elle-même; ce sont ses idées les plus hautes, ses sentimens les plus purs, auxquels elle attribuait une existence distincte et qu'elle nommait Dieu. Dieu n'est autre chose que notre figure reproduite dans un merveilleux mirage; c'est le reflet sublime, l'ombre grandiose du genre humain. Il est bien temps que l'humanité, comme Narcisse qui s'admirait dans la fontaine, s'arrache enfin à cette contemplation stérile, et que, se connaissant elle-même, elle ait conscience de sa divinité. Cette découverte appartient à M. Feuerbach; une foule de docteurs hégéliens ont accueilli avec transport la bonne nou-

velle, et de là est sortie la religion de *l'humanisme* dont M. Grün est le missionnaire auprès de nos socialistes.

On doit comprendre maintenant le dépit qu'éprouve M. Grün, quand il voit que cette ombre, ce reflet, ce néant, fait encore tant de dupes, même chez les esprits les plus *avancés*, chez ces habitans d'*Utopie* qui devaient si aisément se convertir à sa parole. L'humanisme n'est-il pas la conséquence directe du système de Hegel? Hegel est-il donc inconnu en France, ou l'aurait-on mal compris? M. Grün fut bien obligé de reconnaître que son illustre patron était encore lettre close pour nos socialistes le jour où M. Pierre Leroux, au sujet de la lutte de Schelling et de Hegel, commit cette méprise qui le rendit célèbre en Allemagne. Lorsque Schelling arriva à Berlin en 1840, appelé par Frédéric-Guillaume IV pour combattre la désastreuse influence de la jeune école hégélienne, une polémique ardente s'engagea; d'un côté était l'illustre vieillard que M. Grün appelle insolemment Cagliostro-Schelling; de l'autre, tous les partis de la grande école de Hegel, l'extrême gauche, c'est le nom que se donnent les démagogues athées, — le centre, composé des écrivains les plus sérieux, M. Marheineke, M. Michelet, M. Rosenkranz, M. Hinrichs, — et même la droite, c'est-à-dire les esprits bien intentionnés, qui, se donnant une tâche impossible, s'efforçaient de concilier la doctrine de Hegel avec les dogmes éternels de la raison, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Schelling, comme cela arrive toujours après les dévergondages de la liberté mal employée, renonçait aux droits sacrés de la philosophie, et son enseignement n'était qu'une brillante théorie alexandrine, une docte et ingénieuse transformation de la foi chrétienne. Très mal instruit de la situation du débat, M. Pierre Leroux voulut pourtant le juger, et, prenant parti pour Schelling contre tous les hégéliens, il approuva en Allemagne ce qu'il combattait ici. Cette bévue énorme divertit beaucoup M. Grün, qui termine son chapitre par cette burlesque apostrophe : « Français, Français, laissez Hegel en repos jusqu'à ce que vous l'ayez compris. Résignez-vous une bonne fois, pendant une année entière, à ne boire ni vin ni café; dégagez votre ame de toute passion irritante, asseyez-vous dans une mansarde, puis étudiez la *Logique* et la *Phénoménologie*. Au bout de l'année, votre figure sera maigre, vos yeux seront rouges, et, si vous descendez dans la rue, vous irez vous heurter bêtement contre un dandy ou un crieur public; que cela ne vous inquiète pas! car vous serez devenus des hommes grands et puissans; votre pensée sera semblable à un chêne qu'a nourri une séve miraculeuse; tout ce que vous examinerez vous dévoilera ses faiblesses secrètes; pareils à de purs esprits, vous pénétrerez dans les plus intimes mystères de la nature; votre regard donnera la mort, votre parole transportera les montagnes, votre dialectique sera plus tranchante que le plus tranchant

couteau de la guillotine; vous irez à l'Hôtel-de-Ville, et la bourgeoisie aura vécu; vous entrerez au Palais-Bourbon, et le Palais-Bourbon s'écroulera; toute la chambre des députés se dissipera dans le *nihilum album;* M. Guizot disparaîtra comme une ombre, Louis-Philippe ne sera plus qu'un fantôme des temps passés, et de tous ces *momens* évanouis surgira, fière et triomphante, l'idée absolue de la société libre. » Cette dernière phrase n'a pas besoin de commentaire pour les lecteurs qui connaissent le système de Hegel; on sait, en effet, que l'idée absolue, s'ignorant d'abord elle-même, mais se cherchant avec avidité, traverse toute la création, s'élève degré par degré, et, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal, arrive jusqu'à l'homme, en qui elle s'est reconnue enfin, après six mille ans d'efforts, vers le printemps de l'année 1804. Puisque l'idée absolue a retrouvé la pleine conscience d'elle-même, après avoir traversé tous les *momens* de sa longue et laborieuse odyssée, il semble naturel à M. Grün que ce grand événement porte ses fruits, que l'idée absolue de la liberté traverse aussi tous ses momens, qu'elle brise toutes ses enveloppes, et qu'elle resplendisse toute seule, sans frein, sans règle, dans la pure beauté de l'anarchie. Toutefois, il faut bien le reconnaître, au risque d'humilier les prophètes de l'école hégélienne, l'idée absolue n'est pour rien dans la chute de la monarchie constitutionnelle. Ce fait si imprévu, si prodigieux qu'il soit, s'explique par des causes plus compréhensibles. Les révolutions, en France surtout, savent très bien se passer de la métaphysique allemande, et la *Phénoménologie* eût fait une singulière figure derrière les barricades de février. Quant aux autres prédictions de M. Grün, quant à la mort de ce qu'il appelle la bourgeoisie et qui n'est autre chose que la France elle-même, nous espérons bien que l'idée absolue ne tuera pas si aisément ce glorieux peuple que Shakspeare appelle le soldat de Dieu. Pour parler avec franchise et sans braver cependant cette redoutable idée absolue, ce danger ne nous inquiète pas; s'il n'y en avait pas d'autre à l'heure qu'il est, nous avons la hardiesse de croire que le général Cavaignac pourrait lever l'état de siége.

M. Charles Grün abandonne M. Pierre Leroux pour s'occuper du fouriérisme. Saint-Simon, dit-il, a été le Schelling de la France; Fourier en est le Hegel. Cette comparaison, longuement et gravement développée, n'est pourtant qu'un jeu d'esprit; j'ai peine à croire que l'auteur l'ait prise au sérieux. Qu'il y ait des relations lointaines et fortuites entre l'illustre penseur de Berlin et le sphinx du socialisme, comme dit M. Grün, cela n'a rien de surprenant; mais qu'on prétende identifier le ferme esprit qui s'égara si logiquement, si résolûment, dans les voies d'une dialectique impossible, avec ce rêveur qui toujours a marché au hasard, sans plan, sans méthode, et qu'on a très justement appelé le dernier des nécromans du moyen-âge, voilà le plus étrange para-

doxe que le goût de l'antithèse ait jamais produit. Les éloges de M. Grün sont presque toujours des erreurs; en revanche, ses critiques sont souvent aussi sensées que vigoureuses. Il est plus heureux, par exemple, lorsqu'il analyse avec finesse l'esprit de Fourier, ce mélange de divination et de science mathématique, cet incroyable abus du calcul joint à toutes les hallucinations de la folie. « Fourier, dit-il, est le socialiste mathématique. On a peine à s'imaginer que cet homme ait eu tant de cœur, comme l'indiquent pourtant ses œuvres mêmes et l'histoire de sa vie. Quand il construit son système, il n'y a rien de concret pour lui, rien qui forme un tout, rien qui ait une vie complète; il n'y a que des chiffres, des nombres, des proportions et des progressions, des puissances et des logarithmes, du calcul différentiel et infinitésimal. La civilisation, à ses yeux, est une somme, une multiplication; c'est l'ineptie à une certaine puissance, comme aussi l'harmonie est un total, un *facit*, la plus haute puissance de la perfection et de la richesse. Fourier réduit tout en chiffres; les sentimens les plus subtils, les actes les plus nobles deviennent des nombres dont il cherche les carrés et les puissances. Il compterait les molécules dont se compose la plus fugitive fantaisie de mon cœur; mais que ma jouissance soit quelque chose de réel, que mon activité ait une essence propre, voilà ce que Fourier n'a jamais dit. La misère est un *minus*, le bonheur est un *plus*, un *plus* à la dixième puissance. L'harmonie complète de la société exige le calcul infinitésimal... » M. Grün proteste au nom de l'humanité contre cette psychologie de teneur de livres qui, groupant sans fin des chiffres morts, ne s'aperçoit pas qu'elle supprime la vie. Il est vrai que le fouriérisme supprime encore bien d'autres choses non moins précieuses, et que M. Grün se garde bien de les réclamer. Quant au Dieu de Fourier, on peut dire qu'il est lui-même ce teneur de livres, ce caissier toujours occupé à additionner, à soustraire, à multiplier. On sait d'ailleurs qu'il avait commis, par distraction sans doute, des erreurs assez préjudiciables au genre humain, lorsque Fourier est venu fort à propos rectifier ses comptes. Ce n'est pas là un adversaire bien redoutable pour le missionnaire hégélien. De cette religion à l'absence de Dieu, la différence n'est que dans les termes; M. Grün se montre assez satisfait.

Si les sympathies de l'auteur pour Fourier adoucissent quelquefois ses critiques, il prendra sa revanche avec les disciples du sphinx. Ceux-ci ont triomphé peut-être en voyant leur maître comparé par un hégélien au plus grand philosophe de l'Allemagne; ils ont eu bien tort; cette comparaison, en effet, va rendre M. Grün exigeant, et, puisque Fourier est le Hegel de la France, il faut que les fouriéristes, aussi hardis que les jeunes hégéliens, disent le dernier mot de la science sociale en fécondant les idées de leur maître, comme Feuerbach et Stirner ont

dit le dernier mot de la philosophie germanique. M. Grün, enfin, demande à ces honnêtes publicistes mille choses que ceux-ci seront fort empêchés de lui donner; de là un désenchantement qui s'exhalera en termes amers. Écoutez ce début :

« C'est un mercredi soir, vers huit heures, que, traversant le pont des Arts, j'entrai dans les bureaux de la *Démocratie pacifique*, rue de Seine, n° 10. On m'introduisit dans un assez grand salon, brillamment éclairé. Un feu joyeux pétillait dans l'âtre; des chaises et des fauteuils étaient rangés en cercle, — mais personne encore dans la salle. Un silence mystique régnait autour de moi; je m'approchai du mur et vis d'un côté un phalanstère colorié, de l'autre je ne sais quel plan. J'éprouvai un serrement de cœur à trouver ainsi le fouriérisme dans la solitude, au lieu de le voir se déployer au sein de la réalité et de la vie. Je venais précisément de faire mille tours et détours à travers le monde civilisé; j'avais respiré les émanations infectes de la Seine; j'avais vu par des milliers de portes et de fenêtres des milliers de ménages entassés sans ordre; j'avais enfin traversé presque la moitié de Paris, ce centre de la civilisation, et je trouvais là, dans un coin de la rue de Seine, un plan de phalanstère accroché à un mur! Dans ce salon devait se rassembler un petit nombre de disciples, quelques hommes de foi et d'espérance, tandis qu'un million de civilisés, dans la capitale du monde, ignorent ce que c'est que Fourier, ou se défient de lui, ou le traitent comme un fou. A quelques toits d'ici, à une distance qu'un chat franchirait d'un bond, Proudhon est assis dans sa mansarde, Proudhon qui a écrit ces mots: Fourier est un insensé. Et moi-même, ne suis-je pas venu le doute dans le cœur et ma critique tout armée dans ma tête? — En vérité, cette salle déserte était sinistre. Personne ne venait. Bientôt j'entendis un tic-tac régulier, comme la voix du temps qui divisait l'infinie solitude. J'allai vers l'endroit d'où venait le bruit, et je me trouvai près de la cheminée; c'était le bois qui pétillait avec cette régularité monotone. Pourquoi pas? Lorsque l'Océan sera changé en limonade, lorsque l'antirequin traînera les vaisseaux et que l'antilion nous portera en un jour de Bruxelles à Marseille, quand tous les animaux auront reçu leur complète éducation, pourquoi le bois, en brûlant dans le foyer, ne pourrait-il servir d'horloge? Toutes les magnificences du phalanstère sont encore provisoirement rue de Seine; mais elles seront communiquées au monde civilisé, dès que le monde aura foi dans Fourier. Un instant après, levant les yeux sur la glace, j'y aperçus ma propre image et une pendule que je n'avais pas encore remarquée. »

On voit que la plaisanterie de M. Grün a changé ici de caractère. Ordinairement, sa gaieté est inaltérable; aucun sentiment de tristesse ne vient troubler la franchise de ses bouffonneries, et le missionnaire hégélien est sans pitié dans la mise en scène de ses héros. Le fantasque poète d'*Atta-Troll*, justifiant avec esprit les cruautés satiriques de son œuvre, dit très bien qu'il est impossible de ne pas éclater de rire, si l'on compare certaines idées sublimes avec les hommes qui les représentent ici-bas. C'est l'histoire de M. Grün. Il aime nos socialistes, il applaudit à leurs efforts, parce que ce sont pour lui les ministres d'un idéal qu'il voit ou qu'il croit voir dans sa nébuleuse pensée :

Aut videt, aut vidisse putat per nubila lunam.

Cependant, lorsqu'il compare sa chimère, sa lune bien-aimée, avec les astrologues qui déjà croient la tenir, sa verve railleuse s'éveille et ne respecte rien. Plus il est attaché aux principes, plus il s'attribue le droit d'être irrévérencieux pour les personnes. Les saint-simoniens, M. Pierre Leroux, M. Louis Blanc, M. Cabet, enfin tous les confrères de M. Grün, les utopistes de toute robe et de toute couleur, défilent devant lui dans les plus étranges attitudes, et rien n'est plaisant comme cette solennelle procession du socialisme conduite par un pareil maître des cérémonies. Comment donc se fait-il que sa gaieté l'abandonne quand il nous parle des disciples de Fourier? Pourquoi sent-il si péniblement l'abandon des idées phalanstériennes? Serait-ce la punition qu'il a méritée pour avoir comparé le nécromant au philosophe, et persiste-t-il à demander au fouriérisme ce que le fouriérisme ne saura jamais lui donner? Il faut bien le croire, quand on lit la fin de ce chapitre commencé d'une façon si funèbre. La salle s'est peu à peu remplie, la discussion a commencé, mais la solitude n'en paraît que plus triste. « A force d'ennui, dit M. Grün, j'allais me trouver mal. Il me sembla que tout à coup le prestige de cette salle s'était évanoui. Cette fois, j'entendais distinctement la pendule et non plus le bois qui battait la mesure. Les écailles me tombèrent des yeux; je vis une réunion de philistins qui se nourrissaient tous de la chair d'un seul homme, d'un homme mort. Mon désenchantement fut tel que je me sentis saisi d'un frisson glacial. »

Je ne suivrai pas M. Grün dans ses recherches un peu trop personnelles sur le socialisme démocratique. Le portrait de M. Louis Blanc y est crayonné de la façon la plus joyeuse, sans méchanceté, je me hâte de le dire, sans malveillance aucune, mais avec cette richesse d'espièglerie qui est décidément le caractère de M. Grün. Tout ce qu'il dit de l'organisation du travail est excellent. Les erreurs des jeunes hégéliens sont quelquefois monstrueuses; elles sont rarement vulgaires. Le souffle qui les porte, après tout, est le souffle d'un maître. Comment ne seraient-ils pas frappés de l'indigence d'un système qui voit dans la société un seul homme, l'ouvrier des villes, et dans l'univers des idées une seule question, la concurrence? M. Grün aime à discuter la philosophie de chacun des socialistes: où chercher, où découvrir, hélas! la philosophie de M. Louis Blanc? Il est vrai que M. Louis Blanc a du moins l'étiquette d'une théodicée. Il parle souvent de Dieu, de quel Dieu? on ne sait, mais enfin il en parle, et c'est lui, dit M. Grün, qui est le représentant de la Providence au sein de la démocratie socialiste. M. Grün ne manque jamais de provoquer en duel les socialistes qui admettent un Dieu; ici cependant il renonce à la discussion, il est dés-

armé par l'innocence philosophique de son adversaire, il croit enfin que le nom de Dieu est surtout un mot sonore dont le rhétoricien a besoin pour l'ordonnance de ses périodes. Malgré son peu de sympathie pour cette rhétorique ambitieuse, M. Grün, après avoir réfuté sans peine les écrits de M. Louis Blanc, voulut, pour l'acquit de sa conscience, lui révéler les lumières de la dialectique allemande. N'oublions pas que M. Grün est missionnaire et qu'il a charge d'ames. Les saint-simoniens ont disparu; M. Pierre Leroux, convaincu de son infaillibilité, ne se dédira jamais sur le compte de Schelling; les fouriéristes ne sont plus que l'ombre d'une école; essayons, s'est dit le patient apôtre, essayons si M. Louis Blanc pourra comprendre la philosophie hégélienne. Vains efforts! M. Grün a beau s'évertuer, il a beau évangéliser de son mieux l'auteur de l'*Organisation du travail :* bien loin de le convertir, il ne réussit même pas à lui faire soupçonner le premier mot du problème. M. Louis Blanc est tout occupé de sa personne, de son rôle, de ses brochures; il écoute avec la distraction d'un penseur, interrompt avec la fatuité d'un marquis, et ne s'aperçoit pas, l'imprudent! qu'il pose devant le plus impitoyable des peintres. Blessé dans ses prétentions apostoliques, M. Grün demande à son intarissable gaieté des consolations et des vengeances qui ne lui manquent jamais; sa conversation avec M. Louis Blanc est une excellente scène de comédie.

Ne trouvez-vous pas que le voyage de M. Charles Grün est intéressant? Malgré la répulsion que l'athéisme inspire, je me sens naître, je l'avoue, quelque sympathie pour ce socialiste enthousiaste, pour ce réformateur de la terre et du ciel, qui s'en vient, armé de sa lanterne, cherchant un homme intelligent parmi ses confrères parisiens. J'aime cette franchise, j'estime cette impartialité courageuse qui lui fait signaler si hardiment toute la pauvreté de son parti. Le voici qui sort de la maison où habite le chef des Icariens. Est-il gai ou triste? L'un et l'autre peut-être. Écoutez ce qu'il écrit sur son journal de voyage et pardonnez-moi l'exactitude de ma traduction; je ne suis pas responsable des espiégleries de mon guide. « J'ai été aujourd'hui pour la deuxième fois chez *papa* Cabet, et je suis revenu au logis tout disloqué. Quand il est dans une sphère qui lui répugne, l'homme éprouve un cauchemar moral. Deux fois dans ma vie, j'ai ressenti un cauchemar physique, et je préférerais absolument cette douleur à celle dont j'ai souffert aujourd'hui, si je n'avais l'*humour* nécessaire pour transformer en un sujet de divertissement ce qui me fut d'abord une oppression insupportable. Contre les cauchemars du corps, on n'a pas cette ressource. Déjà, pendant notre conversation d'aujourd'hui, recourant à mon hygiène habituelle, je m'amusai à me figurer *papa* Cabet comme Icare en personne. Il ressemble, en effet, à un dictateur, mais à un de ces dictateurs sensibles, philanthropes, au cœur plus mou que le

beurre frais, tels enfin que les sages et les rois de Fénelon. Il est grand, assez robuste; sa figure est ronde, ses petits yeux sont bien ouverts, et sa bouche annonce le souverain, je veux dire le souverain communiste. La contradiction de ces deux mots si absurdement accouplés s'expliquera d'elle-même pour tous ceux qui ont eu une heure d'entretien avec Icare... » Cette heure d'entretien sera féconde pour la verve de M. Grün, et M. Cabet paiera cher le cauchemar qu'il a donné à son visiteur. Si jamais on n'a mieux mis à nu la fastueuse indigence de M. Louis Blanc, il serait difficile de railler avec plus de franchise le pontificat burlesque de M. Cabet. Rien de si divertissant que la solennelle protection accordée à l'Allemagne par le dictateur. M. Cabet n'est pas un philosophe qui cherche, ce n'est pas non plus une négation perpétuelle comme M. Pierre Leroux et M. Proudhon; c'est le révélateur d'une société toute prête. Il possède, ainsi que Fourier, une panacée universelle; il a le secret qui peut guérir en un instant toutes les misères du monde. C'est pour cela qu'il est si confiant en lui-même et si ignorant de tout ce qui n'est pas lui. J'ai bien peur que M. Grün ne perde encore sa peine. M. Cabet accueille d'abord très amicalement le missionnaire de l'athéisme, non pas comme missionnaire, il est vrai, mais au contraire comme un infidèle, comme un malheureux égaré qu'il veut amener dans le giron du communisme icarien. Il sourit quand M. Grün lui parle des profondes transformations philosophiques de l'Allemagne, puis il ajoute avec une gravité imperturbable : Comment se fait-il que les Allemands n'aient pas encore traduit mon *Voyage en Icarie?* — « Que devais-je répondre, s'écrie M. Grün, pour ne pas chagriner le bonhomme? Force était bien de mentir; je lui dis que nous préférions nous en tenir à ses brochures, où nous apprenions le grand art de la polémique, et notez bien que personne, en Allemagne, ne soupçonne seulement l'existence de ces brochures! » — M. Grün ramène la conversation sur l'école hégélienne; il explique au bonhomme l'athéisme de Feuerbach et semble employer à dessein les formules les plus abstraites de cette subtile et sophistique philosophie. M. Cabet, qui n'y voit que du feu, n'abandonne pas pour cela son attitude dictatoriale; il avoue seulement qu'il n'a pas encore « approfondi la matière. » Je le crois bien, et M. Grün n'avait pas besoin de cette naïve déclaration.

On conçoit que toutes ces visites inutiles, toutes ces prédications en pure perte aient dû jeter à la longue quelque découragement dans la pensée du missionnaire. J'admire cependant l'espoir opiniâtre qui le soutient toujours; j'admire aussi qu'un hégélien ait une prédilection si vive pour la légèreté française. Du reste, il a été largement récompensé de l'obstination de sa foi; il a trouvé enfin le vrai penseur socialiste! Oui, il a trouvé chez ce peuple ignorant, qui connaît encore

moins Hegel que Saint-Simon et Fourier, il a trouvé au milieu de ces socialistes ridicules, entre les fouriéristes et les organisateurs du travail, entre M. Louis Blanc et M. Cabet, il a trouvé l'homme extraordinaire qui manie la dialectique hégélienne aussi bien que s'il l'avait inventée, et qui l'emploie contre la société et contre Dieu avec la froide exaltation d'un Stirner ou d'un Feuerbach. Quoi! Stirner et Feuerbach, ici, à Paris, sur ce pavé brûlant où s'allume si vite l'incendie des révolutions! Quelle joie pour M. Charles Grün! Le plus souvent, c'est dans les universités des petites villes, c'est dans la solitude des monastères de la science, c'est à Halle, à Bonn, à Heidelberg, à Tübingen, que siégent les oracles révolutionnaires de l'Allemagne. Ils méditent, ils écrivent, et de ces retraites pacifiques sortent les redoutables formules qui foudroient la vieille société et font rentrer Dieu dans le néant. Cependant, autour de ces grands hommes, la foule des philistins continue son vulgaire train de vie; on croit à Dieu, on croit au devoir, et l'on s'efforce d'être honnête. Bien plus, ces philistins ignorent peut-être qu'ils ont la gloire de posséder dans leurs murs les saint Jean et les saint Paul de *l'humanisme*. N'est-ce pas à cette influence des petites villes qu'il faut attribuer la propagation si lente du nouvel évangile? Mais ici, sur un sol volcanique, dans la capitale de l'émeute, quelles destinées inattendues vont s'ouvrir pour la philosophie hégélienne! M. Charles Grün en est ébloui.

« Quand on entre du quai Malaquais dans la rue de Seine, on voit à gauche une autre rue qui forme un petit angle avec celle-ci. Un soir, vers cinq heures, étant précisément à cet endroit, je demandai la rue Mazarine. — La rue à gauche, me dit-on. — C'est là que se séparent les deux chemins d'Hercule: à droite, la large route des pacifiques fouriéristes; et à gauche?... A gauche, rue Mazarine, n° 36, habite Proudhon.

« Je me l'étais représenté comme un homme d'une quarantaine d'années, aux traits durs, aux cheveux noirs, au visage défiant, le front accablé de profonds et douloureux soucis, mais pourtant avec cette bienveillance ineffaçable qui se lisait sur la physionomie de Jean-Jacques Rousseau et de Louis Boerne. Il faut, me disais-je, pour n'être pas confondu avec les voyageurs anglais et les vulgaires touristes de l'Allemagne, il faut conquérir pour moi cette bienveillance, il faut pénétrer jusque derrière le rempart où s'abrite cet esprit blessé. En vérité, comment pouvais-je me figurer l'auteur du mémoire : *Qu'est-ce que la propriété?* l'auteur de la *Lettre à M. Considérant*, lettre pour laquelle il eut à comparaître devant le jury du Doubs, l'ancien ouvrier imprimeur qui se plonge depuis long-temps déjà dans des études sans fin, le prolétaire qui cherche la science sociale dans l'intérêt du prolétariat, et qui, récompensé de son courage par un procès devant les assises, a subi durant de longues années le supplice bien autrement terrible du dédain public; ce penseur solitaire, audacieux, impitoyable, comment pouvais-je me le figurer, si ce n'est comme un homme aigri par les souffrances morales?

« Lorsque j'entrai dans la chambre de Proudhon, je vis un homme assez grand, nerveux, d'une trentaine d'années environ, le corps vêtu d'un gilet de laine, et les pieds dans des sabots. Une chambre d'étudiant avec un lit, un petit nombre de livres sur des rayons, sur une table plusieurs numéros du *National* et d'une revue d'économie politique, tel était son entourage. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous étions engagés déjà dans le plus cordial entretien, et le dialogue allait si rondement, que j'eus à peine le temps de songer à part moi combien je m'étais trompé en m'imaginant trouver ici la défiance de Rousseau et de Louis Boerne. Un visage ouvert, un front merveilleusement plastique, des yeux bruns admirablement beaux, le bas de la figure un peu massif, et tout-à-fait en harmonie avec la forte nature montagneuse du Jura; une prononciation énergique, pleine, volontiers rustique, surtout si on la compare au gracieux gazouillement parisien; un langage serré, concis, avec un choix d'expressions d'une justesse mathématique; un cœur plein de calme, d'assurance, de gaieté même; en un mot, un homme beau et vaillant contre tout un monde!

« Quel bonheur plus grand aurais-je pu désirer? Après une masse d'études fatigantes, après une incessante critique de toutes les théories socialistes possibles, je rencontrais au milieu de Paris, — de ce Paris où mille systèmes criblés de blessures sans nombre se pressent, se heurtent les uns les autres avec la prétention de vivre, où les pensées mortes errent çà et là comme autant de fantômes, — je rencontrais un homme qui, vaillamment, librement, sans réserve, se déclarait d'accord avec moi. Dans la critique du socialisme et du philosophisme français, nous nous entendîmes sur tous les points, et j'en sentis mon ame fortifiée.

« Proudhon est le seul Français complétement libre de préjugés que j'aie jamais connu. Il s'est assez occupé de la science allemande pour appliquer son oreille contre terre chaque fois que l'esprit s'agite de l'autre côté du Rhin. Il possède assez de profondes connaissances en philosophie pour soupçonner un sens profond derrière nos phrases redondantes.... Il a su vraiment s'approprier la substance même de notre science, et c'est avec nos idées qu'il a chargé ses canons contre la propriété..... Seulement il n'avait pas encore de renseignemens sur la dissolution de cette science allemande par la critique, sur l'anéantissement définitif de tout système de philosophie. J'ai eu l'infini plaisir d'être en quelque sorte le *privat-docent* de cet homme, l'esprit le plus sagace et le plus pénétrant qu'il y ait eu dans le monde depuis Lessing et Kant. J'espère avoir préparé par là un résultat immense; il n'y aura plus qu'une seule science sociale des deux côtés du Rhin. »

M. Grün continue d'exprimer avec effusion son enthousiasme et son bonheur. Sa mission n'aura pas été inutile; il a découvert un penseur tout préparé aux enseignemens de l'athéisme. J'ai supprimé bien des détails trop intimes; il ne faut pas abuser de la familiarité des grands hommes, et peut-être même trouvera-t-on que je n'ai pas été assez discret. Il paraît que M. Proudhon louche légèrement; ce défaut inspire de véritables dithyrambes au jeune hégélien, car certains défauts physiques, assure-t-il, font ressortir la beauté morale sur les visages que nous aimons, et c'est là le principe de l'idéal chrétien que le monde antique ne soupçonnait pas. On ne s'attendait guère à rencontrer tant

de christianisme chez le prédicateur athée. M. Grün veut bien nous apprendre à ce propos que la première femme qu'il a aimée avait des taches de rousseur, et qu'il était particulièrement épris de cette imperfection. Cette désinvolture de style, ce sans-gêne et ce déshabillé, ce n'est pas seulement le caractère propre aux écrivains de l'athéisme allemand; je reconnais à ces épanchemens naïfs la joie qui déborde chez M. Grün. Tout à l'heure, le spirituel écrivain gambadait gaiement autour de nos socialistes, et leur faisait des niches d'écolier; maintenant qu'il a trouvé M. Proudhon, il est ému, il est transporté, il ne se possède plus. Il est vrai que M. Proudhon a encore bien des choses à apprendre; si M. Proudhon a deviné Hegel, il ne sait pas très exactement où en est la jeune école hégélienne; il n'a pas suivi les travaux de M. Feuerbach, et la religion de l'humanisme ne lui a pas été révélée. Qu'importe? le sol est fécond, les semences de l'Allemagne vont fructifier bientôt.

Cette victoire, d'ailleurs, nous est triomphalement annoncée. A l'époque où le missionnaire le visita, M. Proudhon méditait son plus important ouvrage, le *Système des contradictions économiques*, et M. Grün espère bien que, profitant des leçons de l'athéisme, l'illustre élève abjurera dans ce livre ses dernières erreurs. En attendant, M. Grün nous fait assez bien connaître les travaux du réformateur français. L'écrit sur la célébration du dimanche, les trois mémoires sur la propriété sont vivement analysés. La conclusion de M. Grün, c'est que M. Proudhon est le Feuerbach de la France. M. Feuerbach a dit le dernier mot de la philosophie hégélienne, le jour où, faisant l'analyse de la foi, il a montré que l'homme se dépouillait de ses pensées les plus hautes pour en revêtir un être imaginaire, et que depuis six mille ans il était dupe de cette sublime illusion ou de cette générosité imbécile. De même, M. Proudhon a dit le dernier mot, a trouvé la formule dernière du socialisme en montrant que la vieille société accordait des droits exagérés, monstrueux, impossibles, à un être impossible aussi, à un monstrueux tyran qu'on appelle le propriétaire. La propriété, dit M. Proudhon, est en démolition depuis le commencement du monde; M. Feuerbach en a dit autant de la divinité, et tous deux ont prouvé leur thèse. Ces deux propositions, *Dieu n'est pas, la propriété c'est le vol*, se confondent dans une même idée. Le propriétaire est pour le citoyen ce que Dieu est pour l'ame, un usurpateur. L'ame humaine a déclaré avec M. Feuerbach qu'elle reprenait son bien, et qu'elle se savait Dieu; chaque citoyen reprend ses droits avec M. Proudhon, et déclare que la propriété est un vol. Je ne sais si M. Proudhon est très fier de ressembler si exactement à M. Feuerbach, je ne sais pas non plus si cette exposition de son système par M. Grün lui paraîtra tout-à-fait conforme à sa pensée; pour moi, j'avoue que ce rapprochement ne me déplaît pas. Je crois, avec le bon sens de tous, et sans discuter encore les subtilités de la dia-

lectique nouvelle, je crois que la découverte de M. Proudhon aura précisément le même sort que cette religion de l'homme inventée par M. Feuerbach, et je m'assure que M. Grün, ironique cette fois sans le savoir, a très bien fait d'associer ces deux noms.

Malgré l'ardeur de ce naïf enthousiasme, le missionnaire n'oublie pas la gravité des devoirs qu'il s'est imposés; il faut qu'il juge son élève au nom de l'athéisme hégélien, et il est bien décidé à ne laisser passer aucune proposition mal sonnante. Il sera moins rigoureux toutefois pour les premiers mémoires contre la propriété. Ces livres sont surtout un cri de fureur, un défi terrible jeté à un monde maudit, et cette fureur est trop agréable à M. Grün pour qu'il veuille relever çà et là certains principes hétérodoxes. « Proudhon, s'écrie-t-il, tonne comme un prophète de la Judée contre les institutions et les sociétés humaines; mais, plus formidable et plus grand que les prophètes juifs, il n'invoque ni un Dieu fantastique, ni ses fantastiques archanges : le prolétaire moderne, quand il est illuminé par la science, est à la fois le prophète, Jéhovah et l'ange exterminateur dans une même personne. » On comprend l'indulgence de M. Grün pour cette trinité vengeresse; mais M. Proudhon a écrit un autre ouvrage : il a fait un traité de logique, le programme de ses travaux à venir, la base de ses constructions sociales; M. Grün l'examinera sévèrement.

Ce livre est intitulé *de la Création de l'ordre dans l'humanité ou Principes d'organisation politique*. M. Proudhon s'y est proposé d'établir les fondemens de cette société future annoncée avec tant de promesses par nos faiseurs d'utopies. M. Proudhon n'est pas une imagination peuplée de chimères, et ce n'est pas à de sentimentales rêveries qu'il demande, comme ses confrères, toutes les magnificences de l'avenir. Il procède lentement, un pas après l'autre, avec le plus grand désir d'être méthodique. Ce livre est donc une méthode. L'organisation politique n'est à ses yeux que l'organisation du sens commun. Toutes les lois, toutes les institutions humaines, tous les rouages du mécanisme des sociétés, qu'est-ce autre chose que le produit de nos pensées, la réalisation des puissances et des désirs de l'ame? Commençons donc par redresser l'esprit de l'homme, donnons une direction régulière à l'entendement; sans quoi, toute réforme politique et sociale est radicalement impossible. Voilà comment l'ange exterminateur a écrit une logique. Cet instinct de la méthode, cette foi dans l'étude psychologique est un phénomène assez curieux chez un socialiste, et M. Proudhon a du moins ce mérite de rendre hommage à une vérité essentielle de la philosophie. Je ne dis pas, il s'en faut bien, que cette psychologie soit bonne; j'aurai tout à l'heure à l'examiner de près; j'approuve seulement le point de départ et le plan de ses travaux. Par malheur, après avoir si bien entrevu l'importance de la philosophie dans l'étude des sociétés humaines, l'auteur de *la Création de l'ordre* rejette aussitôt

toute religion et toute philosophie, ces deux développemens de notre esprit étant, dit-il, à jamais épuisés, et ne pouvant plus rien produire dans l'état actuel du genre humain. Il y substitue ce qu'il appelle la métaphysique, et il entend par là une science positive, certaine, aussi certaine que les mathématiques. Avant lui déjà, M. Auguste Comte, dans son *Traité de philosophie positive,* avait exprimé les mêmes prétentions sans les justifier davantage. Pour élever cette science nouvelle, aussi supérieure à la philosophie que la philosophie est supérieure à la religion, l'auteur crée une logique à laquelle il attribue une merveilleuse fécondité, et il en développe les lois avec une confiance imperturbable. Je n'ai pas encore à entrer dans ce détail, je veux simplement indiquer la position de M. Grün vis-à-vis de son ami. Or, M. Grün, après une rapide analyse du livre, s'écrie avec une singulière impatience :

« Prolétaire, prolétaire, est-ce bien à toi de nous efféminer ainsi? Soldat armé de la torche incendiaire pour brûler les temples des dieux! Spartacus, dont le cri pousse les esclaves à une guerre d'extermination contre les maîtres, que fais-tu là sous les ombrages de l'académie? Pourquoi ton front chargé de pensées va-t-il pâlir sur les mystères de l'absolu? Ah! je devine ta réponse.... Tu me disais dernièrement que nous autres, savans et docteurs, nous avions sur toi un immense avantage, que tu n'es qu'un pauvre enfant de tes œuvres, que tu as perdu toute ta jeunesse, et qu'il n'y a pas eu de règle dans tes études. Tu dois montrer, ajoutais-tu, que tu as appris quelque chose.... Je sais, je sais tout ce que tu vas me dire : Pouvais-je ne pas chercher une formule scientifique, une formule absolue pour triompher du gouvernement et du jury, des économistes et des éclectiques? pouvais-je ne pas fonder sur une base inébranlable les droits de mes commettans? pouvais-je ne pas élever une barricade indestructible pour la défense du prolétariat? — Fort bien, à merveille, tu l'as fait; mais maintenant laisse là l'académie, débarrasse-toi de la robe de chambre illustrée d'hiéroglyphes, reprends la torche d'incendie, redeviens le Spartacus irrité, — ou bien attends que l'heure sonne! Tu ne peux fonder une vraie science de la société tant que tu n'auras pas devant toi les libres matériaux pour une société nouvelle, tant que tu n'auras pas anéanti dans ta propre pensée les contradictions qui la divisent encore.... Tu es dualiste, je te le disais l'autre jour; il y a dans ta théorie quelque chose au-dessus de l'homme; oui, tu lui prends sa meilleure part, la science, et tu en fais une sorte de puissance supérieure, une puissance divine.... Je ne veux pas de ta société, tu es religieux. — Moi! quelle plaisanterie! — Tu as un Dieu. — Lequel? — L'intelligence. Tu as aussi une théologie. — Laquelle? — La métaphysique. »

La jeune école hégélienne avait déclaré avec M. Feuerbach qu'il n'y a rien au-dessus de l'humanité, que Dieu n'est qu'un reflet de nous-mêmes, une aliénation de nos idées les plus sublimes au profit d'un être imaginaire; *homo homini Deus.* Après M. Feuerbach, un logicien plus résolu, M. Stirner, est venu démontrer que cette religion de l'humanité est encore une capucinade (*Pfaffenthum*), que l'humanité n'existe

pas pour l'homme, que l'homme ne doit pas se soumettre à quelque chose d'extérieur à lui-même, divinité ou humanité peu importe, et qu'enfin, pour tout dire, il n'y a d'autres droits que les droits de l'individu; *homo sibi Deus*. C'est là la doctrine la plus *avancée* de la jeune école hégélienne, et M. Grün est un partisan de M. Stirner. Le Spartacus français n'en était pas encore arrivé là; mais, en terminant son livre par ces reproches extraordinaires et ces frénétiques appels, le missionnaire hégélien marquait le but fatal où il attendait son disciple. Le disciple a-t-il réalisé l'espoir du maître?

II.

Lorsque M. Charles Grün vint visiter à Paris nos écrivains socialistes, M. Proudhon n'avait encore publié que ses violens pamphlets à propos de la propriété et un traité de logique. Un an après le voyage dont nous venons d'examiner le récit, le grand ouvrage de M. Proudhon, celui qui renferme sa doctrine tout entière, le plus sérieux, le plus réfléchi, le plus complet de ses travaux, paraissait sous ce titre : *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*. Jusque-là les ressemblances de M. Proudhon avec les jeunes hégéliens tenaient à une communauté involontaire de pensées, à un développement analogue, mais spontané, de son intelligence. Kant avait exercé une vive influence sur le penseur français, et, comme c'est un esprit curieux, vivace, et qui va droit devant lui, M. Proudhon était arrivé, dans des questions toutes pratiques, à certaines conclusions où aboutissaient de leur côté, dans le domaine spéculatif, les modernes métaphysiciens de l'Allemagne. Cette fois, les ressemblances, s'il y en a, seront moins fortuites, et les dissidences aussi acquerront plus de valeur, étant le résultat d'une délibération réfléchie. M. Grün a fait connaître à M. Proudhon le développement historique de la philosophie allemande depuis Kant, il lui a révélé Fichte, Schelling, Hegel, et surtout il lui a enseigné ce qu'il ignorait tout-à-fait, la décomposition de cette philosophie sous la critique de la jeune école hégélienne. Hegel, selon cette école, est le dernier des philosophes, et les jeunes hégéliens commencent la science nouvelle. M. Feuerbach et M. Stirner inaugurent l'ère féconde où l'homme, se connaissant enfin, fondera son éternel empire. M. Proudhon sait toutes ces belles choses; voyons ce qu'il en a fait.

Les deux volumes de M. Proudhon embrassent l'univers entier, le fini et l'infini. J'y trouve une histoire universelle et une philosophie de l'histoire au point de vue de l'économie politique, une histoire sommaire de la philosophie, une logique, une métaphysique, une théodicée et une psychologie, sans compter ce qui est le sujet même du traité, l'étude des principales questions d'économie sociale et la critique de tous

les systèmes. Je laisse de côté cette dernière partie de l'ouvrage déjà jugée sans appel par des juges plus autorisés, soit dans cette *Revue* même, soit à la tribune de l'assemblée nationale. C'est la philosophie de M. Proudhon, c'est sa métaphysique, sa théodicée et sa psychologie que je veux connaître.

Avant de philosopher, M. Proudhon s'est créé sa méthode; pour labourer à sa façon, il s'est forgé une machine particulière; c'est par là qu'il faut commencer avec lui. Le syllogisme, dit-il d'après Bacon, pose un principe et en tire les conséquences sans y rien ajouter. Ce n'est donc pas le véritable instrument scientifique, ce n'est pas le télescope qui découvre des horizons nouveaux. M. Proudhon va plus loin que le philosophe anglais; il ne se contente pas de signaler la stérilité du raisonnement déductif, il l'accuse de ne pas démontrer son point de départ, de s'appuyer sur un *à priori* incertain, en sorte que non-seulement le syllogisme ne peut aller au-delà des conséquences renfermées dans le principe, mais principe et conséquence, conclusion et prémisses, tout cela est également arbitraire. « Aristote, ajoute-t-il, qui traça les règles du syllogisme, ne fut pas dupe de cet instrument, dont il signala les défauts, comme il en avait analysé le mécanisme. » Le second instrument de la dialectique est l'induction, qui va du particulier au général, comme le syllogisme va du général au particulier. Bacon, selon l'auteur, crut faire une grande découverte, et ne s'aperçut pas que ce qu'il recommandait si vivement n'était en résumé que le syllogisme à rebours. On allait d'orient en occident, dit M. Proudhon; il alla d'occident en orient; c'était toujours le même voyage, et l'induction, excellente, comme le syllogisme, pour démontrer la vérité déjà connue, est, comme lui, sans force pour la découverte. « Le syllogisme donnant tout à l'*à priori*, l'induction tout à l'empirisme, la connaissance oscille entre deux néans. » Pour sauver l'esprit humain qui s'enrichit inutilement chaque jour d'observations sans nombre, et qui, impuissant à les coordonner en un système scientifique, meurt accablé sous son trésor, il faut « un nouvel instrument qui, réunissant les propriétés du syllogisme et de l'induction, partant à la fois du particulier et du général, menant de front la raison et l'expérience, imitant, en un mot, le dualisme qui constitue l'univers, et qui fait sortir toute existence du néant, conduirait toujours infailliblement à une vérité positive. » Cet instrument, nous le devons à Kant, et on le nomme l'antinomie. L'antinomie, en affirmant une idée, affirme immédiatement son contraire : ainsi l'infini et le fini, le nécessaire et le contingent, l'unité et la pluralité, etc. Mais l'antinomie, par cela même qu'elle fournit à l'esprit les oppositions sans nombre qui constituent l'univers tout entier, n'est pas la fin de la science; elle n'en est que le commencement obligé, la condition indispensable. Il faut concilier ces contraires, trouver le terme

où ils s'évanouissent, faire disparaître enfin la thèse et l'antithèse dans une synthèse supérieure. Cette dialectique a été mise en œuvre par Hegel avec une prodigieuse audace. Tout le système du philosophe de Berlin est renfermé dans une opération de ce genre. L'infini, s'ignorant d'abord lui-même, se divise pour se déterminer et se connaître; par cette scission, il pose hors de lui son contraire, qui est le fini. Voilà la thèse et l'antithèse; comment se rétablit l'unité? comment reparaît l'harmonie? L'unité, la synthèse harmonieuse de l'infini et du fini, c'est l'esprit absolu qui, sorti d'abord de l'infini et de l'indéterminé, puis long-temps captif dans les formes périssables de l'univers créé, acquiert enfin, après des milliers d'années, la conscience de soi-même, et retrouve, sur les ruines de la nature et de l'homme, sa divinité laborieusement conquise. M. Proudhon ne s'explique pas très nettement sur cet étrange poème indien, sur ces prodigieuses hallucinations de Hegel. Il faut croire pourtant que cette dialectique ne le satisfait pas; car, passant rapidement sur la réduction des antinomies dans la synthèse, il arrive à une autre méthode qui a aussi pour but de concilier les contraires, et qu'il appelle la théorie sérielle. Rien n'est isolé dans la nature, s'est dit M. Proudhon; « tout ce qui s'isole, tout ce qui ne s'affirme qu'en soi, par soi et pour soi, ne jouit pas d'une existence suffisante, ne réunit pas toutes les conditions d'intelligibilité et de durée. Il faut encore l'existence dans le tout, par le tout et pour le tout; il faut, en un mot, aux rapports internes unir des rapports externes. » La logique nouvelle, l'organe suprême de la science, se propose de chercher ces rapports externes, de grouper les idées selon leurs affinités naturelles, de les constituer en famille; penser, c'est former des séries, et, dans l'absence de ces séries, de ces groupes, de ces familles d'idées, toute science est impossible. Le livre sur *la Création de l'ordre dans l'humanité* avait fait connaître en détail ce *Novum Organum*, en avait indiqué le mécanisme et formulé les règles; mais l'auteur y revient sans cesse dans le *Système des contradictions économiques*, il en donne continuellement des résumés, et l'ouvrage tout entier n'est lui-même que l'application de cette théorie à la métaphysique et à la science sociale.

L'examen de cette logique ne saurait entrer dans le plan de ce travail. A côté de pensées ingénieuses, de conceptions originales, d'analyses subtiles et quelquefois profondes, il faudrait signaler d'innombrables sophismes. On aurait besoin d'arrêter l'auteur à chaque page et de discuter avec lui les affirmations hautaines qu'il ne daigne pas démontrer. Cet esprit si scrupuleux en apparence dans ses déductions logiques, ce penseur qui semble n'avancer que pas à pas et marcher, comme faisait Descartes, de certitude en certitude, nous le voyons recourir à de brusques enjambées et dérouter le lecteur attentif par d'in-

explicables écarts. Il faudrait aussi prier l'intrépide écrivain de vouloir bien nous expliquer certaines formules écrites dans une langue dont nous n'avons pas le dictionnaire. Peut-être alors, s'il nous donne la clé de ses hiéroglyphes, ne serait-il pas très difficile de défendre le syllogisme et l'induction; car M. Proudhon emploie contre la philosophie la tactique dont il se sert contre la propriété : il imagine, pour le besoin de sa polémique, je ne sais quelle philosophie apocryphe, une philosophie ridicule, absurde, et il en triomphe comme un prédicateur de village. Le syllogisme et l'induction, tels qu'il les présente, réduits à un pur mécanisme, séparés de l'observation et de la raison, opérant dans le vide ou sur des préjugés, sont, à coup sûr, de médiocres instrumens. M. Proudhon est presque tenté de les déclarer impossibles, comme il l'a fait pour la propriété; il oublie que la propriété existe depuis six mille ans, et que l'induction a créé des sciences. Quant à sa théorie particulière, il est possible que l'art de penser s'enrichisse encore de méthodes plus savantes; tous les instrumens ne sont pas découverts. Quelque opinion que l'on se forme des résultats fournis par la logique de Kant et de Hegel, on ne saurait nier qu'elle ait agrandi la gymnastique de l'intelligence; il ne paraît pas cependant que la théorie sérielle, malgré la subtile vigueur de M. Proudhon, réunisse jusqu'à présent toutes les conditions désirables pour remplacer la vieille et immortelle logique constituée par le génie d'Aristote, développée et fécondée par les modernes. Bien plus, si l'on réussit un jour à enseigner scientifiquement l'art de grouper toutes les idées d'après leur série, d'en dresser le tableau complet et de fournir ainsi à l'esprit de l'homme une commode et infaillible encyclopédie qui ne serait pas moins que la science universelle, ne devra-t-il pas arriver que le syllogisme et l'induction se retrouveront encore dans cet *ars magna*, dans cette miraculeuse architecture? Cette théorie sérielle du novateur, on l'appelait jadis, sans tant de fracas, association des idées, abstraction, généralisation, et ce qu'il y a d'ingénieux, de sensé, ce qu'il y a d'admissible dans la logique de M. Proudhon, n'est qu'une étude plus subtile de ces antiques méthodes qui n'ont jamais manqué à une philosophie sérieuse.

N'insistons pas davantage; ce sera assez de juger la méthode nouvelle par ses produits. Or, M. Proudhon, à la fin de son traité de logique, nous fait entrevoir les plus brillantes perspectives : le monde est expliqué, la métaphysique est construite, toutes les contradictions des systèmes sont résolues, et la cité de l'homme s'élève dans sa splendeur. Voilà ce que doivent contenir les deux volumes de M. Proudhon. J'aimerais mieux, je l'avoue, un prospectus moins éblouissant, et je me rappelle avec un charme singulier cette déclaration si sage du modeste Nicole dans l'un des discours préliminaires de la *Logique de Port-Royal :*

« C'est proprement ce que les philosophes entreprennent et sur quoi ils nous font des promesses magnifiques. Si on les en veut croire, ils nous fournissent dans cette partie qu'ils destinent à cet effet, et qu'ils appellent logique, une lumière capable de dissiper toutes les ténèbres de notre esprit; ils corrigent toutes les erreurs de nos pensées, et ils nous donnent des règles si sûres, qu'elles nous conduisent infailliblement à la vérité, et si nécessaires tout ensemble, que, sans elles, il est impossible de la connoître avec une entière certitude. Ce sont les éloges qu'ils donnent eux-mêmes à leurs préceptes. Mais, si l'on considère ce que l'expérience nous fait voir de l'usage que ces philosophes en font, et dans la logique et dans les autres parties de la philosophie, on aura beaucoup de sujet de se défier de la vérité de ces promesses. » Cette conclusion sera-t-elle la nôtre quand nous verrons à l'œuvre le *Novum Organum* de M. Proudhon? J'en ai bien peur. Examinons cependant.

Je commence par le problème qui contient tous les autres. Quel est le Dieu de M. Proudhon? Aussi bien, ce Dieu, quel qu'il soit, joue un rôle considérable dans la pensée de l'auteur, et c'est une théodicée (vraiment on ne s'y attendait guère!), c'est une théodicée intrépide qui est le centre et le fondement de tout son système. M. Proudhon, il est vrai, n'admet d'abord l'idée de Dieu que comme une hypothèse sans laquelle il lui est impossible « d'aller en avant et d'être compris; » mais cette hypothèse finit par se transformer en une réalité si concrète, elle occupe même une place si nettement et si étrangement déterminée, elle devient une affirmation si absurde, si extravagante, si monstrueuse, que le philosophe eût été mille fois plus sage de conserver précieusement son doute.

C'est une erreur naturelle à notre esprit d'attribuer à Dieu nos idées, souvent même nos passions. Combien de religions et de philosophies sont là pour accuser cette tendance! Dieu a fait l'homme à son image, dit le catéchisme, et l'homme le lui a bien rendu, répond Voltaire. M. Proudhon se garde de commettre une pareille faute; sa logique, il faut l'avouer, l'a mis à l'abri de cette erreur vulgaire. Pourquoi faut-il qu'elle lui enseigne, en échange, des erreurs tout autrement sérieuses? Voici, dans un résumé aussi bref que possible, le raisonnement de M. Proudhon. Lorsqu'on étudie l'évolution des lois de la société, on aperçoit de continuelles antinomies, c'est-à-dire des faits qui amènent des faits opposés, des influences suivies de réactions inévitables, en un mot des principes sacrés que d'autres principes, également respectables, quoique tout-à-fait contraires, viennent peu à peu combattre. Ainsi, un des principes fondamentaux de l'industrie est la division du travail. C'est là une loi féconde; sans la division du travail, point de progrès, point d'industrie véritable : la vie sociale languit et s'éteint. Mais ce principe, si excellent d'abord, produit bientôt des résultats désastreux :

la division du travail poussée à l'excès (et l'excès est ici une conséquence fatale à laquelle on ne peut échapper) réduit l'homme à l'état passif et peu à peu l'abrutit. Quand il faut quinze ouvriers pour forger une épingle, chacun d'eux, employé à une parcelle de l'œuvre commune, ne fait plus que la fonction d'un marteau; il reste étranger à ce qu'il produit, la sainte vertu du travail disparaît. En un mot, comme dit très bien M. de Tocqueville, « à mesure que la division du travail reçoit une application complète, l'ouvrier devient plus faible, plus borné et plus dépendant; l'art fait des progrès, l'artisan rétrograde. » Ce grand fait de la division du travail, à la fois fécond et funeste, amène une réaction nécessaire; « l'apparition incessante des machines est l'antithèse, la formule inverse de la division du travail; c'est la protestation du génie industriel contre le travail parcellaire et homicide. Qu'est-ce, en effet, qu'une machine? Une manière de réunir diverses particules de travail que la division avait séparées. Toute machine peut être définie un résumé de plusieurs opérations, une simplification de ressorts, une condensation du travail, une réduction de frais. Sous tous ces rapports, la machine est la contre-partie de la division. Donc, par la machine, il y aura restauration du travail parcellaire, diminution de peine pour l'ouvrier, baisse de prix sur le produit, mouvement dans le rapport des valeurs, progrès vers de nouvelles découvertes, accroissement du bien-être général. » Voilà le bien, parfaitement signalé par M. Proudhon, mais le mal n'est pas loin. Les machines enlèvent à l'homme son travail, ou lui donnent une fonction d'un ordre inférieur. Au lieu d'être l'ouvrier d'une œuvre à laquelle il s'intéresse, il n'est plus que le servant de la machine; les mariniers de nos grands fleuves dérogent certainement quand ils sont réduits à chauffer les chaudières des bateaux à vapeur, et M. Proudhon s'écrie : « Qu'on m'accuse, si l'on veut, de malveillance envers la plus belle invention de notre siècle, rien ne m'empêchera de dire que le principal résultat des chemins de fer, après l'asservissement de l'industrie, sera de créer une population de travailleurs dégradés, cantonniers, balayeurs, chargeurs, débardeurs, camionneurs, gardiens, portiers, peseurs, graisseurs, nettoyeurs, chauffeurs, pompiers, etc..., etc... Quatre mille kilomètres de chemins de fer donneront à la France un supplément de cinquante mille serfs. » Ainsi, chacune des évolutions de la société est tout ensemble un progrès vers le bien et une aggravation du mal, jusqu'à ce qu'on atteigne à la dernière solution des antinomies. Pour y arriver, l'homme doit être ballotté long-temps d'une antinomie à l'autre; il est condamné à parcourir en saignant ces périodes fatales. Or, après la division du travail et les machines, nous ne sommes encore, dit l'auteur, qu'à la seconde station de notre Calvaire. Continuons, ajoute-t-il, le gage de notre liberté est dans le progrès de notre supplice. « Entre l'hydre aux

cent gueules de la division du travail et le dragon indompté des machines, que deviendra l'humanité? » Un stimulant nouveau lui est fourni, la concurrence vient multiplier le travail et la richesse. M. Proudhon apprécie noblement cette grande révolution industrielle annoncée par le génie de Turgot et décrétée par l'enthousiasme de 89; il la défend avec des argumens victorieux contre les déclamations rétrogrades de M. Louis Blanc et des communistes; il prouve avec une sagacité lumineuse que, si l'agriculture est en retard parmi nous, si la routine et la barbarie entravent l'essor de ce travail national, la première cause du mal est le défaut de concurrence. Bientôt cependant, comme la division du travail et l'intervention des machines, la concurrence révèle à M. Proudhon d'affreuses misères, et l'accusation est aussi sombre que le panégyrique a été brillant. De même pour le monopole, institution nécessaire à la société, et qui devient ensuite une source d'injustices. De même encore pour l'impôt, lequel, étant établi afin d'arrêter les excès du monopole, est d'abord une réaction bienfaisante avant de devenir, au jugement de l'auteur, une nouvelle iniquité. Ainsi le mal renaît toujours, toujours plus grand; chaque victoire n'est qu'une déception de plus, et le Calvaire s'allonge à l'infini. Dans cette dramatique histoire des évolutions sociales, que je n'ai point à juger ici, dans ce diabolique tableau peint par le désespoir, M. Proudhon a encore bien des antinomies à nous signaler jusqu'à ce qu'il arrive à celle de la propriété et de la communauté, toutes les deux infames et maudites toutes les deux. Ici cependant, à la fin de son premier volume, assis à ce noir carrefour où il nous a conduits, il se pose la redoutable question : Pourquoi le mal? Qui est le coupable dans ce drame sinistre? Est-ce l'homme? Non; l'homme n'est pas coupable : nous l'avons vu lutter de toutes ses forces pour produire le bien; sans cesse il y a réussi, et sans cesse ce bien menteur lui échappant est devenu une misère de plus. C'est donc Dieu qui a commis le crime? Oui, répond le philosophe : « si quelqu'un a mérité l'enfer, c'est Dieu. »

Est-ce là seulement le cri d'un chercheur désespéré? est-ce un plagiaire de Faust ou de Manfred qui, s'acharnant avec passion sur une introuvable énigme, se venge de son impuissance par la fureur et le blasphème? Non; le blasphème n'est pas, chez M. Proudhon, l'emportement d'une pensée qui s'oublie. Tout cela est calculé, médité, et ne dépasse pas les conséquences nécessaires d'une déduction froidement conçue. Comment donc l'auteur est-il arrivé là? Par sa logique même, par cette loi des antinomies dont il est si infatué et que repousse le plus vulgaire bon sens. Suivons-le un instant, osons regarder en face cette dialectique ténébreuse; peut-être, quand nous l'aurons dépouillée de son prétentieux costume, la trouverons-nous plus ridicule que terrible.

Quand M. Proudhon attaque la Providence, il ne reproduit pas, en

apparence du moins, la vieille objection du mal physique et du mal moral; on sait qu'il aime l'extraordinaire, et l'emploi de ce raisonnement mille fois réfuté aurait médiocrement satisfait l'orgueil du novateur. Aussi, pour mieux signaler aux connaisseurs l'originalité de son blasphème, il commence par réfuter lui-même la logique des vulgaires athées. Cette réfutation est un des meilleurs chapitres de l'auteur, et il y trouve matière à d'admirables peintures. M. Proudhon repousse à la fois et les socialistes qui affirment la bonté absolue, la bonté originelle de la nature humaine, et les athées qui, reconnaissant le mal dans l'homme, s'arment de ce fait pour nier la Providence. Il établit que le mal est en nous, et il n'en accuse pas le créateur. Je veux citer la page éloquente où M. Proudhon résume toutes les misères et toutes les contrariétés de notre nature. On jugera peut-être qu'il les exagère, comme faisait Pascal par des motifs bien différens; mais l'apothéose de l'homme a pris, depuis une vingtaine d'années, des proportions si monstrueuses, Hegel, Saint-Simon, Fourier et leurs disciples ont tellement infecté les esprits d'un titanique orgueil, que le contre-poison peut être, sans grand dommage, administré d'une main vigoureuse. « L'homme, abrégé de l'univers, résume et syncrète en sa personne toutes les virtualités de l'être, toutes les scissions de l'absolu; il est le sommet où ces virtualités, qui n'existent que par leur divergence, se réunissent en faisceau, mais sans se pénétrer ni se confondre. L'homme est donc tout à la fois, par cette agrégation, esprit et matière, spontanéité et réflexion, mécanisme et vie, ange et brute. Il est calomniateur comme la vipère, sanguinaire comme le tigre, glouton comme le porc, obscène comme le singe, et dévoué comme le chien, généreux comme le cheval, ouvrier comme l'abeille, monogame comme la colombe, sociable comme le castor et la brebis. Il est de plus homme, c'est-à-dire raisonnable et libre, susceptible d'éducation et de perfectionnement. L'homme jouit d'autant de noms que Jupiter : tous ces noms, il les porte écrits sur son visage, et, dans le miroir varié de la nature, son infaillible instinct sait les reconnaître. Un serpent est beau à la raison; c'est la conscience qui le trouve odieux et laid. Les anciens, aussi bien que les modernes, avaient saisi cette constitution de l'homme par agglomération de toutes les virtualités terrestres; les travaux de Gall et de Lavater ne furent, si j'ose ainsi dire, que des essais de désagrégement du syncrétisme humain, et le classement qu'ils firent de nos facultés, un tableau en raccourci de la nature. L'homme enfin, comme le prophète dans la fosse aux lions, est véritablement livré aux bêtes.... Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il dépend de l'homme, nonobstant les contradictions que multiplie autour de lui l'émission progressive de ses idées, de donner plus ou moins d'essor aux virtualités placées sous son empire, ou, comme disent les moralistes, à ses passions; en d'autres

termes, si, comme l'Hercule antique, il peut vaincre l'animalité qui l'obsède, la légion infernale qui semble toujours prête à le dévorer. » L'auteur établit très bien que l'homme, créature libre et intelligente, peut triompher de l'ennemi intérieur. Cet ennemi, d'ailleurs, ce n'est pas un Dieu jaloux qui le lui oppose: l'homme est une créature, c'est-à-dire un être fini, limité, et en même temps un composé d'élémens contraires; sans cette limitation et cette composition, il n'existerait pas; il n'a donc pas le droit de se plaindre, et Dieu est justifié. Jusque-là, rien de mieux; le mal moral et le mal physique ont leur raison d'être; l'objection des athées est mise à néant. M. Proudhon est ici dans la grande voie de la vérité et de la saine philosophie; par malheur, sa logique particulière vient réclamer ses droits, et c'est elle qui, comme le cheval de l'Arioste, emportera son cavalier dans la lune.

A force de chercher partout des antinomies, ou, en d'autres termes, des oppositions qui se contredisent mutuellement, M. Proudhon est amené à la grande et fondamentale antinomie : Dieu d'un côté, l'homme de l'autre. Dieu est infini; l'homme est un être limité; Dieu et l'homme sont deux contraires inconciliables. L'homme, obligé de lutter contre des obstacles sans cesse renaissans au sein d'un monde qui a pour condition première un antagonisme immense de principes ennemis, l'homme, dont la liberté intelligente poursuit et atteindra peut-être un jour la suprême équation des antinomies, l'homme est un être prévoyant et progressif. Dieu, au contraire, puisqu'il n'a pu épargner à l'homme cet épouvantable problème où tant de générations, depuis six mille ans, n'ont trouvé que la misère et la mort, Dieu est l'être imprévoyant par excellence. Pourquoi, dit M. Proudhon, pourquoi n'a-t-il pu, en nous créant, nous révéler le mystère de nos contradictions? « Précisément parce qu'il est Dieu, parce qu'il ne voit pas la contradiction, parce que son intelligence ne tombe pas sous la catégorie du temps et la loi du progrès, que sa raison est intuitive et sa science infinie. La providence en Dieu est une contradiction dans une autre contradiction. » Ce principe posé, l'auteur ne recule devant aucune conséquence. Le christianisme, la philosophie et le sens commun, d'accord sur cette grande question, affirment que Dieu est infiniment bon, infiniment puissant, infiniment intelligent..., toute la litanie des infinis, dit agréablement l'auteur; et lui, partant de cette idée, il chante avec un sérieux imperturbable la litanie de ses antinomies. Puisque Dieu est infini, sa bonté, sa liberté, sa science, sont exactement le contraire de la bonté, de la liberté et de la science de l'homme. Dieu donc est un être « essentiellement anticivilisateur, antilibéral, antihumain. » De là une guerre à mort entre l'homme et Dieu. « Dieu et l'homme, s'étant, pour ainsi dire, distribué les facultés antagonistes de l'être, semblent jouer une partie dont le commandement de l'univers est le prix : à l'un la spontanéité, l'immédiateté, l'infaillibilité, l'éternité; à l'autre la pré-

voyance, la déduction, la mobilité, le temps. Dieu et l'homme se tiennent en échec perpétuel et se fuient sans cesse l'un l'autre; tandis que celui-ci marche sans se reposer jamais dans la réflexion et la théorie, le premier, par son incapacité providentielle, semble reculer dans la spontanéité de sa nature. » L'issue de cette guerre, en effet, ne saurait être douteuse. Puisque Dieu, par l'excès même de sa science, ne sait rien, ne voit rien, ne peut rien, il est facile d'augurer que, dans ce burlesque drame de M. Proudhon, l'homme libre et progressif triomphera de son immense et immobile adversaire; le fini prévoyant triomphera de l'infini hébété, de même, et plus sûrement encore, qu'Ulysse a vaincu le Cyclope. La victoire est certaine, surtout si M. Proudhon veut bien s'en mêler. Voyez comme Ulysse énumère avec confiance les avantages de sa troupe : « Dieu ne voit, ne sent que l'ordre; Dieu ne saisit pas ce qui arrive, parce que ce qui arrive est au-dessous de lui, au-dessous de son horizon. Nous, au contraire, nous voyons à la fois le bien et le mal, le temporel et l'éternel, l'ordre et le désordre, le fini et l'infini; nous voyons en nous et hors de nous, et notre raison, parce qu'elle est finie, dépasse notre horizon. » Ainsi, la guerre à outrance de Dieu et de l'homme, dès à présent la suprématie de l'homme sur la divinité, et, dans un avenir peut-être prochain, sa victoire complète et définitive, voilà ce que M. Proudhon a trouvé dans sa logique.

Cette logique, il faut l'avouer, donne aux erreurs de M. Proudhon une allure assez neuve. Il y a dans sa philosophie, alors même qu'elle est le plus bouffonne, je ne sais quoi de dramatique et de saisissant. Plus d'un lecteur, étranger aux ruses et aux mensonges de la plume, a pu se dire : Cet écrivain s'appuie certainement sur des principes faux, tout ce qu'il affirme répugne à ma raison; mais quelles déductions vigoureuses! quelle nouveauté et quelle puissance dans cette façon de manier le raisonnement! et combien c'est là un logicien redoutable! Le lecteur se trompe. M. Proudhon, qui passe pour un esprit si original et si hardi, n'est hardi et original qu'en apparence. Ce qu'il manie bien, c'est un certain style audacieux, c'est un art effronté de rajeunir et de grouper des formules. Quant au fond de son système, cherchez bien, vous trouverez un composé de toutes les erreurs rebattues depuis des siècles dans les écoles des sophistes. On a déjà remarqué avec quelle habileté sournoise M. Proudhon commence par réfuter l'objection du mal contre la Providence, avant de proposer la même objection sous une forme qui lui est propre. « Je n'accuse pas le Créateur, dit-il, d'avoir fait de l'homme un être fini, limité, sujet à erreur : c'était la condition même de la création; je l'accuse de ne pas nous avoir épargné les longues et douloureuses épreuves que nous avons dû subir et que nous subirons encore avant d'arriver à une société bien faite. » Or, je vous prie, quelle différence y a-t-il entre cette seconde accusation et la première? Celle-ci n'est-elle pas la conséquence de

celle-là? Si l'homme n'était pas un être fini, et M. Proudhon démontre fort bien qu'il n'a pas le droit de s'en plaindre, le genre humain n'aurait certainement aucune épreuve à subir. Quant au reproche fait à Dieu de ne pas nous avoir donné immédiatement la solution de nos antinomies, la fin des contradictions de notre nature, et par conséquent la science et la félicité absolues, qui ne voit que c'est là toujours le même sophisme sous un déguisement plus compliqué? N'est-ce pas encore demander à Dieu pourquoi il ne nous a pas créés tout ensemble finis et infinis? En un mot, toute cette argumentation, malgré son faux air de nouveauté, ne revient-elle pas nécessairement à cette objection banale proposée mille fois, mille fois réfutée, et que M. Proudhon lui-même rejette avec un si légitime mépris? Un vieux sophisme assez adroitement dissimulé, voilà donc cette théorie redoutable!

M. Proudhon n'est pas plus heureux lorsqu'il prétend démontrer l'*incapacité* de l'être infini. Cette thèse a cependant quelque chose d'extraordinaire, et il semble qu'en repoussant cette extravagante proposition, on ne puisse du moins refuser à l'auteur le triste avantage d'une sottise originale. Eh bien! non; ce mérite même lui manque. Ouvrez le *de Natura deorum*, livre III, vous y trouverez le sophisme de M. Proudhon fort habilement mis en œuvre par un des principaux personnages du dialogue. Cotta, c'est le logicien qui a devancé et dérobé le nôtre, Cotta affirmait aussi que Dieu, étant infini, ne pouvait ni sentir, ni penser, ni agir comme un être fini, et que, par conséquent, il ne savait, ne faisait et ne pouvait rien dans la sphère de ce monde où nous sommes. Je n'ai pas cherché ce rapprochement bien loin; les vieilles erreurs comme celle-là traînent dans tous les manuels de nos bacheliers. La *Logique de Port-Royal*, après avoir cité le raisonnement de Cotta comme un rare exemple de sophistique, ajoute ces simples et énergiques paroles, qui tombent d'à-plomb sur le Cotta du XIXe siècle : « Il est difficile de rien concevoir de plus impertinent que cette manière de raisonner. Elle est semblable à la pensée d'un paysan qui, n'ayant jamais vu que des maisons couvertes de chaume, et ayant ouï dire qu'il n'y a point dans les villes de toits de chaume, en conclurait qu'il n'y a point de maisons dans les villes, et que ceux qui y habitent sont bien malheureux, étant exposés à toutes les injures de l'air. C'est comme Cotta ou plutôt Cicéron raisonne. Il ne peut y avoir en Dieu de vertus semblables à celles qui sont dans les hommes; donc il ne peut y avoir de vertu en Dieu. Et ce qui est merveilleux, c'est qu'il ne conclut qu'il n'y a point de vertu en Dieu que parce que l'imperfection qui se trouve dans la vertu humaine ne peut être en Dieu. De sorte que ce lui est une preuve que Dieu n'a point d'intelligence, parce que rien ne lui est caché; c'est-à-dire qu'il ne voit rien, parce qu'il voit tout; qu'il ne peut rien, parce qu'il peut tout; qu'il ne jouit d'aucun bien, parce qu'il possède tout. » N'est-ce pas, en des termes

presque semblables, toute la théodicée de M. Proudhon? et ne sommes-nous pas autorisé à dire, comme M. Thiers à propos des systèmes financiers de notre philosophe, que c'est là une des erreurs les plus bafouées des temps passés?

M. Proudhon, je ne crains pas de le dire, est aveuglé par sa fausse logique. Infatué de sa méthode, il marche droit dans l'absurde, il s'y établit à l'aise, il y triomphe, et je sais bien que des raisonnemens sans pédanterie, des argumens sans formules et sans constructions algébriques, ne le convaincront pas. Il parle une autre langue que nous; il se sert d'un calcul dont lui seul connaît les règles. Soit; mais comment M. Proudhon, sans renoncer à l'emploi de sa logique particulière, ne fait-il pas les réflexions que voici : Cette méthode, à laquelle j'attribue une certitude mathématique, deux hommes seulement, Kant et Hegel, l'ont appliquée jusqu'ici. Elle aurait dû les conduire tous deux à la vérité absolue. Or, elle a conduit l'un à une sorte de scepticisme métaphysique et lui a défendu de rien affirmer sur tout ce qui n'est pas nous; puis, complétée par une règle qui manquait à Kant, cette même méthode a dicté à Hegel le dogmatisme le plus impérieux qui fût jamais, un dogmatisme qui contredit les éternelles croyances de l'humanité. Ainsi, le scepticisme d'un côté, de l'autre des conclusions très positives, mais repoussées par le sens commun, voilà le produit de cette méthode que je proclame infaillible. Cette réflexion n'est-elle pas de nature à m'inspirer des doutes?

Moi-même, doit ajouter M. Proudhon, moi qui possède comme eux cette merveilleuse dialectique, quels résultats ai-je obtenus par elle? Un Dieu incapable de prévoir, un Dieu antisocial, anticivilisateur, antihumain, et en face un homme, créature finie, progressive et prévoyante, un être libre qui, engagé avec Dieu dans une effroyable lutte dont le prix est le gouvernement du monde, marche chaque jour à une victoire certaine. Tels sont les résultats de ma dialectique, résultats non pas seulement nouveaux, mais antipathiques à la foi du genre humain. Or, ma dialectique ne m'enseigne-t-elle pas, d'autre part, que le genre humain ne peut se tromper, et n'ai-je pas écrit cette phrase : « Je ne disputerai jamais avec un adversaire qui poserait en principe l'erreur spontanée de vingt-cinq millions d'hommes? » Hélas! ces vingt-cinq millions d'hommes ne seraient ici qu'une bagatelle; ce que je suis obligé de poser en principe, c'est l'erreur spontanée de la famille humaine dans tous les temps et dans tous les pays.

Enfin, ajouterait-il encore, si, malgré tant de motifs de doute, je persiste à croire que ma méthode est achevée et ses conclusions irréfutables, suis-je plus assuré pour cela d'être à l'abri de tout reproche? Non, certes. Ma logique me dit de chercher le terme supérieur où se concilient les antinomies; sans cela, je l'ai écrit mille fois, la loi de l'antinomie est mauvaise, elle ne donne que troubles et divisions. Je

dois donc, au-dessus des contradictions, placer la synthèse qui les efface. Au lieu d'opposer l'infini au fini, Dieu à l'homme, et d'en faire d'irréconciliables adversaires, je suis tenu de montrer comment cette opposition s'évanouit. Le christianisme a donné un magnifique symbole de cette construction philosophique. Dieu et l'homme, séparés par le péché d'Adam, sont rapprochés par l'homme-Dieu. La rédemption est l'incomparable synthèse au sein de laquelle disparaissent à jamais les antinomies de l'Ancien Testament. Si cette solution ne me satisfait pas, si elle n'a pas à mes yeux un caractère légitime, si elle me semble une aspiration de la conscience religieuse du genre humain plutôt que le produit nécessaire de la raison, j'en chercherai une autre, je chercherai la synthèse vraiment philosophique, mais je ne puis me dispenser d'en chercher une, et, jusqu'à ce que j'aie résolu le problème, je suis obligé de me taire. Voilà ce que me dit impérieusement ma logique. Et moi, infidèle aux principes que je proclame, loin de m'attacher à la conciliation des termes ennemis, loin de travailler à pacifier en moi ce monde métaphysique que ma loi des antinomies remplit de troubles effroyables, loin de chercher l'ordre, l'harmonie et l'unité, je m'établis au sein des discordes qui ne sont que l'œuvre de mon intelligence incomplète, et je déclame contre Dieu!

J'ai signalé clairement, je crois, la contradiction fondamentale, qui, la logique même de M. Proudhon étant supposée légitime, condamne et renverse toute sa philosophie. Comment s'étonner, après cela, des autres contradictions, vraiment innombrables, qui se disputent à chaque instant la pensée de l'auteur? Cette logique, qui devait *créer l'ordre dans l'humanité*, n'a réussi qu'à faire de l'esprit de M. Proudhon un chaos inextricable. Lorsque M. Proudhon écrit deux pages, il y en a presque toujours une qui est la réfutation de l'autre. Je ne parle pas des contradictions inhérentes aux différentes phases du progrès social, et dont la critique forme le sujet même du livre; je parle des contradictions qui troublent sa pensée et dont son orgueil ne se doute pas. Il affirme que Dieu est infini, et un peu plus loin que Dieu n'est pas l'absolu. Il affirme que l'idée de Dieu est « une idée gigantesque, énigmatique, impénétrable à nos instrumens dialectiques, comme sont au télescope les profondeurs du firmament, » et il fait l'analyse des attributs de Dieu, il décrit ses facultés, il prédit ses destinées avec la précision de l'anatomiste qui palpe et dissèque un cadavre. Il affirme que Dieu est incapable de prévoir, que la providence en Dieu est une contradiction inintelligible, et il reproche à Dieu de ne pas avoir prévu les misères du genre humain, il s'emporte contre ce qu'il appelle « la misanthropie de l'être infini, » il profère enfin sans trembler ces hideux blasphèmes qui ont épouvanté la conscience publique : « Ton nom, si long-temps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du

prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien! ce nom incommunicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé parmi les hommes, car Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère; Dieu, c'est le mal... Esprit menteur, Dieu imbécile, ton règne est fini..... Dieu, retire-toi! car dès aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage, je jure, la main étendue vers le ciel, que tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience. » Avons-nous fini? Pas encore. M. Proudhon affirme qu'il conduit l'homme à la science absolue; il a une confiance sans bornes dans les procédés infaillibles de sa dialectique, et il prêche ailleurs le plus complet scepticisme lorsqu'il assure que nous sommes réduits à commencer toutes nos recherches par deux choses que nous savons également fausses, la matière et l'esprit. Quel est l'homme qui a écrit ces mots : « Ce que j'appelle en moi science n'est qu'une collection de jouets, un assortiment d'enfantillages sérieux qui passent et repassent dans mon esprit? » C'est celui-là même qui a épuisé dans ses affirmations toutes les formules de l'assurance la plus hautaine, et qui s'exprime comme les oracles. Est-ce tout? Il s'en faut bien. Le même homme qui proteste, dit-il, de toutes les forces de son ame contre le culte du matérialisme est celui qui ose tracer ces lignes : « Il n'y a pas plus de raison pour voir de l'intelligence dans la tête qui a produit l'Iliade que dans une masse de matière qui cristallise à octaèdres. » Et plus loin : « La philosophie de l'histoire n'est pas dans ces fantaisies semi-poétiques dont les successeurs de Bossuet ont donné tant d'exemples; elle est dans les routes obscures de l'économie sociale. Travailler et manger, c'est, n'en déplaise aux écrivains artistes, la seule fin apparente de l'homme. Le reste n'est qu'allée et venue de gens qni cherchent de l'occupation ou qui demandent du pain. Pour remplir cet humble programme, le profane vulgaire a dépensé plus de génie que tous les philosophes, les savans et les poètes n'en ont mis à composer leurs chefs-d'œuvre. » Cet homme qui a écrit des pages pleines de force et de grace sur la sainteté du mariage, sur la vertu de la famille; cet homme qui repousse avec dégoût tous les systèmes sensuels de nos jours et la déification de nos instincts, c'est lui qui écrit brutalement : « N'oubliez jamais que la pitié, le bonheur et la vertu, de même que la patrie, la religion et l'amour, sont des masques. » Cette fois, est-ce assez d'exemples? A quel nombre sommes-nous arrivés? Dans une excellente critique de la démocratie socialiste, après avoir signalé sept contradictions essentielles chez M. Louis Blanc, M. Proudhon s'arrête tout à coup, car il n'aurait pas fini, dit-il, à septante-sept. Je demande la permission de m'arrêter aussi, et je donnerais le même motif, si je ne trouvais le chiffre bien modeste.

Maintenant, ce logicien livré aux contradictions, c'est-à-dire, pour

parler sa langue énergique, livré aux bêtes, savez-vous comment il se juge lui-même dans le résumé de son livre? Écoutez son *exegi monumentum* : « On a dit de Newton, pour exprimer l'immensité de ses découvertes, qu'il avait révélé l'abîme de l'ignorance humaine. Il n'y a point ici de Newton, et nul ne peut revendiquer dans la science économique une part égale à celle que la postérité assigne à ce grand homme dans la science de l'univers; mais j'ose dire qu'il y a ici plus que ce qu'a jamais deviné Newton. La profondeur des cieux n'égale pas la profondeur de notre intelligence au sein de laquelle se meuvent de merveilleux systèmes..... Que dirai-je plus? C'est la création même, prise, pour ainsi dire, sur le fait! » Il y avait au XIIIe siècle, dans les grandes écoles de la scolastique, un vigoureux dialecticien nommé Simon de Tournay. Un jour qu'il avait admirablement établi la divinité du Christ et ravi l'auditoire, il s'écria : « O petit Jésus! petit Jésus! (*Jesule! Jesule!*) autant j'ai exalté ta loi, autant je pourrais la rabaisser, si je voulais. » Les chroniques rapportent avec un pieux effroi que le sophiste fut incontinent privé de sa raison. Cet homme qui régnait dans les écoles, ce dialecticien enivré de sa logique, ne sut bientôt plus que balbutier au hasard et devint la risée des enfans.

III.

Si cette critique est aussi exacte que l'analyse a été fidèle, il nous sera facile de déterminer les rapports qui unissent le réformateur de la société et de la logique aux athées de la jeune école hégélienne. M. Charles Grün, que nous avons vu tout à l'heure si plein d'enthousiasme pour M. Proudhon, est-il satisfait du travail de son disciple? A-t-il retrouvé dans le *Système des contradictions économiques* le fruit des leçons qu'il avait données à l'auteur? Ses espérances sont-elles justifiées?

Une chose est commune à M. Proudhon et à ses maîtres, c'est la méthode, c'est un détestable emploi de ce qu'ils appellent l'antinomie et la synthèse. Quant au fond même de sa philosophie, le réformateur français, on a dû le remarquer déjà, se sépare tout-à-fait de l'athéisme allemand, ou plutôt de cette religion de l'humanisme découverte par M. Feuerbach, perfectionnée par M. Stirner et prêchée par M. Charles Grün. Pour les jeunes hégéliens, il n'y a pas d'autre Dieu que l'humanité; M. Proudhon reconnaît un Dieu qu'il a décrit et analysé, un Dieu ennemi de l'homme, un Dieu que nous devons combattre et vaincre. En s'arrêtant à cette conclusion si opposée aux dogmes de l'humanisme, M. Proudhon ne s'est pas dissimulé qu'il offenserait gravement ses amis. Douloureuse nécessité qui le préoccupe sans cesse! Cet homme qui ne craint pas d'outrager les croyances les plus sacrées de ses sem-

blables, cet écrivain dont les blasphèmes ont dépassé tout ce qu'imagina jamais le plus furieux délire, c'est le même qui redouble de ménagemens et de scrupules pour ne pas trop heurter l'athéisme des nouveaux hégéliens. Il est évident, à mes yeux, que toute la philosophie contenue dans ce livre des *Contradictions économiques* s'adresse beaucoup moins à la France qu'aux docteurs d'outre-Rhin. Il y a des chapitres entiers complétement inintelligibles pour qui ne connaît pas la situation de la jeune école hégélienne. Ceux qui ont lu le *prologue* de l'ouvrage ont dû être fort étonnés de voir l'auteur s'humilier, demander grace..... pourquoi? parce qu'il commence toutes ses explorations scientifiques par l'hypothèse d'un Dieu. Il s'en excuse, en effet, comme d'une énormité; il avoue sa confusion, comme s'il supposait une chose impossible, inouie, injurieuse pour le genre humain. A qui sont destinées ces monstrueuses justifications, si ce n'est à M. Feuerbach, à M. Stirner, à M. Charles Grün? Et enfin, quand il formule ses conclusions, ce n'est pas contre ses millions d'adversaires qu'il s'efforce de les soutenir, c'est contre la petite bande des humanistes. Il n'y a d'école sérieuse que celle-là; il n'y a d'adversaires dignes de lui que M. Feuerbach et ses adeptes. Lors donc qu'il se sépare des jeunes hégéliens, on voit encore que ses plus ardentes sympathies, disons mieux, que ses seules sympathies sont là. Schismatique, il est toujours plein de tendresse pour l'église qui l'a nourri.

Ce n'est pas à moi de prendre parti pour l'église hégélienne, encore moins de justifier l'hérésiarque. Entre M. Charles Grün et M. Proudhon, grace à Dieu, je n'ai pas à choisir. Cette situation d'esprit assure précisément mon impartialité et m'autorise peut-être à juger le différend. Or, puisque une même méthode est commune aux deux partis, puisque une même charte les gouverne, je suis forcé, au nom de cette charte, de donner tous les torts au réformateur français. Une fois les principes posés, M. Proudhon n'avait pas le droit de s'arrêter en chemin, et une déduction courageuse de ses prémisses l'aurait invinciblement ramené dans le giron de l'église qu'il a trahie. C'est lui qui a comparé l'humanité à l'Ève de Milton adorant son image dans les ondes transparentes du ruisseau; c'est lui qui a dit : « Toute idée de Dieu est un anthropomorphisme. » Comment donc se fait-il que ce Dieu, après n'avoir été d'abord qu'une hallucination de notre esprit, devienne ensuite « un infini aussi réel que le fini, » un être concret, un adversaire, hélas! vigoureusement armé, et à qui nous devons faire, sous peine de périr, une guerre de toutes les heures et de tous les instans? De la première proposition à la seconde, le lien nous échappe. Ce que M. Proudhon reproche surtout à l'humanisme, c'est de conserver Dieu tout en le transfigurant dans l'homme. L'humanisme, dit-il, n'est que le théisme retourné; c'est une religion plutôt qu'une science; la porte

est donc rouverte au mysticisme, au fanatisme, et nous retournons sur nos pas; moi, au contraire, en reconnaissant un Dieu, je proclame qu'il est l'ennemi de l'homme et que nous devons le combattre à outrance. — Bien que l'argument soit subtil et de nature à effrayer une école dont l'irréligion est le drapeau, les hégéliens ne s'y arrêteront pas. La loi des antinomies, diront-ils, ne vous enseigne-t-elle pas que toutes les oppositions doivent disparaître et que jusque-là la science n'est rien? Comment terminerez-vous la lutte du fini et de l'infini? Allez-vous retourner au symbolisme chrétien, à la médiation de l'homme-Dieu, à Jésus le rédempteur? Pourquoi donc repousser les résultats de la critique hégélienne, laquelle, analysant l'essence de la foi, a prouvé, comme vous l'avez admis, que Dieu est un produit de la pensée humaine? Pourquoi ne pas restituer à l'homme cette divinité dont il a revêtu si long-temps le spectre de sa conscience? Si vous persistez à nous prêcher la guerre de Dieu et de l'homme, vous violez la loi de l'antinomie et de la synthèse. Si vous répondez que cette guerre amènera nécessairement la victoire de l'homme et la défaite de Dieu, vous prolongez inutilement une lutte imaginaire, puisque l'homme, par notre théorie, a déjà détruit l'idée de Dieu et pris le gouvernement du monde. — Tous ces raisonnemens nous paraissent fort étranges, à nous, pauvres profanes, qui n'avons pas reçu le baptême hégélien; mais, une fois les principes admis, l'argumentation est invincible. Je ne sais vraiment pas ce que M. Proudhon répliquera, et j'ai bien peur, je l'avoue, que l'enthousiasme de M. Grün pour son élève ne soit blâmé par les grands prêtres de l'humanisme. Déjà M. Grün, dans les dernières pages de son livre, avait parlé sévèrement : « Il y a fagots et fagots, athées et athées, » lui disait-il, indiquant par là qu'on exigeait beaucoup. Déjà aussi M. Stirner, le vrai chef de l'humanisme, avait condamné les idées de M. Proudhon comme trop *sentimentales;* il avait déclaré, en outre, que la fameuse définition, *la propriété c'est le vol,* contenait une reconnaissance implicite de la propriété : car propriété et vol, disait le docteur allemand, sont deux idées corrélatives, et celui pour qui le vol est un crime reconnaît par cela même que la propriété est sacrée. Triste sort de cette définition, qui valait, au dire de l'auteur, tous les millions des Rothschild, et qui devait être l'événement le plus considérable du gouvernement de Louis-Philippe! M. Proudhon, comme on voit, était surveillé de près, et l'admiration candide de M. Grün n'était pas acceptée de tous ses amis. Que sera-ce quand on aura vu les hérésies du néophyte?

M. Proudhon répétera peut-être ces lignes étranges, qui sont la conclusion de son dialogue avec les humanistes : « Pour moi, je regrette de le dire, car je sens qu'une telle déclaration me sépare de la partie la plus intelligente du socialisme, il m'est impossible, plus j'y pense, de

souscrire à cette déification de notre espèce, qui n'est, au fond, chez les nouveaux athées, qu'un dernier écho des terreurs religieuses, qui, sous le nom d'*humanisme,* réhabilitant et consacrant le mysticisme, ramène dans la science le préjugé, dans la morale l'habitude, dans l'économie sociale la communauté, c'est-à-dire l'atonie et la misère, dans la logique l'absolu, l'absurde. Il m'est impossible, dis-je, d'accueillir cette religion nouvelle à laquelle on cherche en vain à m'intéresser en me disant que j'en suis le Dieu. Et c'est parce que je suis forcé de répudier, au nom de la logique et de l'expérience, cette religion, aussi bien que toutes ses devancières, qu'il me faut encore admettre comme plausible l'hypothèse d'un être infini, mais non absolu, en qui la liberté et l'intelligence, le moi et le non moi existent sous une forme spéciale, inconcevable, mais nécessaire, et contre lequel ma destinée est de lutter, comme Israël contre Jéhovah, jusqu'à la mort. » *Fiat lux!* J'ignore si les hégéliens seront plus habiles que moi et s'ils comprendront cette dernière phrase, résumé du système de M. Proudhon. Je serais tenté d'admettre l'ironique définition de Voltaire : « Quand celui à qui l'on parle ne comprend pas, dit ce roi du bon sens, et que celui qui parle ne se comprend plus, c'est de la métaphysique. » Battu sur le terrain de sa propre logique, convaincu d'inconséquence et de timidité par les seuls maîtres qu'il respecte, obligé, pour éviter leurs flèches, de se réfugier, comme les dieux d'Homère, dans des nuages qu'il épaissit à son gré, M. Proudhon n'est pas plus heureux avec l'école hégélienne qu'il ne l'a été avec les simples défenseurs du sens commun.

Eh bien! cette situation m'intéresse et me prouve que tout espoir n'est pas perdu; M. Proudhon n'appartient plus aux hégéliens. Le spectacle d'une intelligence distinguée qui se perd obstinément dans l'absurde est un spectacle triste. Ce serait un travail consolant de rechercher, au milieu des contradictions sans nombre qui troublent ce mâle esprit, les symptômes d'un retour possible au bon sens, à la saine philosophie, à la poursuite sincère du bien. On verrait le blasphémateur, emporté dans ses momens lucides par la force irrésistible de la vérité, prononcer de nobles paroles sur ce dieu bienfaisant que son système outrage. Ne s'est-il pas contredit de manière à nous désarmer, quand il a écrit cette phrase : « L'humanité... accomplit lentement, avec inquiétude et embarras, le décret de la raison éternelle; et cette réalisation, pour ainsi dire à contre-cœur, de la justice divine par l'humanité est ce que nous appelons en nous progrès. » Et cette belle formule : « Le divin artiste qui nous a commis à la continuation de son œuvre. » Et cette déclaration à propos des niaiseries de M. Cabet : « Le communisme, dans la science comme dans la nature, est synonyme de nihilisme, d'indivision, d'immobilité, de nuit, de silence; c'est l'opposé du réel, le fond noir sur lequel le Créateur, Dieu de lumière, a dessiné

l'univers. » De même, après avoir soutenu que le dogme de l'immortalité de l'ame ébranle tous les fondemens de la certitude, ne revient-il pas à ce dogme quand il s'écrie : « L'ordre dans la société, si parfait qu'on le suppose, ne chassera jamais entièrement l'amertume et l'ennui; le bonheur, en ce monde, est un idéal que nous sommes condamnés à poursuivre toujours, mais que l'antagonisme infranchissable de la nature et de l'esprit tient hors de notre portée. S'il est une continuation de la vie humaine dans un monde ultérieur, ou si l'équation suprême ne se réalise pour nous que par un retour au néant, c'est ce que j'ignore... Tout ce que je puis dire est que nous pensons plus loin qu'il ne nous est donné d'atteindre, et que la dernière formule à laquelle l'humanité vivante puisse parvenir, celle qui doit embrasser toutes les positions antérieures, est encore le premier terme d'une nouvelle et indescriptible harmonie. » On voit que, dans cette dernière phrase, l'immortalité de l'ame, niée d'abord ou du moins mise en doute comme impossible à démontrer, est annoncée brusquement en d'éloquentes paroles. L'auteur a d'abord fermé le ciel, mais, entraîné malgré lui, il ouvre tout à coup à l'ame désolée des perspectives lumineuses!

Que serait-ce si M. Proudhon ne revenait pas seulement à la philosophie véritable, et si, se rejetant en arrière, il allait aboutir au mysticisme! Parler de mysticisme à propos d'un esprit si sec, cela ressemble à une plaisanterie, et pourtant c'est bien lui qui a remarqué, avec une joie inattendue, que nos chimistes contemporains retournent à la pierre philosophale et que nos astronomes sont en train de réhabiliter l'astrologie. Les astronomes et les chimistes se chargeront sans doute de rectifier ces étranges observations; contentons-nous de signaler aux philosophes les fabuleuses paroles que voici : « J'ai certes moins d'inclination au merveilleux que bien des athées, mais je ne puis m'empêcher de penser que les histoires de miracles, de prédictions, de charmes, etc., ne sont que des récits défigurés d'effets extraordinaires produits par certaines forces latentes, ou, comme on disait autrefois, par des puissances occultes. Notre science est encore si brutale et si pleine de mauvaise foi; nos docteurs montrent tant d'impertinence pour si peu de savoir, ils nient si impudemment les faits qui les gênent, afin de protéger les opinions qu'ils exploitent, que je me méfie de ces esprits forts, à l'égal des superstitieux. Oui, j'en suis convaincu, notre rationalisme grossier est l'inauguration d'une période qui, à force de science, deviendra vraiment prodigieuse; l'univers, à mes yeux, n'est qu'un *laboratoire de magie* où il faut s'attendre à tout... » Ainsi ce farouche ennemi du mysticisme, ce terrible accusateur des « spiritualistes bigots, » est parfois un halluciné, et, dans ce *laboratoire de magie* qui s'appelle la création, il a bu les philtres qui procurent l'extase!

Nous n'en demandons pas tant à M. Proudhon; il nous suffirait qu'il

rentrât dans la grande famille spiritualiste dont les chefs sont la pure expression et l'éternel honneur du genre humain. Qu'est-ce donc qui s'oppose à tous les bons instincts de cette intelligence troublée? Qu'est-ce qui comprime violemment ces secrètes aspirations d'une conscience qui s'ignore et les fait éclater çà et là en des fusées mystiques? M. Proudhon lui-même nous révèle ce secret quand il s'écrie, à propos des œuvres de bienfaisance dont la fondation est un des plus sérieux mérites de ce temps-ci : « J'avoue que la charité de tant de personnes du sexe, les plus distinguées par la naissance, l'éducation et la fortune, et qui se font les hospitalières de leurs sœurs en Jésus-Christ en attendant qu'une société meilleure leur permette de devenir leurs collaboratrices et leurs compagnes, me pénètre et me touche, et je me ferais horreur s'il échappait à ma plume, en parlant des devoirs que ces nobles dames accomplissent avec tant d'amour et que rien ne leur impose, un seul mot qui respirât l'ironie ou le dédain. O saintes et courageuses femmes! vos cœurs ont devancé les temps, et c'est nous, *misérables praticiens, faux philosophes, faux savans,* qui sommes responsables de l'inutilité de vos efforts. Puissiez-vous un jour recevoir votre récompense! mais puissiez-vous ignorer à jamais ce qu'une dialectique suscitée de l'enfer, car c'est la société qui l'a mise en mon ame, me forcera tout à l'heure à dire de vous! » Vous le voyez, il s'en accuse à voix haute, sa dialectique vient de l'enfer. Il ajoute, il est vrai, que cet enfer est la société elle-même; qu'importe? Il n'avoue pas moins que c'est la haine qui l'inspire, et cette confession, malgré l'arrogance de l'accent, indique peut-être les émotions confuses du repentir.

Il dit encore : « Qu'on ne juge pas de la dureté de mon cœur par l'inflexibilité de ma raison. Mes sentimens, j'ose le dire, ont toujours été ce qu'amis ou ennemis pouvaient désirer qu'ils fussent; quant à mes écrits, si sombres qu'ils paraissent, ils ne sont, après tout, que l'expression de mes sympathies pour tout ce qui est homme et qui vient de l'homme. » Arrêtons-nous sur cette citation; après une critique dont je ne suis pas libre d'adoucir les termes (ne serait-ce pas, en effet, me rendre coupable d'une ridicule hypocrisie, m'attaquant à un homme qui traite avec mépris les plus glorieux guides de l'humanité?), après une critique où j'ai dû exprimer sans ménagement ma pensée tout entière, il m'est doux de recueillir de M. Proudhon ce consolant témoignage; il m'est doux de pouvoir mettre d'un côté les intentions de son cœur, de l'autre les détestables erreurs de son esprit. Oui, le mal, le démon tentateur, chez M. Proudhon, c'est sa pernicieuse dialectique; je ne dis pas avec lui que c'est l'inflexibilité de sa raison; j'ai montré, au contraire, combien cette raison se trouble et se réfute sans cesse; je dis que c'est sa dialectique envenimée, sa logique haineuse, qui lui ordonne de chercher partout des oppositions, de les exagérer, de les in-

venter au besoin, et qui ensuite, impuissante à rétablir l'harmonie, abandonne *le misérable praticien, le faux philosophe, le faux savant*, au milieu d'un épouvantable désordre. Si M. Proudhon sait résister aux séductions de cette originalité menteuse, il épargnera de grands scandales à la conscience publique, des déceptions cruelles aux malheureux qui espèrent en lui; le dirai-je enfin? une confusion ridicule, une chute honteuse et sans espoir à une intelligence qui peut se relever encore avec honneur.

IV.

Nous avons vu M. Charles Grün et M. Proudhon, les deux interprètes les plus distingués des partis extrêmes en Allemagne et en France, nous prouver, pièces en mains, l'incurable indigence de tous les systèmes socialistes. Nous avons vu le plus hardi de nos réformateurs, M. Proudhon, enseigner avec force certaines vérités essentielles qui ruinent non-seulement les extravagances d'aujourd'hui, mais toutes celles qui peuvent fermenter à l'avenir dans les cerveaux malsains. Il se refuse, par exemple, à diviniser nos passions, et, nous ordonnant de les dompter, il fait luire au-dessus de nous la loi sublime du devoir. Il se demande à quel degré d'abaissement moral nous sommes parvenus, pour que la critique se croie obligée de remuer tout le fumier des socialistes sensuels. Nous l'avons vu aussi défendre avec enthousiasme un autre grand principe qui n'est pas moins contraire que le sentiment du devoir à toutes les utopies de nos jours, le principe de la liberté de l'individu, de cette liberté sans laquelle le monde est un enfer, et qui fait tout le prix de l'existence. Partout ailleurs, quand il veut porter secours au socialisme en détresse, la vérité l'abandonne, et ses écrits ne sont plus qu'un long et orageux délire. Ce simple résumé des faits ne parle-t-il pas assez haut?

Le sentiment du devoir, le sentiment de la liberté, nous ne demandons que cela, et le socialisme est vaincu. Avec le devoir, nous retrouvons la morale et ses conséquences fécondes, nous retrouvons la sainteté de la famille, l'amour de nos semblables, le respect de la propriété; surtout, nous retrouvons ce Dieu éternel, infiniment puissant et infiniment bon, devant lequel M. Proudhon et les hégéliens *sont comme s'ils n'étaient pas*. Avec la liberté, nous opposons un insurmontable obstacle à toutes les entreprises homicides des prétendus organisateurs. De ces deux principes, l'un est l'ame de la civilisation même et nous est légué par l'infaillible travail des siècles; l'autre, expressément décrété par la France de 89, a complété le trésor du genre humain. L'idée du devoir avait renouvelé l'homme depuis l'enseignement du Christ, mais quelque chose lui manquait encore; la conscience du

droit, telle qu'elle a éclaté dans la grande ame de la France régénérée, a terminé notre éducation. Le génie de 89 a dit comme le Dieu de la Genèse : *Faciamus hominem!* Depuis cette mémorable époque, l'homme est debout, l'homme tout entier. Veillons sur lui et prenons garde qu'on ne le ramène à l'antique esclavage. Or, comme il n'y a pas un système socialiste qui ne viole ces deux principes, nous avons le droit d'affirmer que, sous leur masque hypocrite, ces théories ne sont que les vieilles erreurs et les vieilles tyrannies acharnées à la ruine de l'esprit moderne.

Et s'il y a, comme je n'en doute pas, quelques esprits distingués, s'il y a de généreux rêveurs embarqués sur cette *nef des fous* qui emporte le socialisme loin des grandes voies du genre humain, quelle conclusion devons-nous en tirer? quel est le sens sérieux de ces symptômes? Ne faut-il pas avouer que la société a bien des progrès à accomplir, bien des misères à soulager, bien des injustices partielles à faire disparaître? Oui, sans doute. L'assemblée nationale a déjà fait des lois utiles; les assemblées à venir en feront à leur tour, car la société doit veiller jour et nuit, et nous sentons en nous un idéal de liberté et de justice dont il importe de se rapprocher sans cesse, bien que nous soyons condamnés sur cette terre à ne jamais le réaliser tout entier. Ce n'est pas là cependant la conclusion la plus importante ni le remède le plus urgent de nos misères. La vraie conclusion, la voici : c'est qu'il faut réveiller en nous et le sentiment du devoir et le sentiment de la liberté. C'est pendant le sommeil de ces deux guides que les théories désastreuses font invasion et commencent leur sabbat. Quand la morale publique se perd, le socialisme sensuel divinise nos passions et veut nous livrer aux bêtes; quand la conscience du droit s'affaiblit, les théoriciens de la servitude nous proposent, au nom du progrès, l'anéantissement de la liberté et de la vie. Il n'est pas bon que l'esprit moderne s'endorme; l'engourdissement est funeste à ce vainqueur derrière lequel tant d'ennemis conspirent encore; s'il s'assoupit et s'affaisse, les fantômes du passé, les spectres maudits se dressent pour le frapper au cœur. Réveillons-le donc et soutenons-le dans les glorieuses difficultés de sa tâche. Philosophes ou prêtres, écrivains, publicistes, artistes même, chacun dans notre sphère, chacun selon la mesure de nos forces et la condition de nos travaux, faisons luire à ses yeux la sainte loi du devoir, faisons-lui comprendre enfin la sévère grandeur de la liberté!

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Les morts apparentes. — L'Académie des Sciences et la planète Leverrier.

Il y a eu depuis quelques mois comme un temps d'arrêt dans le mouvement scientifique. A défaut de questions nouvelles, l'attention des savans a été appelée principalement sur des questions restées depuis long-temps sans solution, et plusieurs de ces questions ont été reprises et éclairées par des explications décisives. C'est ainsi qu'une lumière inattendue vient d'être jetée sur un des plus graves problèmes de la physiologie. Il s'agit de la détermination des signes de la mort. L'histoire des travaux publiés sur cet important sujet nous ramène aux premiers temps de la médecine; il suffira, pour faire mieux comprendre l'état actuel du débat, d'en résumer en quelques mots les antécédens.

L'idée des tortures auxquelles serait condamné un malheureux enfoui comme mort dans la terre, quoiqu'il fût encore vivant, a, dans l'antiquité comme de nos jours, effrayé l'imagination des hommes. Les historiens de tous les temps ont cité des exemples de ces déplorables erreurs. Et cependant le respect des anciens pour les morts était porté si haut, qu'il pouvait être regardé comme un véritable culte. Platon n'avait point oublié, au nombre des lois qu'il avait inscrites dans le code de sa *République*, tout ce qui était relatif aux soins que demandait l'ensevelissement. Ces principes, nécessaires à l'entretien de toute société civilisée, étaient puisés dans la nature; aussi tous les législateurs les ont reconnus. Cicéron avait établi trois espèces d'équité, la première envers les dieux, la seconde envers les morts, et la troisième relative aux hommes.

Toutefois ce respect des anciens pour les morts ne se traduisit guère, on le voit, qu'en pratiques superstitieuses. Il faut traverser plusieurs siècles pour trouver quelques documens sérieux sur les signes certains de la mort. L'opinion si ancienne que l'on pouvait enterrer vivantes des personnes dont la vie n'était pas encore éteinte avait régné sans contrôle pendant tout le moyen-âge et recevait

chaque jour un nouvel appui dans des récits fabuleux partout accueillis avec la plus grande crédulité. En 1740 enfin, un écrit de Winslow soumit cette opinion à l'épreuve de la discussion scientifique, et malheureusement les recherches du célèbre anatomiste servirent moins à combattre qu'à fortifier le préjugé populaire. Winslow, qui lui-même avait été enseveli deux fois, s'attacha très complaisamment à faire ressortir le danger des inhumations prématurées. La conclusion naturelle à tirer de son écrit, c'était que la science manquait des moyens nécessaires pour distinguer la mort apparente de la mort réelle. Winslow avait écrit sa dissertation en latin, il ne s'était adressé qu'aux savans. Deux ans après la publication de cet opuscule, Bruhier d'Ablincourt le traduisit et recueillit au hasard cent vingt-deux observations, sans s'inquiéter de savoir si la source où il les puisait était authentique. Le travail de Bruhier était bien de nature à semer l'épouvante. Sur les cent vingt-deux personnes dont parlait Bruhier, quinze avaient été enterrées vivantes, quatre s'étaient réveillées sous le scalpel de l'anatomiste, et cent trois, réputées mortes sans l'être, étaient revenues à la vie assez tôt pour échapper à la froide prison du cercueil. Ces bizarres récits ne devaient être goûtés que des personnes étrangères à la physiologie et à l'art de guérir. Ils ne pouvaient soutenir l'examen et la critique d'un homme compétent; aussi fut-il aisé de démontrer la part qu'avait eue l'imagination dans l'énumération funéraire de Bruhier. L'opinion publique, vivement émue, fut bientôt rassurée par Louis, le savant secrétaire de l'Académie royale de chirurgie. Ses lettres *sur la certitude des signes de la mort* forment une sorte de contre-poids à la dissertation si aventureuse de Bruhier. Celui-ci avait aveuglément accepté toutes les fables semées çà et là dans les livres; Louis, au contraire, soumet chaque fait à un examen sévère; il disserte avec une rare sagacité sur la vraisemblance des détails, et démontre qu'aucun des récits sur lesquels s'était appuyé Bruhier n'est de nature à convaincre un esprit sérieux. Louis compléta cette réfutation par des recherches intéressantes qui lui permirent d'affirmer, après plus de cinquante expériences, que la *rigidité cadavérique* est un signe certain de la mort.

Après les écrits de Bruhier et de Louis, plusieurs années se passèrent sans amener de progrès notables dans l'étude de la question. Les mémoires de Pinneau et de Thierry, celui que publia Durande en 1789, indiquent de sages précautions pour prévenir le danger des inhumations prématurées; mais ils n'abordent pas le problème physiologique. C'est aux belles expériences de Haller sur l'irritabilité de la fibre musculaire que revient l'honneur d'avoir mis les savans sur la voie des caractères différentiels au moyen desquels on peut distinguer la vie de la mort. Haller avait constaté que les fibres charnues de l'oreillette droite du cœur sont celles qui conservent les dernières les attributs de la vie. Nysten marcha dans la voie tracée par Haller, et chercha un moyen sûr de reconnaître l'insensibilité musculaire. De tous les stimulans au moyen desquels les physiologistes ont poursuivi l'irritabilité dans les tissus, nul n'est plus puissant que le galvanisme. C'est à ce moyen qu'eut recours Nysten, en 1811, à l'hôpital de la Charité. Un courant électrique réveille la faculté de contraction dans le muscle qui vit encore. Celui-ci, détaché du corps, peut encore, pendant quelques instans, déterminer les mouvemens, quand il est stimulé par des piqûres, des déchirures; mais, aussitôt que la vie y est complétement éteinte, en vain tourmenterait-on la fibre charnue par les excitans les plus énergiques, le muscle est

frappé à jamais d'inertie, comme la matière qui n'a jamais vécu. Aussi l'immobilité qu'observa Nysten sur les cadavres de quarante individus, dont il avait soumis quelques muscles aux courans galvaniques, fut-elle considérée par lui comme un des signes qui annoncent le plus certainement l'extinction totale de la vie.

Pendant qu'en France les physiologistes cherchaient à déterminer le degré de certitude des signes de la mort, l'impulsion qui les entraînait s'était communiquée à l'Allemagne. Les ouvrages des médecins français furent bientôt traduits et donnèrent lieu à de nouvelles publications. L'un de ces écrits, le plus célèbre de tous, frappa les esprits d'une sorte de terreur. Il est dû à Hufeland, qui s'attacha surtout à prouver l'incertitude des signes de la mort contrairement aux assertions de Louis. L'effroi qu'il causa fut tel, que plusieurs gouvernemens de l'Allemagne crurent devoir ordonner l'établissement de *maisons mortuaires*. L'opinion publique, cependant, fut moins vivement émue en France, et jamais l'on ne tomba, sauf quelques exceptions insignifiantes, dans les exagérations de nos voisins d'outre-Rhin.

Tel était, il y a onze ans à peine, l'état de la question relative aux signes de la mort et au danger des inhumations prématurées, lorsque, en 1837, un professeur de l'université de Rome, M. Manni, proposa dans une lettre adressée à l'Académie des Sciences de Paris, de faire les fonds d'un prix spécial de 1500 fr. à décerner au meilleur mémoire *sur les morts apparentes* et sur les moyens de remédier aux accidens qui peuvent en être la conséquence. Convaincue de l'importance qu'il y aurait à résoudre une difficulté qui avait occupé les médecins et les légistes depuis tant d'années, la section de médecine et de chirurgie, consultée par l'Académie tout entière, accepta l'offre avec reconnaissance, et le gouvernement, auquel étaient adressés chaque jour de nombreux mémoires sur le danger d'inhumer trop tôt les citoyens, autorisa, par une ordonnance datée du 5 août de la même année, l'acceptation des fonds offerts par le professeur de Rome.

L'appel qu'avait fait l'Académie des Sciences aux hommes de travail, en proposant cette double question : *Quels sont les caractères des morts apparentes? Quels sont les moyens de prévenir les enterremens prématurés?* ne resta pas longtemps sans résultat. Parmi les divers mémoires qui ont été successivement présentés au concours, il en est un qui paraît avoir rempli entièrement l'attente de la docte assemblée. En exposant leur opinion sur ce mémoire, les membres de la commission d'examen, MM. Rayer et Magendie, ont eu eux-mêmes à traiter la question soulevée par le professeur de Rome, et leur dissertation savante a complété victorieusement la démonstration commencée par le travail couronné. Le plus sûr moyen d'éviter les enterremens prématurés était de distinguer, parmi les divers signes de la mort, celui qui mérite à la fois le plus de confiance et qui se produit le plus rapidement. Tel est aussi le but atteint par M. Bouchut, auteur du mémoire dont les conclusions ont trouvé dans les suffrages de MM. Rayer et Magendie une confirmation si éclatante.

Une rapide énumération des phénomènes qui accompagnent et suivent la mort fera mieux comprendre la portée de la découverte sanctionnée par l'Académie. Quand la vie est sur le point d'abandonner le corps qu'elle avait animé, les sens s'éteignent peu à peu, la respiration devient difficile, anxieuse, râlante; enfin, la dernière expiration se fait, et, les extrémités du corps ne recevant plus

l'ondée vivifiante qui leur vient du cœur, la chaleur disparaît et fait place au froid de la mort. Bientôt se développe un phénomène dont Haller et Bichat ont nié à tort la constance, la *rigidité cadavérique*, qui envahit d'abord les muscles du tronc, du cou, puis ceux des membres inférieurs, enfin des membres thoraciques, et dont la durée est d'autant plus grande qu'elle est survenue plus tard. Elle est bien distincte de la raideur causée par un état convulsif des muscles, ou par la congélation; car, dans le premier cas, en usant de moyens suffisamment énergiques, on parvient à vaincre, du moins pour un moment, la puissance musculaire; dans le second, la raideur occupe indistinctement tous les tissus, la peau, le tissu cellulaire, etc., dont toutes les cavités sont remplies de petits glaçons qui se brisent pendant qu'on fléchit les membres et font entendre un bruit analogue à celui d'une lame d'étain qu'on plie. L'absence de la contraction des muscles, sous l'influence d'excitans directs, tels que des piqûres, l'application de caustiques, ou, ce qui est bien plus concluant, du fluide galvanique, est le second phénomène inséparable de la mort, auquel il faut ajouter le dernier de tous, la décomposition putride qu'éprouvent tous les corps organiques qu'a abandonnés la vie. Aucun de ces signes ne peut être constaté immédiatement après la mort. La rigidité peut bien s'emparer des muscles avant la disparition de la chaleur, quoi qu'en ait dit Nysten, mais il faut toujours, pour qu'elle se produise, un temps plus ou moins long. Sommer disait qu'il ne l'avait jamais vue survenir dans les cadavres humains moins de dix minutes ni plus de sept heures après la mort. L'insensibilité d'un muscle soumis à l'action d'un courant galvanique est un signe qui ne se produit pas non plus immédiatement après la mort réelle, et le cœur peut avoir déjà cessé ses fonctions, que la fibre charnue conserve encore pendant quelque temps une certaine irritabilité. Enfin la décomposition putride ne s'opère, on le sait, qu'au milieu de certaines conditions; l'eau et l'air sont aussi nécessaires pour le développement de la putréfaction qu'ils le sont pour le maintien de la vie. Un de nos chimistes célèbres, M. Gay-Lussac, a conservé de la viande fraîche pendant plusieurs mois, en la tenant sous une cloche de verre dont l'atmosphère était desséchée par du chlorure de calcium; et, suivant Guyton de Morveau, la putréfaction n'est pas possible dans l'hydrogène, l'azote et l'acide carbonique, car c'est à l'oxygène qu'il contient que l'air doit la propriété de favoriser la décomposition des corps. La putréfaction est également ralentie par un abaissement de température, et elle s'arrête même quand le thermomètre est au-dessous du point de la congélation. C'est ainsi que les mammouths ont résisté, depuis des milliers d'années, au milieu des glaces éternelles où on les a trouvés ensevelis.

Si la science ne pouvait indiquer des signes plus certains de la mort, nous concevrions les efforts faits depuis Hufeland pour multiplier les précautions qui doivent présider aux enterremens. Heureusement l'ère des tâtonnemens sur ce triste problème vient d'être close. On a découvert un fait capital qui peut servir à distinguer la mort apparente de la mort réelle : c'est la *persistance des battemens du cœur*. Les moyens de constater ce fait scientifiquement ne pouvaient échapper long-temps aux recherches de la physiologie moderne, et ils ont été indiqués dans le mémoire de M. Bouchut.

Il n'y a pas long-temps qu'on a appris que l'application de l'oreille, soit immédiate, soit par l'intermédiaire du stéthoscope, sur le contour de la poitrine, permet d'explorer les bruits normaux ou pathologiques qui sont produits dans

les poumons et le cœur. Cette féconde découverte, due au génie inventif de Laënnec, dont la sagacité a donné ainsi au diagnostic des affections de poitrine une précision inespérée, a été empruntée avec bonheur par M. Bouchut dans la recherche des signes certains de la mort. L'auteur du mémoire couronné a exploré les bruits cardiaques toutes les fois que l'occasion favorable s'en est présentée. Un homme avait eu l'artère radiale divisée par un instrument tranchant; l'hémorrhagie considérable qui en était résultée avait amené plusieurs syncopes dans un court espace de temps. Déjà la peau avait la blancheur du marbre, le pouls manquait, tout le corps était insensible. La main appliquée sur la région précordiale y sentait le froid et l'immobilité de la mort; mais l'oreille y percevait à de longs intervalles un léger bruit : le cœur, véritable *ultimum moriens*, le cœur battait encore. On sait que l'hystérie a pu quelquefois simuler la mort au point de faire croire à de prétendues résurrections. Quand Raulin raconte qu'il a fait suspendre les funérailles d'une jeune fille hystérique, parce que la couleur des joues de la victime n'était pas totalement changée, il est probable que, s'il eût connu les bienfaits de la découverte de Laënnec et l'application qui vient d'en être faite, il eût pu immédiatement constater la persistance de la vie.

L'existence des battemens du cœur pendant la syncope n'a pas seulement une grande importance pour le diagnostic de la mort apparente, elle est encore une vérité de plus dont la physiologie vient de s'enrichir. Un tel fait est en contradiction complète avec l'opinion généralement reçue depuis l'illustre doyen de l'université de Halle, Frédéric Hoffmann. Cet homme, dont les nombreux écrits ont donné une si féconde impulsion à la science, professait que la syncope était due à la suspension complète des fonctions du cœur, doctrine soutenue plus tard par l'autorité d'un grand nom, de Bichat, qui la répandit, ainsi que ses élèves. Aujourd'hui l'auscultation en a fait justice, de sorte qu'on peut dire que, de tous les organes, le cœur est le dernier comme il est le premier qui se meut. C'est donc l'auscultation qui devra être employée comme un guide infaillible dans tous les cas où quelques doutes pourraient être conçus sur la réalité de la mort. On sait combien ces cas sont nombreux, depuis l'*asphyxie des nouveau-nés* jusqu'à l'insensibilité apparente produite par le froid et par l'ingestion de certaines substances vénéneuses. L'étude des causes qui déterminent ces états léthargiques ne rentrait pas dans le sujet traité par M. Bouchut. L'auteur du mémoire n'avait à se préoccuper que du mode d'application de sa méthode dans tous les cas possibles. En d'autres termes, quelle est la limite que la science peut assigner au silence du cœur pour que le praticien soit en droit de prononcer l'arrêt de mort? L'observation clinique va nous répondre. Voyez les derniers instans d'un agonisant, et, dès que la respiration commencera à se ralentir, appliquez l'oreille sur la région précordiale : vous constaterez d'abord qu'un râle bruyant empêche d'apercevoir les battemens du cœur; mais, dans l'intervalle qui sépare les deux dernières inspirations, et surtout au moment suprême où s'échappe le dernier souffle, vous entendrez d'une manière très distincte le double battement, alors que les pulsations seront insensibles sur la poitrine et le trajet des artères. L'intervalle le plus grand qu'ait rencontré M. Bouchut entre deux bruits est, chez l'homme adulte et le vieillard, d'environ six secondes. C'est celui de sept secondes qu'a trouvé M. Rayer. Aussi la commission, prenant un intervalle de temps cinquante fois plus grand que celui qu'indiquait l'obser-

vation, a-t-elle conclu, afin d'éviter toute méprise fâcheuse, que les contractions du cœur sont définitivement arrêtées, et que la mort est réelle, si, l'oreille étant appliquée, *pendant cinq minutes* au moins, sur chacun des points de la poitrine où les battemens du cœur peuvent être perçus, nul bruit ne s'est fait entendre. D'ailleurs, cet état entraîne bientôt avec lui la perte complète du sentiment et du mouvement, ainsi que l'arrêt de la respiration, nouveaux signes qui rendent le premier d'autant plus sûr.

Il est facile de comprendre, d'après ces données, que l'homme de l'art peut seul reconnaître d'une manière positive l'état de mort réelle ou apparente. Comment, en effet, interroger avec l'oreille les derniers battemens du cœur, si l'exercice de l'auscultation n'a préalablement familiarisé l'observateur avec les doubles pulsations qui se font entendre dans l'état normal? Avant la découverte de Laënnec et l'application que vient d'en faire M. Bouchut, le médecin ne pouvait constater que plus ou moins tardivement la mort complète et réelle; mais tirer, comme l'ont fait quelques savans timorés, de cette imperfection de la méthode scientifique des argumens contre son infaillibilité, c'était aller trop loin et donner raison aux plus ridicules écarts de l'imagination populaire. Tout le monde connaît les histoires fort peu vraisemblables qui sont nées de cette défiance absurde que la science n'a jamais méritée. Ces histoires ont été assez souvent réfutées pour que nous jugions inutile d'y revenir. A l'époque même où la physiologie n'avait pas découvert le moyen de *constater la mort avec le plus de rapidité et de précision possible*, elle fournissait encore à l'homme de l'art assez de lumières pour que des erreurs déplorables ne fussent point à craindre. Aujourd'hui, rien ne justifie plus ces alarmes de quelques esprits frivoles. C'est à la France, il est bon de le rappeler en finissant, que revient le double honneur d'avoir, la première, posé le problème des signes de la mort sur le terrain scientifique, comme de l'avoir, la première aussi, scientifiquement résolu. Espérons que cette découverte encouragera nos physiologistes, et qu'une science représentée dans notre pays par tant de noms illustres ne tardera point à s'y relever après quelques années de sommeil.

Une discussion violente dans ses termes, regrettable dans ses effets, s'est engagée récemment au sein de l'Académie des Sciences, et de là retentit aujourd'hui dans le monde savant. La guerre, sourdement conseillée par ceux-là même qui, au moment décisif, se sont tenus le plus à l'écart, a été déclarée, non sur une question de territoire, mais sur une part du ciel. C'est dans l'infini de l'espace que se trouve le champ de bataille; les combattans sont M. Leverrier, le géomètre, et M. Babinet, le bibliothécaire de l'Observatoire. Dans ce temps où rien n'échappe à la critique, où tout se conteste, même les chiffres, nous pouvions nous attendre à voir la discussion s'acharner à l'un des plus beaux résultats de l'analyse, la découverte *à priori* d'un astre nouveau. On se souvient que, sans partager l'enthousiasme passionné du célèbre directeur de l'Observatoire, sans essayer, comme on l'a fait, d'abuser l'opinion en présentant ce grand résultat comme sans précédens comparables dans la science, nous avons, au contraire, simplement raconté l'histoire de la découverte, et fait remarquer, en rapprochant le travail de M. Leverrier des recherches d'Obers, l'analogie des méthodes adoptées par ces deux astronomes pour appliquer à la connaissance des mouvemens

planétaires les lois de Newton et de Kepler. M. Leverrier n'a point été pour nous un génie prodigieux, un savant sans égal, mais le disciple intelligent de ces deux grands géomètres. Aussi aujourd'hui, quand à des éloges excessifs succèdent des attaques d'une inconcevable violence, pouvons-nous dire, sans être soupçonné de partialité, ce qui est résulté, pour l'édification de la science, de tout ce bruit.

On se rappelle que M. Leverrier, après avoir annoncé, le 1er juin 1846, la présence en un point du ciel qu'il désignait d'un astre encore inconnu, vint, trois mois après, le 31 août de la même année, donner à l'Académie de nouveaux développemens sur sa méthode et traça aux astronomes la marche qu'ils devaient suivre pour trouver l'astre annoncé. « La longitude de cet astre est de 327 degrés, disait l'astronome, mais il faut se garder de croire que cette position soit définie d'une manière absolue, et, si l'on ne le trouvait pas à la place que je lui assigne, il faudrait en étendre la recherche jusqu'à 10 et même 20 degrés en avant. » Comme on le voit, M. Leverrier, loin d'indiquer d'une manière absolue la position où l'astre devait se rencontrer dans le ciel, donnait, au contraire, aux erreurs supposables une latitude assez grande. Ayant opéré sur le calcul des perturbations d'Uranus, qui ne contient pas moins d'un dixième d'erreur, il ne pouvait, sans encourir un juste blâme, se renfermer dans de plus étroites limites, et cependant on lui fait aujourd'hui, pour les besoins de la cause, un grave reproche de sa réserve. Nous assistions à cette séance et nous suivions avec un vif intérêt l'analyse théorique exposée par l'habile astronome. Admirant la puissance du calcul qui fait que, du fond de son cabinet, un géomètre peut tracer l'orbite d'une planète qu'il ne connaît pas, calculer sa masse et sa distance, assigner le point du ciel où le télescope pourra la rencontrer, nous fûmes bien impatient de voir l'Observatoire se mettre à l'œuvre, osant à peine espérer que l'expérience confirmerait cette belle théorie.

Notre attente fut trompée, aucune communication de l'Observatoire ne vint consacrer la découverte de M. Leverrier. Y avait-il indifférence coupable, ou des jalousies, comme on en rencontre si fréquemment parmi les savans, empêchaient-elles que les observations ne se fissent? Non, mais il faut bien dire, quoi qu'il nous en coûte, la raison de ce mystère : c'est qu'il y a peu d'instrumens à l'Observatoire, c'est que la grande coupole de cuivre qui s'oriente d'elle-même et a coûté tant d'argent est une cage sans oiseaux, et que le plus grand objectif dont on dispose n'a pas huit pouces de diamètre, c'est-à-dire la moitié de ceux avec lesquels on fait les recherches dans la plupart des observatoires d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Amérique.

Nous devons savoir gré, dans cette circonstance, à M. Leverrier d'avoir tardé si long-temps à s'adresser aux astronomes étrangers. C'est cependant le 18 septembre que, voulant profiter du moment où les observations étaient encore possibles, et perdant tout espoir de faire constater la présence de sa planète par un astronome français, il écrivit à M. Galle de Berlin pour réclamer son concours. « J'ai reçu votre lettre le 23 au matin, lui répondit ce savant astronome, et, le 23 au soir, ayant dirigé ma lunette vers le point du ciel que vous m'avez indiqué, j'ai immédiatement aperçu votre planète. » Cette nouvelle, annoncée à l'Académie des Sciences avec enthousiasme par M. Arago, comme une éclatante confirmation de la théorie analytique employée par le géomètre français, parcourut rapidement le monde, et de tous les observatoires qui, plus heureux que

celui de Paris, sont pourvus de lunettes d'une dimension suffisante, arrivèrent sur l'astre nouveau, baptisé du nom de *Neptune*, d'intéressantes observations. Disons, en passant, que la nouvelle planète se voit d'ailleurs avec les plus faibles instrumens.

Deux savans américains, un astronome et un géomètre, ne joignirent pas leurs éloges à ceux qui avaient accueilli partout les beaux calculs de notre compatriote. Jaloux de voir figurer leurs noms dans l'histoire de cette découverte, et pensant que le paradoxe était, pour arriver à leur but, le chemin le plus direct, ils déclarèrent que l'astre trouvé par M. Galle n'avait point de rapport avec la planète théorique. La coïncidence, disaient-ils, n'est que l'effet du hasard. « Heureux celui auquel arrive un tel hasard! écrivait à M. Leverrier le président d'une des académies américaines en lui envoyant le diplôme de membre associé, l'histoire du monde n'en fournit pas un autre. » Il n'y eut, au reste, parmi les savans qu'une voix sur cette affaire, qui ne souffrait même pas la discussion. Un astronome cependant, le directeur du plus célèbre observatoire de l'Union, prenant la chose au sérieux, se mit en devoir de réfuter les incrédules dans des termes tels et avec des raisons si concluantes, que M. Pierce, l'un des deux savans atteints par cette réfutation, se vit, pour ne pas compromettre sa réputation scientifique, dans la nécessité de revenir publiquement sur sa première opinion.

C'est ce paradoxe des deux astronomes américains qui, ramassé plus tard faute de mieux, servit de point de départ à des attaques qu'on ne répandit d'abord qu'à demi-voix, mais avec l'espoir que, murmurées ainsi à l'oreille, elles ne tarderaient pas à s'ébruiter. Nous fûmes nous-même bientôt dans le secret, et l'on nous invita, en compagnie de beaucoup d'adeptes, à voir porter la grande nouvelle devant l'Académie. Le bibliothécaire de l'Observatoire, chargé de cette importante mission, eut un début bien malheureux : « L'identité de la planète Neptune avec la planète Leverrier, dit-il, n'est plus admise par personne. » Au milieu du silencieux étonnement qui accueillit cette assertion, aussi gratuite que discourtoise, un des plus illustres physiciens de l'Académie, M. Biot, le doyen de la science, se hâta de prendre la parole : « Je croirais, dit-il, manquer à la dignité scientifique en même temps qu'à ma conscience d'honnête homme, si je ne protestais contre une semblable déclaration. Mes convictions à l'égard de la planète trouvée par M. Leverrier n'ont point varié, malgré les objections qui déjà m'ont été faites, et je prie M. Babinet, qui, avant d'affirmer une chose aussi grave, aurait au moins dû faire une enquête, de vouloir bien m'excepter du nombre des incrédules. » — « Je partage les sentimens et les convictions de M. Biot, » déclara à son tour M. Cauchy, le géomètre. « Je me joins à mes honorables confrères, » ajouta M. Faye, un des plus habiles astronomes de l'Observatoire. Ainsi, dès le principe, les trois seuls juges compétens de la question qui fussent en ce moment présens à la séance déclinèrent toute solidarité avec les opinions de M. Babinet. Ajoutons que ceux des savans étrangers qui connaissent aujourd'hui les assertions hasardées du bibliothécaire de l'Observatoire ne mettent pas moins d'empressement à protester.

Ce sont là, ce nous semble, des présomptions morales qui peuvent être d'un certain poids dans l'appréciation des faits. Il convient pourtant d'examiner les raisons scientifiques qui ont pu déterminer M. Babinet à produire si solennellement cette attaque. Les deux savans américains dont nous avons parlé avaient

annoncé que la planète observée ne rendait pas un compte exact des perturbations d'Uranus, et c'est, nous le croyons, en partant de ce fait comme d'une vérité acquise, que M. Babinet s'était vite mis à l'œuvre, pour s'assurer la propriété d'une seconde planète pouvant concourir avec Neptune à produire ces perturbations. Le savant secrétaire cherchait encore sa planète, quand il fut reconnu de la façon la plus positive que Neptune rendait un compte exact des perturbations d'Uranus; mais M. Babinet, qui depuis long-temps caressait l'idée d'une découverte, ne voulut pas s'arrêter dans ses laborieux calculs. Il accepta résolûment l'une ou l'autre hypothèse, et marcha sans se déconcerter vers une conclusion à laquelle il tenait beaucoup plus qu'aux points de départ. Ayant déjà, dans le voisinage du soleil, constaté, en imagination du moins, la présence de petites planètes qu'il appelle Vulcain, Polyphème, etc., M. Babinet voulait avoir aussi à tout prix son astre aux limites extrêmes de nos mouvemens planétaires. Hypérion (c'est le nom dont il a baptisé sa planète) une fois trouvé dans son esprit, il fallait le défendre : c'était là une grave question de propriété. Le plaidoyer de M. Babinet ressembla malheureusement beaucoup trop à un réquisitoire.

La cause de M. Leverrier était celle de l'Académie, de la science tout entière; nous devons reconnaître qu'elle a été dignement soutenue par l'habile astronome. On avait espéré qu'il serait facile d'égarer l'opinion sur des faits qui se passent dans des régions si éloignées de nous. Les méthodes qui servent à vulgariser la science se prètent trop souvent, dans les mains des habiles, à propager l'erreur, et c'est en réduisant en lieues de poste les différences des rayons, en supputant avec un effroi simulé les millions de kilomètres dont la théorie de M. Leverrier se trouvait parfois en défaut, qu'on espérait frapper les esprits. Ce qu'on omettait de dire, c'est que, pour l'astronome habitué à plonger par la pensée dans les profondeurs de l'espace, ces distances, dont on nous effraie, deviennent insensibles. Tous les savans connaissent l'œuvre magnifique par laquelle Bessel a déterminé la distance d'une étoile à la terre. Bessel a de plus, en homme consciencieux, apprécié l'erreur à craindre dans le résultat qu'il a obtenu. Or, si l'on s'avisait d'exprimer cette incertitude en lieues de poste, c'est-à-dire de la comparer aux distances infinitésimales auxquelles nous sommes habitués sur la terre, on ridiculiserait aux yeux du public un travail qui fait l'admiration des astronomes. L'incertitude est, en effet, de mille milliards de lieues. Sur une carte considérable, où M. Leverrier a tracé pour chaque époque la marche d'Uranus et de sa planète relativement au soleil dans leurs situations respectives, nous avons pu voir par nous-même ce qu'on devait penser des erreurs dont on a fait à dessein tant de bruit. La situation de la planète, lui disait-on, n'est exacte que pour 1846. Nous avons vérifié que la théorie faisait reconnaître avec une égale exactitude le lieu où se trouvait la planète, non-seulement en 1846, mais dix ans, vingt ans, un demi-siècle plus tôt, en sorte qu'au moyen de la carte, un astronome eût également trouvé l'astre cinquante ans avant M. Galle.

Il est vrai de dire qu'en présence de faits aussi concluans, et poussé à bout par l'évidence, l'adversaire de M. Leverrier a reconnu, séance tenante, qu'en accusant la théorie d'erreurs énormes, il avait pu se tromper, faute d'avoir fait les calculs nécessaires. Si M. Babinet, sur cette franche déclaration, avait abandonné le débat, nous n'aurions à lui reprocher qu'une erreur et un peu de brus-

querie; mais alors que fût devenu Hypérion? « Vous affirmez, a ajouté M. Babinet, que l'action de votre planète sur Uranus ne commence qu'en 1812; comment donc expliquez-vous les difficultés des tables de Bouvard, fondées sur des observations qui finissent justement à cette époque? — Tout simplement, a répondu M. Leverrier, par la raison que les observations employées ne vont pas, comme vous l'affirmez, jusqu'en 1812, mais bien jusqu'en 1821. Voici les tables. — Mais du moins, a encore objecté M. Babinet, vous vous êtes trompé en disant que les perturbations d'Uranus déterminées par Neptune ne sont connues qu'au dixième de leur valeur; cela n'est pas possible, puisqu'elles sont de cent quatre-vingts secondes. » M. Leverrier a pu encore opposer une réponse victorieuse à cet argument. « C'est justement, a-t-il dit, pour avoir attribué cette valeur considérable aux perturbations que M. Mitchell s'est fait désavouer par son confrère, M. Pierce. » Alors, faisant des efforts désespérés pour sauver le malheureux Hypérion, M. Babinet s'est si bien fourvoyé, que M. Leverrier, reprenant l'argumentation dans ce qu'elle avait de saisissable, n'a pas eu de peine à prouver qu'elle conduisait tout droit à la découverte d'un second et même d'un troisième soleil.

L'issue de ce débat a été, onle voit, favorable à M. Leverrier; mais, si les argumens de M. Babinet contre la découverte de Neptune ont été promptement réfutés, ses théories hasardées n'en ont pas moins trouvé d'assez nombreux partisans. Séduits par l'exemple, d'aventureux astronomes prennent chaque jour possession d'astres imaginaires dans tous les points du ciel. Si plus tard, par des méthodes analogues à celle de M. Leverrier, un savant géomètre arrivait à un résultat aussi précis pour une nouvelle planète, en quelque point qu'il la plaçât, il se trouverait, tant sont nombreux les frelons de la science, quelqu'un pour en revendiquer la prédiction. « Ne vous occupez pas de la théorie de Mercure, disait Mœslinius, le maître de Kepler, à ses élèves, si vous tenez à votre repos. » M. Leverrier peut donner à bon droit le même conseil aux astronomes tentés de marcher sur ses traces, car la propriété n'est pas moins contestée aujourd'hui dans le ciel que sur la terre. Tous les moyens ont paru bons à la critique pour attaquer une découverte qui honore à la fois M. Leverrier et la science. En prenant pour type l'orbite encore contestable de M. Walker, on s'est appliqué à choisir dans les résultats obtenus par M. Leverrier ce qui s'éloignait le plus, en apparence, de ces courtes et imparfaites observations; on a, ce que l'ignorance seule ne saurait expliquer, confondu la longitude et la distance moyennes, la longitude et la distance vraies, et on s'est appuyé sur des erreurs toujours inférieures à celles contenues dans les tables de Jupiter, de Saturne et d'Uranus, c'est-à-dire de planètes observées depuis plusieurs siècles. En résumé, la direction, la distance au soleil et la masse de Neptune, c'est-à-dire les trois seules choses qu'on fût en droit de demander à M. Leverrier, sont exactes dans sa théorie au-delà de toute espérance. L'astre qu'on a trouvé, comme celui dont il a donné *à priori* les élémens, rend parfaitement compte des perturbations d'Uranus; les différences rigoureusement calculées depuis cent vingt ans n'ont en moyenne que 18 degrés, et cette grande accusation, dont on a fait tant de bruit, est déjà rentrée dans le néant, d'où jamais elle n'eût dû sortir.

*****

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1848.

Nous sommes encore émus, à l'heure où nous écrivons ces lignes, de cette anxiété qui, depuis trois jours, tient tous les esprits en suspens; et maintenant que la crise vient de finir, maintenant qu'elle est noblement et courageusement terminée, c'est à peine s'il nous reste assez de temps et de calme pour en exposer les phases, pour en expliquer le caractère. En voici tout de suite le résultat : le ministère, disloqué par une succession de votes qui l'avaient enfin fait tomber en minorité, le ministère est reconstitué sur une base nouvelle. M. Dufaure, M. Vivien et M. Freslon entrent à l'intérieur, aux travaux publics, à l'instruction publique et aux cultes, en remplacement de M. Senard, de M. Recurt et de M. Vaulabelle. Le général Cavaignac s'est décidé à rompre avec la petite église pour se mettre de la grande. Nous l'en félicitons sincèrement, et nous souhaitons du fond de l'ame que sa loyauté lui porte bonheur. Nous remercions aussi les hommes de cœur dont le dévouement patriotique n'a pas reculé devant la difficulté des circonstances, devant l'incertitude de l'avenir; nous nous sentons désormais moins inquiets de cet avenir inconnu : leur intelligence et leur honnêteté nous en répondent.

Il n'y avait plus cependant beaucoup encore à tarder, et c'était risquer singulièrement de différer davantage la satisfaction réclamée par l'immense majorité du pays. Depuis les commencemens de la république, la situation n'avait guère jamais été plus tendue : la surface était tranquille, plutôt morne peut-être; le fond était troublé. Ce n'était pas de ces troubles violens qui éclatent en explosions sanglantes et soudaines, qui précipitent tout; c'était une langueur générale, un désabusement, une désaffection : M. de Lamartine l'a dit à la tribune avec la vivacité poignante de ses impressions personnelles. La France était tout près de n'avoir pas plus de confiance dans son gouvernement qu'elle n'en avait eu, du 15 mai au 23 juin, dans la commission exécutive.

La confiance décroissait jour par jour, et les cotes de la Bourse, les comptes-rendus hebdomadaires de la Banque, traduisaient en chiffres irrécusables les

doutes de l'opinion, en même temps que la stagnation de l'industrie. Le spectacle de l'arène parlementaire, les rumeurs qui s'échappent ordinairement des coulisses politiques n'étaient pas propres à rassurer les bons citoyens. Dans toutes les discussions importantes, dans le débat même de la constitution, qui voyait-on à la tribune? pour qui l'assemblée réservait-elle son attention? de qui venait la lumière? Toujours de ces mêmes hommes dont on avait voulu faire des suspects, parce qu'ils avaient déjà servi le pays, et que le pays reconnaissant avait rappelés à son service. C'étaient ceux-là qui rétablissaient l'ordre et le bon sens partout, et cependant ils demeuraient pour ainsi dire sous le coup d'un interdit lancé contre eux par une minorité sans talent, qui se vengeait de leurs mérites en leur reprochant la date de leur républicanisme. Comment donc se faisaient les affaires, pensait-on dehors, si, dans la république, toute la vertu républicaine est d'un côté, la sagesse et l'expérience de l'autre?

Cette minorité despotique qui va bientôt sans doute nous donner sa liste, cette intraitable brigade des républicains de naissance, s'imposait d'ailleurs par une tactique médiocrement consolante. Elle se disait la seule autorité possible vis-à-vis des artisans d'insurrections; elle s'attribuait le privilége exclusif de représenter la démocratie véritable contre l'extrême démagogie; elle prétendait qu'il n'y avait de prestige moral dans la république que sous son égide et sous son drapeau. Si l'on ne voulait pas la subir, si l'on n'acceptait pas la république de sa main, il fallait la recevoir de mains plus rudes, il fallait aller à la république *démocratique et sociale*. Cette protection ne s'est pourtant pas trouvée jusqu'ici fort efficace, et c'est un triste argument de domination que l'étalage d'un appui qui a toujours manqué. Aussi l'on ne se reposait pas là-dessus dans le public; entre la perspective d'un gouvernement d'insensés ou de furieux et la direction vacillante d'un petit groupe de médiocrités, le public, chagrin et sombre, attendait sans savoir quoi. L'énergie civique se fondait petit à petit, et, nous le disons aujourd'hui, puisque le péril est enfin éloigné par l'initiative vigoureuse du pouvoir exécutif, on sentait autour de soi, au-dessus de soi, si peu de volonté, qu'on n'en avait presque plus soi-même en face des éventualités les plus fâcheuses. *Alea jacta est*. C'était un mot de désespoir, mais c'était aussi un mot de vérité : ce discours de M. de Lamartine sur l'élection du président a été d'un bout à l'autre inspiré par la claire conscience du triste état des ames. Oui, l'on s'en remettait au sort du soin de sauver la jeune république, et les vaillans d'il y a six mois ne pouvaient s'empêcher de la voir étouffée dans son berceau, si la Providence ne s'en mêlait.

La Providence mène le monde, il faut le croire par une sorte de foi naturelle et bienfaisante, quand la raison se révolte, comme au temps où nous sommes, à l'aspect des hasards ridicules ou barbares dont le monde est semé. La Providence a son empire, mais l'homme a le sien; sa conduite lui appartient pour beaucoup, et ce qui arrive encore le plus souvent dans l'histoire, c'est qu'il soit servi selon ses œuvres. Le général Cavaignac avait un pied dans ces voies de tergiversation où la popularité de M. de Lamartine a disparu comme l'eau dans le sable. Il ne pouvait se résoudre à relâcher ou à briser les liens d'anciennes habitudes qui ne s'accordaient pas assez avec ses nouveaux devoirs. Esprit exact et conscience honnête, il se souvenait trop qu'il avait été l'homme d'un parti, il ne comprenait pas assez qu'un ensemble inoui de nécessités et de

désastres l'avait fait, pour un temps donné, l'homme du pays. Ballotté du pays au parti et du parti au pays, il hésitait trop; selon le point de vue particulier de la personne, cette hésitation pouvait avoir des motifs respectables; elle était un malheur au point de vue de la raison d'état. On sait, à ne pas s'y tromper aujourd'hui, ce que veut la vraie France, la France intelligente, laborieuse, amie de l'ordre et de la liberté. Les premières délibérations des conseils-généraux des départemens ont répondu assez nettement aux prédications des banquets de la république rouge. Ne pas fournir à la France les garanties dont elle a besoin au milieu des commotions de l'époque, la laisser inquiète sur elle-même, c'était la livrer sans défense à toutes les fantasmagories qui peuvent séduire des imaginations désemparées. De là sans doute est née cette fameuse candidature à la présidence de la république, candidature bâtie sur un nom, et devenue, à ce qu'il paraît, si redoutable, que de bons esprits, pour la combattre, n'auraient pas mieux demandé que de rédiger tout exprès la constitution contre le candidat. Si ce candidat extraordinaire, sans titres personnels, et par la seule magie d'un souvenir aussi mal évoqué, peut cependant exercer une fascination trop active, nous le déclarons, aujourd'hui que la faute se répare, la faute en était au général Cavaignac. Le chef du pouvoir exécutif n'avait pas encore donné de lui-même une idée assez soutenue aux esprits sérieux, pour balancer dans les esprits naïfs des masses la puissante influence de la superstition du siècle. La superstition est de tous les âges; elle loge toujours quelque part dans un coin du cœur de l'homme, et lui marquer sa place sans l'exterminer, c'est la victoire de la raison. La raison publique aurait eu meilleur marché qu'elle n'aura de la superstition napoléonienne, si elle avait eu depuis long-temps quelque sûre bannière à suivre, si cette bannière eût été portée haut, si elle eût rallié cette multitude dont vivent les états, cette multitude productive et sensée, qui s'ennuie bientôt du provisoire, qui soupire vite après le définitif, pourvu que le définitif soit tolérable.

Nous ne sommes point suspects de complaisance pour l'établissement improvisé dont la révolution de février a doté notre pays. Telle est cependant la loi des circonstances, que cette improvisation soit encore aujourd'hui ce qui ressemble le mieux au définitif, si l'on s'en accommode loyalement. Derrière chacune des constructions historiques que l'on pourrait imaginer à la place, il y a certainement un nouveau provisoire en permanence. Nous avons failli avoir la parodie des conventionnels de 93; le jour où nous aurions une parodie du consulat et de l'empire, ce serait signe qu'il faudrait recommencer la restauration. Le pays est las de recommencer toujours, et il n'aurait point cette velléité désespérée, si le dépositaire du pouvoir exécutif eût pris de meilleure heure cette résolution par laquelle il vient de s'honorer. Il est si facile, en France, au pouvoir exécutif de faire fonction d'autorité définitive. Ce n'est plus pourtant le moment ni de récriminer, ni de se décourager. Le général Cavaignac a brûlé ses vaisseaux, comme le lui conseillait M. de Tocqueville d'une voix si pénétrante; il s'est montré franchement et sans réserve l'homme de la situation et de la majorité. La majorité, la république intelligente et conciliante, n'était pas représentée suffisamment dans un cabinet où la république étroite et exclusive avait au contraire gardé soigneusement ses postes. Le général Cavaignac, en appelant à lui M. Dufaure et M. Vivien, anciens ministres de la monarchie, a prouvé avec éclat qu'il n'y a plus ni républicains de la veille ni républicains du lendemain.

Il n'y a que les républicains de naissance qui ne lui pardonneront pas : nous verrons s'ils sont nombreux.

Il faut rapidement esquisser l'histoire de cette crise, qui commence avec la quinzaine, et dont le dénouement date de quelques heures.

A travers l'anxiété des derniers jours, on n'a peut-être pas oublié la scène amenée dans l'assemblée par l'héroïsme un peu provocateur de M. Denjoy, les interpellations adressées aux ministres sur le banquet de Toulouse, la ferme réponse du général Lamoricière et l'indécision de M. Senard. Cette indécision produisit tout de suite sur l'auditoire un effet de mauvais augure, un effet pire que n'en avaient jamais encore occasionné les maladresses parlementaires du ministre de l'intérieur. Vint la discussion relative à l'élection du président de la république. D'abord, y aurait-il un président? L'extrême gauche ne voulait qu'un chef de cabinet, qui durerait tant que durerait sa majorité. Avec le système d'une seule assemblée, l'extrême gauche avait la logique pour elle; heureusement qu'il y a toujours un certain bon sens qui empêche l'erreur d'être conséquente, quand la conséquence mènerait trop loin. M. Fresneau, M. de Tocqueville et surtout M. de Lamartine se prononçaient pour une présidence décernée par le suffrage universel. Un orateur nouveau, qui a fait preuve d'une grande distinction, M. Parieu, soutenait, avec de très bons argumens, la nomination du président par l'assemblée. Les argumens, en effet, ne manquaient ni d'un côté ni de l'autre. — Votre président n'aura pas son point d'appui dans la nation, s'écriaient les partisans de l'appel au peuple. — Leurs adversaires répondaient qu'en appeler au peuple, c'était, comme disait M. Parieu, dresser le bilan de nos discordes, former les cadres de la guerre civile sous l'œil de l'étranger. Le mot de la discussion, il était, en somme, dans la crainte de cette candidature écrasante et miraculeuse que l'on sait : ce mot, M. de Lamartine l'a dit hardiment; son discours restera. On croirait que M. de Lamartine veut regagner le terrain qu'il a perdu.

La question ainsi posée avait encore été rendue plus pressante par une note du *Moniteur;* le gouvernement semblait mettre l'assemblée au pied du mur en annonçant l'intention de faire déterminer la date de l'élection du président pour l'époque la plus prochaine, aussitôt que l'assemblée aurait voté sur le mode de l'élection. Si donc l'assemblée se risquait à braver ce péril électoral, dont l'appréhension était au fond de toutes les consciences, elle était bien informée que le péril ne tarderait pas à se produire. C'était une suggestion peut-être un peu trop directe, pour l'engager à éluder l'inconvénient en se chargeant elle-même de cette scabreuse nomination. Que si elle s'en chargeait, on prévoyait bien qui elle nommerait. Cette prévision ayant presque revêtu la tournure d'une injonction dans la bouche de certains républicains, dont le tempérament colérique a toujours des réminiscences de caserne, il y eut dans l'assemblée bon nombre de gens qui crurent deviner l'allure d'un triomphe de coterie sous le grave appareil de la démonstration d'une nécessité politique. Il était sans doute plus conforme aux principes que le peuple entier dans une république démocratique déférât la première place à l'élu de son choix. Il est cependant permis de douter que le principe eût réuni une majorité aussi nombreuse, si, en remettant l'élection du président aux votes de l'assemblée, beaucoup n'avaient pas appréhendé que la seule désignation possible dans l'état des choses ne fût exploitée par le purita-

nisme d'une petite église, comme la preuve éclatante qu'on ne pouvait rien faire en dehors d'elle. Le ministère, pour son malheur, parut trop imbu de cette confiance que certains d'entre ses intimes avaient l'air de nourrir. Il vota tout entier comme M. Clément Thomas. 602 voix contre 211 lui montrèrent qu'il s'était trompé. Le lendemain, l'assemblée eut beau faire justice des diatribes excentriques de la montagne contre les officiers-généraux qui ambitionneraient la présidence, le coup était porté et le cabinet malade.

Il ne s'agissait, il est vrai, que d'une question de constitution, dans laquelle les ministres n'étaient censés voter qu'en leur qualité de représentans. Ils allaient, à deux jours de là, recevoir un échec plus direct, en leur qualité même de ministres. Jeu bizarre de la fortune des combats parlementaires, et comme il est bien vrai que les causes secondes sont souvent peu de chose! L'auteur occasionnel de cet éboulement politique qui nous empêchait de respirer depuis trois jours n'a été ni plus ni moins qu'un journaliste sans conséquence, qui, pour grandir son journal, était venu parler à la tribune, où jamais on ne l'écoute, de la liberté de la presse, que des personnes plus autorisées avaient déjà deux fois inutilement défendue. Cette fois-ci, l'ordre du jour sur la proposition relative à cette liberté de la presse si compromise par l'état de siége, l'ordre du jour ministériel ne passa qu'à 5 voix de majorité, dont 9 voix de ministres.

C'était une minorité bien caractérisée. Le cabinet, tel qu'il était constitué, avait l'assemblée contre lui. Il remit sa démission collective au chef du pouvoir exécutif. L'assemblée donnait ainsi un avertissement sévère au général Cavaignac; elle en appelait en même temps à son patriotisme. L'assemblée comptait évidemment et avait lieu de compter que le général ne ferait point défaut aux circonstances, qu'il ne se retirerait point devant une modification nécessaire, qu'il s'y prêterait au contraire et s'y attacherait, qu'il userait enfin de la crise pour retremper une autorité dont la préservation est une garantie de salut commun. Le général n'a point d'adversaires dans la majorité compacte de l'assemblée nationale; qu'il le sache et qu'il emploie au profit de l'état cette rare bonne fortune que lui font les événemens. Dernièrement encore, lorsque l'impatience gagnait un certain groupe de représentans où les républicains de la veille ont trop long-temps cherché des ennemis de la république, lorsqu'on s'irritait là des indécisions du pouvoir exécutif, ce sont des hommes comme M. Molé, comme M. Thiers, qui ont pris hautement et sans arrière-pensée la défense du général Cavaignac. Le général a répondu dignement à ce bon vouloir qu'on lui témoigne en demandant le concours des trois ministres qui sont entrés aujourd'hui en possession de leurs départemens respectifs; ils n'y sont entrés qu'avec l'assentiment sympathique de tous leurs amis. Nous avons été assez francs, et d'une franchise souvent assez rude, dans l'appréciation des personnes et des actes du cabinet maintenant recomposé, pour avoir le droit de rendre justice à ceux qui n'en font plus partie. Leur plus grand tort était évidemment de n'avoir point de vocation politique; M. Recurt et M. Vaulabelle, en particulier, n'avaient pas davantage la vocation administrative, et il n'était pas difficile de reconnaître qu'ils ne restaient point de leur gré sur ce faîte du pouvoir où ils étaient obligés à une représentation quelconque, tout-à-fait en dehors de leurs antécédens et de leurs goûts. La représentation n'aurait pas déplu à M. Senard; ce n'était pas la pompe, c'était le tact qui lui manquait. Les uns et les autres,

disons-le maintenant, ont agi en bons citoyens dans des jours difficiles, et M. Senard, quelles qu'aient été les mésaventures de son ministère, emporte tout entier dans sa retraite le glorieux souvenir de sa présidence durant les heures cruelles de l'insurrection.

Ce tribut payé à la mémoire des défunts, passons aux nouveaux venus; mais à quoi bon, et qui méconnaîtrait leurs titres? M. Dufaure s'est fait une grande place dans l'assemblée par l'ascendant de son caractère et de son esprit; il exerce une autorité morale qui, dans l'opinion, profitera plus à la république que le zèle des plus ardens républicains de la veille. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de louer ici M. Vivien : c'est quelqu'un qui nous touche de trop près; ses mérites spéciaux, son expérience pratique, la lucidité de ses vues, la simplicité de sa parole, l'ont fait tout à la fois aimer et respecter de la nouvelle chambre comme des anciennes. Si la constitution de 1848 est destinée à vivre, la république en sera surtout redevable à M. Dufaure et à M. Vivien. M. Freslon est moins connu que ses deux collègues, mais il a eu ce grand sens, étant républicain d'ancienne date, de comprendre combien il était heureux qu'il y en eût de date plus fraîche. Si nous nous en rapportons à nos souvenirs, il a une certaine éloquence, un peu ample, mais grave et quelquefois élevée, qui ne doit pas lui permettre la rondeur trop joviale de M. Vaulabelle. Nous sommes certains que ni l'église ni l'Université ne croiront perdre au change.

Le nouveau ministère présente ainsi une tout autre consistance qu'aucun gouvernement que nous ayons eu depuis février. M. Bastide y reste sur les instances des hommes considérables de l'assemblée dont il écoute docilement les avis, et qui, en les lui donnant, sont sûrs de pouvoir se fier à lui sans réserve. Le général Lamoricière est goûté de tout le monde; la brusque franchise, l'énergie militaire de ses discours, plaisent singulièrement. M. Tourret, M. Goudchaux, ont fait chacun leur campagne durant cette quinzaine, et leur campagne a bien tourné. Le ministre du commerce a emporté son projet d'enseignement agricole après un débat intéressant, dans lequel M. Buffet lui avait rendu le succès méritoire. M. Goudchaux est un vrai lion pour le courage; il s'est jeté sur M. Ledru-Rollin dans la discussion du projet de crédit foncier, comme s'il voulait absolument rompre toutes ses lances contre le paladin du Châlet. M. Ledru-Rollin ne parle finances qu'entre les pots, aussi bien il n'a pas eu tort de se taire; qu'aurait-il dit après M. Thiers? et qu'est-ce que cette faconde déclamatoire pouvait inventer contre ce lumineux exposé de faits et de chiffres où tout le monde lisait aussi clairement que dans la plus courante lecture à mesure que l'orateur avançait? On ne peut exprimer cette puissance originale d'un grand esprit sur une grande assemblée; il faut l'avoir subie pour se la figurer. M. Thiers aura rendu d'immenses services à la France durant cette époque de bouleversement et de reconstruction, nobles services qu'une misérable envie oserait seule déprécier, et que la France n'oubliera pas.

L'admirable discours de M. Thiers n'a pas découragé M. Goudchaux : le ministre a su se faire écouter en attaquant à brûle-pourpoint la montagne, en rassurant le pays sur son avenir financier. Qu'il nous permette de le dire, il a même peint en beau, pour que l'image fût plus flatteuse. M. Goudchaux est vraisemblablement un homme d'esprit et certainement un escompteur de profession, ce qui fait une seconde espèce d'esprit. Il calcule avec les deux. Blessé comme il l'est toujours,

c'est-à-dire au vif, par un travail critique de M. Vitet que les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié, le ministre des finances n'a pu s'empêcher de porter sa plainte à la tribune sans beaucoup d'ambages; nous y revenons nous-mêmes par un point pour prouver l'habileté avec laquelle on groupe encore les chiffres sous la république. L'encaisse actuel, comparé à celui de l'année dernière à pareille époque, est supérieur d'une soixantaine de millions, selon M. Goudchaux; mais M. Goudchaux se garde bien de se demander si, au 30 septembre 1847, le trésor était, comme aujourd'hui, momentanément pourvu par les versemens presque simultanés de trois gros emprunts.

Notre querelle avec M. Goudchaux ne nous empêche pas d'ailleurs de lui souhaiter longue vie comme à tous ses collègues. L'épreuve décisive doit se faire lundi : le sort du nouveau cabinet se jouera sur une question de confiance. M. Portalis, en prenant aujourd'hui la parole au nom d'un parti que nous plaignons d'avoir de pareils organes, a fait comprendre à l'avance que les explications seraient orageuses. *Le National* tourne au sombre; ceux de ses amis qu'il a improvisés maires et colonels de la capitale parlent de donner leur démission. M. Ducoux interromprait aussi ses études sociales et ne continuerait plus Parent-Duchâtelet. Il y a de pires malheurs que ceux-là. Puissent seulement ces malheurs, plus ou moins médiocres, ne pas chercher à se rendre importans en nous en créant d'autres qui seraient plus sérieux! On est prêt du reste à tout événement.

Le voile qui couvre la situation extérieure n'est pas encore déchiré par la dernière explosion de Vienne. Essayons pourtant de jeter quelque lumière sur ces terribles événemens et d'en démêler la trame au milieu d'un conflit si acharné.

L'avenir de l'Allemagne est compromis par une propagande démagogique qui rêve une refonte absolue de toute la confédération. Suppléant au nombre par l'audace et par l'activité, cette propagande offre comme séduction, comme récompense à la jeunesse des écoles, l'établissement d'une patrie unitaire et républicaine, à la masse des classes souffrantes les merveilles copiées sur nos formulaires socialistes. Représentée dans les assemblées constitutionnelles par de très minces minorités, elle aspire partout à bouleverser les autorités régulières au moyen de la force brutale, pour installer sur leurs ruines ces minorités triomphantes, et réaliser contre nature son indivisible république. C'est elle qui, l'autre mois, s'insurgeait contre le parlement de Francfort en prenant pour prétexte la sanction donnée à l'armistice danois, de même que nos émeutiers du 15 mai couvraient leur expédition du nom de la Pologne. C'est elle qui, pour ce mois-ci, convoque un autre parlement à Berlin, un second parlement central où le radicalisme, ayant seul droit de séance, élèverait pouvoir contre pouvoir vis-à-vis de Francfort. C'est elle, enfin, qui a notoirement conduit la bataille gagnée dans les rues de Vienne; il n'y a qu'elle en Autriche qui ait un si grand intérêt à détruire de fond en comble l'état autrichien.

Détruire l'Autriche, détruire la Prusse, telle est la première ambition des démagogues allemands; c'est comme cela qu'ils imaginent fortifier et grandir l'Allemagne. Si la France était la plus cruelle ennemie de ses voisins d'outre-Rhin, elle n'aurait pas d'autre triomphe à leur souhaiter. Quoi qu'il en soit, du Rhin au Danube et à l'Oder, la crise n'a jamais été plus menaçante qu'elle l'est maintenant après cette victoire remportée par la propagande à Vienne. S'il n'ar-

rive quelque retour de fortune, la dislocation de l'Autriche est accomplie, la guerre civile commence. Que les radicaux qui se sont donné rendez-vous à Berlin remuent à leur gré les élémens inflammables de cette grande ville, qu'ils étendent leurs ramifications dans une armée où malheureusement l'officier n'est pas assez rapproché du soldat, peut-être Berlin va-t-il suivre Vienne, comme cela s'est fait au mois de mars, et la guerre est aussi en Prusse, partout une guerre formidable, il ne faut pas l'oublier, paysans contre paysans, races contre races.

La propagande n'a pas craint d'engager cette lutte à Vienne, et, pour rattacher plus étroitement l'Autriche allemande à la future république, elle a jeté le gant aux Slaves en tendant la main aux Magyars. Pendant qu'elle réclamait avec violence en faveur de la nationalité soi-disant opprimée des frères du Schleswig, elle n'hésitait point à livrer les Allemands de la Hongrie à une suzeraineté étrangère en aidant les Magyars à rompre le lien de l'Autriche. Tel est, en effet, le sens des derniers événemens. Quelques détails suffisent à le prouver.

La première conséquence de la révolution de mars avait été l'émancipation complète du royaume de Hongrie. L'empereur, au lieu de gouverner directement ses sujets magyars par l'intermédiaire d'une chancellerie hongroise résidant à Vienne, n'était plus dès-lors que le souverain constitutionnel d'un royaume annexe de l'Autriche; Pesth avait son ministère responsable tout-à-fait indépendant du ministère autrichien. Rien n'était plus naturel et plus juste que cette prétention d'un peuple déjà mûr pour la vie constitutionnelle, qui voulait sortir de la tutelle d'un gouvernement d'étrangers, qui en appelait à ses anciens droits, aux souvenirs toujours intacts, aux institutions encore debout d'une nationalité distincte. Du point de vue de l'empire autrichien, c'était cependant une cruelle difficulté de laisser une portion si considérable des états impériaux se dérober ainsi à l'action d'un pouvoir central; on était désormais obligé d'avoir deux ministres de la guerre et deux ministres des affaires étrangères, un pour l'empire, un pour le royaume, chacun de son côté responsable vis-à-vis d'un parlement différent. L'embarras de cette lourde concession n'avait donc pas tardé à se faire sentir. Il survint de telles circonstances, que l'on put bientôt se croire à la veille de voir ces concessions tomber d'elles-mêmes.

Le royaume de Croatie était, par rapport au royaume de Hongrie, dans une position non pas semblable, mais analogue à celle de la Hongrie par rapport à l'empire d'Autriche. Ç'avait été l'artifice de l'ancienne politique autrichienne d'opposer les Croates aux Magyars, et de tenir constamment ceux-ci en échec par la sourde fermentation des peuples slaves au milieu desquels ils sont comme enchevêtrés. Les Magyars définitivement émancipés du cabinet de Vienne à partir du mois de mars, les Croates ne cherchèrent plus qu'une occasion pour se soustraire à leur tour aux ordres du cabinet de Pesth. Il devait y avoir ainsi réciprocité d'affranchissement, comme il y avait eu subordination réciproque. La diète de Pesth s'était pourtant signalée, dès le lendemain de la révolution, en proclamant l'égalité des droits pour toutes les nationalités assises sur ce territoire, dont les Magyars avaient été jusqu'alors les citoyens privilégiés; mais un jour d'équité n'efface pas des siècles d'injustice, et les rancunes des peuples ne s'éteignent pas comme celles des individus. Les Croates d'ailleurs étaient encore pleins de cet esprit d'opposition avec lequel la diète d'Agram luttait de-

puis quelques années contre la *magyarisation : nolumus magyarisari!* C'était le cri d'un patriotisme qui, pour être neuf dans sa manifestation, n'en avait pas moins jeté tout de suite de profondes racines. Les Magyars, inspirés par un sentiment de conciliation à la fois généreux et politique, se désistaient bien de presque toutes leurs anciennes exigences; mais il en était une dont ils ne démordaient pas. Ils voulaient, comme ils veulent toujours, que le magyar, langue de la minorité des habitans qui peuplent la Hongrie, restât cependant la langue officielle On leur disputa ce dernier signe de supériorité; ce fut là-dessus que le démêlé porta. Les Croates s'étaient comptés; ils savaient qu'ils formaient à eux seuls les trois quarts de l'infanterie autrichienne; ils avaient naturellement pour eux l'appui des Slovaques dans la Hongrie du nord : le démêlé devint bientôt la guerre.

La guerre, dans la situation des Hongrois, sans armée régulière à leur service, en face des bataillons réguliers de Jellachich, c'était la défaite. On la préparait à Vienne, et, si les Croates vengeaient pour leur compte leur nationalité rabaissée, ils travaillaient du même coup à ramener la Hongrie dans le giron impérial. L'empereur ne voulait point rompre son serment, retirer violemment sa promesse. Jellachich aidant, il espérait que les Magyars demanderaient du secours à Vienne, et qu'ils le paieraient au prix qu'on voudrait. La couronne impériale interviendrait alors pour départager ses sujets aux prises. L'envoi du malheureux comte de Lamberg à Pesth était un commencement d'exécution de ce plan hasardeux; mais les Magyars, au lieu d'en appeler à l'empereur, en appelèrent à la démagogie. Perdus sans l'insurrection de Vienne, ils ont conquis leur salut dans cette lutte, dont leurs émissaires ont partagé la direction avec la jeune Allemagne. La jeune Allemagne, la légion académique, a sauvé la Hongrie; reste à savoir le bien qu'elle aura fait ainsi à la patrie allemande.

Si Vienne, remise en un état plus régulier, ne rappelle pas encore une fois la cour, si la diète ne prend pas la haute main, la guerre civile est partout. Les Tchèches, en attirant l'empereur à Prague, commencent le grand combat des Slaves; les Slaves-Autrichiens vont se trouver à la fois en face des Magyars et des Allemands. Que cette effroyable mêlée s'engage, et, s'il ne reste pas que des ruines, de ces ruines il doit sortir une Autriche slave. Quel rôle aura-t-elle entre les Slaves de la Russie et ceux de la Turquie? A qui le monde ira-t-il? Nous apprenons à l'instant que les Turcs viennent de dévaster Bucharest; ils son donc devenus, par le fait de notre abandon, les instrumens et les complices de la politique russe. Notre nouveau ministère arrive au moment où l'Europe s'embrase.

Affaires de Sicile. — Médiation anglo-française.

Les événemens dont la Sicile est le théâtre depuis un an se rattachent par un lien plus réel qu'apparent au mouvement général italien, dont nous nous sommes occupés à plusieurs reprises. L'insurrection de 1847, bien que provoquée (du moins le croyait-on) par des causes et des agens étrangers à la propagande réformiste qui gagnait à cette époque la Toscane et le Piémont, n'en a pas moins eu à son tour une action très directe sur le reste de l'Italie. La con-

stitution proclamée à Palerme n'a pas tardé en effet à l'être à Naples, de là en Piémont, à Florence et à Rome. D'un autre côté, l'indépendance de l'île une fois décrétée, on a vu la nation sicilienne, avec un instinct véritablement politique, chercher à renouer, au profit d'une autre puissance italienne, le lien de nationalité qu'elle venait de rompre avec Naples, sentant bien qu'il y avait péril pour elle à rester dans l'isolement, et qu'elle devait obéir à la loi d'agrégation qui rapproche de plus en plus les fractions long-temps séparées de l'Italie.

L'unité de l'Italie, telle que la rêvent les républicains de l'école de M. Mazzini, nous a toujours semblé un projet irréalisable; mais nous croyons fort à la possibilité, bien plus, à la nécessité d'une fédération qui conciliera à la fois les invincibles habitudes et les répugnances que plusieurs siècles n'ont pu effacer avec les besoins bien sentis de la civilisation moderne. Ce projet, que poursuivent tous les bons esprits en Italie, c'est le but que les divers peuples italiens doivent se proposer constamment, c'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, le phare qu'ils ne doivent jamais perdre de vue dans leurs efforts et dans leurs luttes pour l'indépendance et pour la liberté. Tout ce qui les en détournerait les conduirait à l'absorption de leur nationalité et à la ruine de leurs droits politiques; c'est en resserrant entre eux cette solidarité protectrice qu'ils pourront résister aux empiétemens du dehors comme à la tyrannie du dedans. Tel est le point de vue duquel il ne faut pas se départir dans l'appréciation des affaires de Sicile.

La Sicile, traitée en pays de conquête par les Napolitains, a de tout temps, et à juste titre, revendiqué sur ses maîtres une supériorité intellectuelle et morale que ceux-ci voudraient en vain lui disputer. Tandis que Naples s'endormait dans une molle insouciance, la culture de l'esprit et les mœurs politiques se conservaient dans l'île, et la lutte indomptable que ses habitans ont soutenue pour leurs franchises contre les dynasties qui se sont succédé chez eux témoigne que le courage ne s'est, à aucune époque, éteint dans ces ames viriles. Ce sera une longue et brillante histoire à raconter un jour que celle de l'esprit public en Sicile. On y verra avec étonnement l'exercice des prérogatives constitutionnelles établi plusieurs siècles avant que l'Angleterre et la France les eussent formulées, et il ne sera pas sans intérêt de remonter jusqu'aux institutions du grand comte Roger pour retrouver dans le parlement à trois bras l'organisation d'une représentation nationale permanente servant de contre-poids à l'autorité des souverains. Depuis trente-cinq ans, c'est à la charte de 1812 que la Sicile a constamment rattaché ses traditions et ses prétentions politiques. C'est au nom de ce pacte, rompu presque aussitôt par la cour de Naples, qu'elle s'est révoltée en 1847 comme en 1820 et en 1836. La charte de 1812 maintenait l'union entre Naples et la Sicile; dans l'ivresse de la victoire, cette union a été rompue, et la Sicile s'est déclarée indépendante. Les Siciliens ont montré en cette occasion une résolution et une intrépidité qui leur ont valu les sympathies de toute l'Europe; toutefois nul ne s'est dissimulé que la question ne pouvait être entièrement vidée entre les deux pays par ce seul fait. Le roi de Naples s'est toujours naturellement considéré comme le souverain légitime de la Sicile, et n'a pas un seul instant renoncé à ressaisir cette portion de ses états. On devait s'attendre à ce qu'il tenterait pour cela plus d'un effort encore, et ne terminerait pas de si tôt la lutte.

Cette lutte vient de recommencer avec un acharnement sans exemple. La

France et l'Angleterre se sont interposées pour arrêter l'effusion du sang; mais leur tâche doit-elle se borner là? Ces deux puissances paraissent décidées à intervenir directement pour régler d'une façon définitive les prétentions respectives des deux parties : en ont-elles le droit? Jusqu'à quel point cette prétention peut-elle être justifiée? Quelles sont les bases sur lesquelles devra s'appuyer leur médiation? C'est ce qu'il convient d'examiner, après avoir sommairement rappelé les faits qui ont nécessité la démarche accomplie sur les lieux par les représentans des deux gouvernemens.

C'est le 29 août que l'expédition napolitaine a mis à la voile; elle se composait de deux frégates et de vingt bâtimens à vapeur, portant ensemble quatorze mille hommes. Le 31, elle était à l'ancre à Reggio, au sud de Messine, et la nouvelle en arrivait le même jour à Palerme. Cette annonce a-t-elle pris au dépourvu le gouvernement sicilien? Il serait difficile de le décider. Les préparatifs faits depuis plusieurs mois par le roi de Naples ne pouvaient être un mystère pour personne; on ne pouvait les ignorer à une si petite distance que celle qui sépare les deux capitales. Toutefois il semblerait que les Siciliens se soient trop complétement endormis sur l'assurance que les escadres française et anglaise ne laisseraient en aucun cas les forces napolitaines sortir de la baie de Naples; mais c'était supposer un blocus qui n'existait pas. On avait fini par croire dans l'île que le roi de Naples ajournait au moins pour quelque temps ses projets contre la Sicile, et les ministres eux-mêmes en avaient donné l'assurance en plein parlement cinq ou six jours auparavant. Cette sécurité était probablement partagée par l'amiral Parker, car cet officier annonçait, le 23 août, au commandant du *Gladiator*, en station devant Messine, qu'avant deux ou trois semaines il pourrait rallier l'escadre, l'intervention diplomatique de la France et de l'Angleterre en Italie rendant désormais inutile la présence de forces navales dans ces parages. Il y a lieu de s'étonner de cet excès de confiance, au moins de la part des légations étrangères.

L'arrivée inopinée de l'escadre napolitaine devant Messine, au lieu d'abattre les Siciliens, fit au contraire sur eux l'effet d'une commotion électrique et surexcita au plus haut point leur ardeur et leur haine contre le nom napolitain. Tout se fait à grand bruit et avec exagération en Sicile, comme dans le reste de l'Italie. Le ministre des affaires étrangères, apportant ses dépêches, dit au parlement assemblé : Nous venons, messieurs, vous annoncer une heureuse nouvelle... Des cris de guerre, des applaudissemens et des hourras partirent aussitôt de tous les bancs et de toutes les tribunes; puis la chambre, avec une majesté digne du sénat de Rome, passa dédaigneusement à l'ordre du jour. Le soir, Palerme se couvrait d'illuminations, comme en un jour de fête; le peuple, répandu dans les rues et sur le port, célébrait l'*heureuse nouvelle* par des hymnes guerriers et des chants patriotiques mêlés d'imprécations contre le roi *Bomba* : c'est le surnom qu'ils ont donné, comme on sait, à Ferdinand. Ils lui en ont donné bien d'autres. Le riche dialecte de Sicile et le vocabulaire emphatique des publicistes de ce pays ont, depuis un an, épuisé tous leurs diminutifs et toutes leurs formules à l'endroit du *Borbone*, *Borbonaccio*, *Borboncino*, de ce « tyran féroce « comme Néron, fou comme Caligula, lazzarone couronné, oppresseur des peu- « ples, traître aux princes italiens, ennemi de toute civilisation, de tout progrès, « race abhorrée et maudite..., issue d'un lion et d'un tigre..., qui se repaît d'or

« et de sang... » Nous citons au hasard. Mille autres proclamations dans le même style s'étalaient sur les murs de Palerme, dans les colonnes des journaux et jusque dans celles de la gazette officielle. Le gouvernement faisait appel au courage et à l'énergie de la population en des termes non moins exaltés; mais, la part faite à la jactance méridionale, il faut reconnaître qu'il s'occupa sur-le-champ et avec activité des mesures les plus urgentes pour mettre le pays en état de défense. La garde nationale avait été organisée dans le courant de l'été et armée en partie. On décréta qu'elle serait mobilisée, que les enrôlemens seraient ouverts pour les volontaires et que sept camps seraient formés à Milazzo, Taormina, Catane, Syracuse, Girgenti, Trapani et Palerme. Le ministre de la guerre fut nommé généralissime, une commission extraordinaire instituée pour aller dans les provinces appeler le peuple aux armes, tous les chevaux et mulets mis en réquisition, et, en attendant, un emprunt sur l'argenterie des églises et des couvens devait fournir les premières ressources.

Sur ces entrefaites, le télégraphe signala l'attaque de Messine par les troupes royales. Les détails du bombardement et du sac de cette ville ont été quelque peu exagérés. Des renseignemens exacts constatent que les Messinois ne se sont pas tout-à-fait comportés en cannibales, et n'ont point fait sauter leur ville et avec elle toute l'armée ennemie, comme le bruit en avait été répandu. L'attaque acharnée des Napolitains et la résistance désespérée des habitans n'en ont pas moins donné lieu à des scènes déplorables. Repoussés avec une perte considérable dans une première tentative de débarquement à *Mare-Grosso*, les Napolitains ont, pendant quatre jours, dirigé un feu nourri, non sur les forts occupés par les Messinois, mais sur la ville elle-même. De son côté, la citadelle, seul point qui fût resté au pouvoir du roi de Naples, n'a cessé de jeter des bombes qui ont incendié et ruiné de fond en comble les magnifiques quartiers de cette ville opulente. Messine est ouverte du côté de la mer; elle n'avait qu'une faible garnison. L'armée napolitaine, quatre fois plus nombreuse, pouvait, avec un vigoureux effort, s'en emparer. Ce bombardement, prolongé pendant quatre jours, dénote, de la part des assaillans, l'intention de châtier plutôt que celle de soumettre; leur succès a été complet. Lorsque les chaloupes napolitaines ont débarqué à la plage de la *Contessa*, le faubourg de ce nom, toutes les maisons qui bordent la route de la mer aux portes de Messine et une partie de la ville avaient cessé d'exister; un petit nombre de Messinois vendaient chèrement leur vie derrière les décombres fumans de leurs demeures; cinq mille familles s'étaient sauvées dans les montagnes, et des milliers de blessés, de femmes et d'enfans se pressaient à bord de *l'Hercule*, du *Bull-Dog* et du *Panama*, mouillés en rade, et sous la protection de notre pavillon au consulat de France. Que l'exaspération des Siciliens ainsi écrasés sans pouvoir riposter avec avantage soit montée à son comble et les ait rendus cruels pour les prisonniers qui sont tombés entre leurs mains, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les représailles ne se sont d'ailleurs pas fait attendre. Le massacre, le viol et le pillage ont marqué l'entrée des Napolitains dans la ville, et les ordres sévères du général Filangieri n'ont rien empêché dans les premiers momens.

Un succès si chèrement acheté donnait au général Filangieri la mesure de la résistance qu'il allait rencontrer dans la suite de son expédition; aussi s'est-il empressé de publier une proclamation annonçant un pardon général, la sus-

pension de l'impôt sur la mouture et la franchise du port de Messine. Ces concessions devaient précéder sa marche sur Catane et Syracuse; mais une explosion de fureur avait accueilli dans toute la Sicile la nouvelle des calamités de Messine. A Syracuse, le peuple soulevé s'était porté tumultueusement chez le commandant de la place, M. Lanzerotti, qu'on croyait disposé à un acte de faiblesse ou de trahison. La foule, peu satisfaite de ses explications, le traîne en prison, et, chemin faisant, le déchire en morceaux. Un sort semblable eût immanquablement attendu quiconque se serait prononcé pour la soumission. A Palerme, l'attitude menaçante du peuple n'eût pas permis au gouvernement de montrer la moindre hésitation, quand bien même celui-ci n'aurait vu de salut que dans un accommodement. Le mot de trahison, une seule fois prononcé, eût été l'arrêt de mort des chefs les plus populaires. Il fallait proclamer bien haut la guerre à outrance et continuer avec plus d'ardeur que jamais les apprêts d'une résistance désespérée. Le gouvernement, à court d'argent, suspendit provisoirement le paiement des billets appelés *polices de banque*, mesure qui atteignait un grand nombre de petites gens, et qui, en d'autres temps, aurait eu le plus mauvais effet. Le ministre de l'intérieur, Vito-d'Ondes-Reggio, partit pour organiser dans l'est une ligne de défense; vingt mille piques furent fabriquées pour suppléer au défaut de fusils et armer les campagnards accourus de toutes parts à Palerme. Les âpres habitans des montagnes d'Alcamo et de Corleone descendaient, la carabine sur l'épaule, et venaient étaler, dans la rue de Tolède, leurs pittoresques costumes et leurs figures basanées sous lesquelles coule le sang maure. Il y en eut bientôt plus de huit mille; ces bandes farouches, mêlées à la populace, étaient littéralement maîtresses de la ville, et, à défaut des Napolitains, elles auraient pu en faire quelque peu le sac pour leur propre compte.

Sous cette attitude fière et belliqueuse se cachaient pourtant bien des inquiétudes. Le gouvernement, tout en déclarant que la nation sicilienne succomberait jusqu'au dernier homme plutôt que de se rendre ou d'accepter un compromis avec Naples, ne se dissimulait pas que la ruine de tous les ports de l'île devenait inévitable, et que ce n'était qu'en sacrifiant tout le littoral et en se retirant dans les montagnes qu'on pouvait espérer de résister à l'oppression. Dans la population, qui avait compté trop exclusivement, comme nous l'avons dit, sur la protection de la France et de l'Angleterre, on murmurait hautement contre ces deux puissances et l'on portait contre elles des accusations amères. Certains agens fomentaient ces dispositions vis-à-vis de la France et donnaient à entendre que, si l'Angleterre n'intervenait pas en faveur des Siciliens, c'était pour ne point se mettre en hostilité trop directe avec nous; livrée à ses seules inspirations, la politique britannique eût, sans nul doute, prévenu une aussi fâcheuse situation. La presse se faisait l'écho de ces bruits absurdes que fit tomber heureusement l'arrivée du paquebot *l'Hellespont*, chargé de deux mille fusils et de quatre cents barils de poudre. En même temps, on apprenait, par la corvette anglaise *Sidon*, qu'un armistice venait d'être obtenu du roi de Naples.

C'est M. l'amiral Baudin qui, à la nouvelle des désastres de Messine, avait pris l'initiative d'une démarche dont le premier objet devait être d'arrêter court la marche des Napolitains et de préserver les autres villes du littoral. D'Ischia, où le retenait le soin de sa santé, l'amiral écrivit immédiatement au gouvernement napolitain pour l'inviter, au nom de l'humanité, à souscrire un armistice et à

rappeler l'expédition en route pour Catane. M. Baudin donna communication de sa démarche au commandant de la flotte anglaise, l'engageant à s'y associer. L'amiral Parker envoya son adhésion en témoignant d'un égal désir de mettre fin aux calamités de la guerre. Trois jours après, le 11 septembre, par l'entremise des capitaines Nonay de *l'Hercule* et Robb du *Gladiator*, une convention provisoire était signée, et le général Filangieri suspendait les hostilités jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions. C'est cette convention que la corvette *Sidon* apportait à Palerme pour la soumettre au parlement sicilien.

L'armistice n'a pas été *imposé*, si l'on veut, au gouvernement napolitain, ainsi que le ministre de l'intérieur de Sicile l'a affirmé dans la communication qu'il a faite au parlement; mais il a été réclamé d'une manière très pressante, et de façon à n'admettre pas de refus. L'énergie bien connue du commandant de notre escadre permet de croire que, dans le cas où les Napolitains auraient voulu passer outre, il eût appuyé sa requête d'argumens très persuasifs; mais la précaution était superflue: le gouvernement napolitain s'est exécuté très promptement, car la nouvelle des démarches de l'amiral n'était pas encore arrivée au commandant de *l'Hercule*, que déjà le général Filangieri avait reçu ordre de rebrousser chemin, et la convention du 11 septembre était en cours d'exécution avant d'être signée. Il convient de rendre justice à la prudence aussi bien qu'à la fermeté avec laquelle M. l'amiral Baudin a abordé et conduit cette affaire. Il est, nous le savons, chez nous, une école qui, prétendant appliquer aux questions étrangères le même sans-façon arbitraire qui forme son programme politique à l'intérieur, semble ne pas se douter des difficultés que présente dans presque tous les cas une intervention, et particulièrement combien la question était délicate pour M. Baudin à l'endroit de la Sicile. A leurs yeux, le droit de s'immiscer dans les différends de peuple à peuple et de nation à souverain ne souffre pas de contestation, et, quant à l'emploi des moyens, leur diplomatie, renouvelée de la grande époque de *nos pères*, ne connaît qu'un procédé fort élémentaire. A la façon de Scipion, elle porte toujours la guerre dans un coin de sa toge. C'est expéditif, mais encore faudrait-il se demander ce qui suivra. La conduite de M. l'amiral Baudin n'a pas échappé à la censure de ces grands politiques, car elle est entachée à leurs yeux de cette *hypocrisie habituelle* de la diplomatie. Il faudrait pourtant remarquer que le commandant de notre escadre, avec le plus vif désir et l'intention de sauver la Sicile, ne pouvait, sans manquer à la neutralité et au droit des nations, justifier une intervention, si l'on peut s'exprimer ainsi, *préventive*. Nul traité n'a encore reconnu l'indépendance de la Sicile; en droit, sinon en fait, cette île est encore une province du royaume de Naples. C'est pourquoi M. de Rayneval, chargé d'affaires de la république, au moment du départ de l'expédition, le 29 août, n'avait pu adresser au gouvernement napolitain que des remontrances, des avis, et appeler son attention sur les conséquences probables de la démarche qu'il tentait. Il avait dû ne s'appuyer que sur des motifs de pure bienveillance et invoquer les liens de confraternité qui unissaient les deux gouvernemens. De son côté, le ministre des affaires étrangères, prince Cariati, était fondé à répondre que le gouvernement napolitain ne reconnaissait à personne le droit de s'immiscer dans l'administration intérieure de ses états. Pour que M. l'amiral Baudin, de son chef et sous sa seule responsabilité, pût motiver vis-à-vis de Naples et justifier aux yeux de son

gouvernement une détermination semblable à celle qu'il a prise, il fallait qu'il s'appuyât sur un droit supérieur aux traités, sur le droit de l'humanité, et malheureusement ce droit ne pouvait être invoqué qu'après que l'expédition napolitaine aurait eu un commencement d'exécution. A moins d'un blocus déclaré, comme nous l'avons déjà dit, il était impossible d'empêcher une escadre napolitaine d'embarquer des troupes et de se diriger sur un point quelconque du littoral. Les Napolitains expliquaient d'ailleurs ce mouvement par la nécessité de ravitailler Reggio et la garnison de la citadelle de Messine. Enfin il fallait, en cette occasion, forcer la coopération de l'Angleterre par des motifs que cette puissance n'eût aucun prétexte de récuser, car c'est un fait avéré que la mauvaise volonté marquée par l'Angleterre dans cette affaire de Sicile, sur laquelle l'opposition, par l'organe de lord Stanley, et une grande partie de l'opinion publique, se sont prononcées avec une certaine violence.

Le droit de nos agens de la sorte établi, dans quelles limites l'ont-ils exercé, et dans quelle situation les puissances médiatrices et les parties intéressées se trouvent-elles placées pour la conclusion d'un arrangement définitif?

L'armistice signifié au parlement sicilien, l'observation en devait être garantie par les deux escadres jusqu'au moment où les gouvernemens de France et d'Angleterre se seraient entendus avec celui de Naples sur la médiation. L'amiral Baudin a donc échelonné les bâtimens français sur les côtes, et particulièrement vers la partie orientale de l'île. Les ordres les plus positifs étaient donnés au contre-amiral Tréhouart et aux autres commandans français pour qu'ils veillassent à ce que la suspension des hostilités fût également respectée par les deux parties belligérantes. Ils avaient ordre de faire entendre aux Siciliens que la rupture du *statu quo* était à leurs risques et périls et qu'elle aurait replacé les choses dans l'état où elles se trouvaient après la prise de Messine; mais les Siciliens n'ont eu garde d'enfreindre la convention du 11 septembre. Le gouvernement de Palerme, en l'acceptant, a déclaré à l'amiral Tréhouart que cette acceptation ne pouvait être soumise à aucune autre condition que celle de la suspension pure et simple des hostilités, et qu'elle ne préjugeait rien sur la question d'indépendance et de séparation absolue votée par le peuple sicilien assemblé. Dans son langage officiel, il a continué à se prononcer d'une façon non moins décidée, et il a déclaré inacceptable tout arrangement qui remettrait directement ou indirectement la dynastie de Bourbon en possession de la Sicile. Ces déclarations à l'adresse de la foule ne doivent pas néanmoins donner le change sur les dispositions réelles des chefs du gouvernement, qui comprennent très bien qu'en remettant leur salut entre les mains de la France et de l'Angleterre, et en acceptant l'arbitrage de ces deux puissances, ils ne peuvent prétendre sérieusement à mettre toutes les concessions du côté de Naples. La question, nous n'hésitons pas à le reconnaître, est rendue pour eux extrêmement difficile, par suite de l'irritation que les événemens accomplis depuis un an et les récens malheurs de Messine ont excitée dans le peuple. Placés en face d'une multitude passionnée, il leur faudra biaiser, prendre des attermoiemens, et laisser au temps le soin d'assoupir ce feu, toujours plus violent que durable chez les peuples méridionaux. Déjà même, en ce moment, la population éclairée des villes et du littoral commence à comprendre la nécessité d'une transaction. Il n'en est pas de même des montagnards que le gouvernement a, dans les pre-

miers jours, fait descendre de leurs sauvages retraites, et qui, sous prétexte de défendre la capitale, en sont aujourd'hui les maîtres. Ces volontaires au chapeau pointu et au sayon de poil de chèvre reçoivent deux francs par jour; ils épuisent le trésor et tiennent le gouvernement en échec. L'orgueil de la race et la soif de la domination, qui sont les traits principaux de leur caractère, ferment chez eux tout accès aux idées de conciliation. La pression qu'ils exercent sur le cabinet, de concert avec la populace, fait le vrai danger de la situation. C'est probablement à leur influence qu'il faut attribuer le revirement qui s'est produit dans le gouvernement de Palerme, lequel, après avoir atténué la vivacité de ses premières déclarations, semble reprendre une attitude plus obstinée. N'y aurait-il pas par hasard été poussé secrètement par quelque main intéressée à amener une nouvelle rupture, tout en ayant l'air de se prononcer ostensiblement pour un arrangement amiable?

Quant au gouvernement de Naples, tout en suspendant les hostilités, il a protesté dès les premiers jours contre la violence qu'il prétendait subir. Il en a fait une question de dignité, bien que son honneur fût sauf et son droit respecté par l'amiral Baudin, lequel déclarait expressément n'intervenir qu'au nom de l'humanité. Nonobstant ses déclarations officielles, et peut-être même à cause de la forme assez vive qu'elles ont affectée, il est permis de croire pourtant que le gouvernement napolitain n'est point absolument éloigné de s'en rapporter à l'arbitrage de la France et de l'Angleterre. Il n'ignore pas que la continuation des hostilités, en exaspérant les Siciliens, rendrait plus que jamais problématique le rétablissement de l'autorité royale dans l'île. Des flots de sang répandus de part et d'autre ne serviraient qu'à raviver l'antipathie des deux races, et c'est au contraire en s'efforçant de les calmer qu'on peut espérer de conserver la Sicile au royaume de Naples. Ces observations ont été présentées avec beaucoup de force par M. de Rayneval dans ses notes au prince Cariati, et elles avaient d'autant plus de poids que, dans cette question de Sicile, la France, tout en couvrant de sa protection la liberté des Siciliens qui implorent un secours, doit cependant tenir compte de considérations de plus d'un genre. Le gouvernement napolitain le sait; il sait qui de la France ou de l'Angleterre peut, en cette circonstance, donner, tant à Naples qu'à la Sicile, le conseil le plus désintéressé.

Ce conseil, à notre avis, ne saurait être douteux : larges concessions et garanties solides aux Siciliens, à la condition que la Sicile ne rompe pas le lien qui l'unit à la péninsule, tel est le seul parti praticable, le seul avantageux pour Naples à la fois et pour la Sicile. La Sicile, monarchie ou république, livrée à elle-même, serait toujours trop faible pour pouvoir se passer de protectorat, et la situation qu'elle occupe est trop précieuse pour que ce protectorat ne soit pas convoité par plus d'une puissance. Or, ce protectorat, il vaut encore mieux qu'il soit exercé par un état italien que par des étrangers. Un instant, on a pu croire que la maison de Savoie était appelée à recueillir l'héritage des Bourbons de Naples; mais le roi de Piémont a jugé prudent de ne pas se mettre une nouvelle difficulté sur les bras. Il n'est donc plus question de cette combinaison, qui, entre autres difficultés, présentait, assure-t-on, celle de provoquer un *casus belli* de la part de la Russie. Il n'est pas probable qu'aucun autre prince italien veuille courir les mêmes chances : ce n'est pas le grand-duc de Toscane qui y pourrait songer. Si donc les Siciliens veulent rester Italiens, c'est encore avec

Naples qu'il leur faut s'entendre. Dans cette hypothèse, à laquelle conduit forcément l'examen impartial des faits, plus d'un moyen est présenté : on a parlé de constituer la Sicile en royaume séparé, sous le sceptre du second fils du roi. Cette concession à la dynastie, qui laisserait subsister pour les deux pays tous les inconvéniens de la séparation, a été déclarée inacceptable par le roi de Naples, et, à vrai dire, il est difficile de comprendre comment les Siciliens, avec la haine furieuse qu'ils disent avoir vouée au père, pourraient s'accommoder du fils. Le mieux est peut-être de ne pas trop s'arrêter à l'expression exagérée de ces sentimens extrêmes, qui donnent souvent le change sur les dispositions réelles des Italiens du midi comme de ceux du nord. Puisque l'indépendance absolue de la Sicile est, de l'aveu de tout le monde, une dangereuse chimère, qu'on recherche les moyens d'abriter sous la couronne de Naples les libertés et l'existence politique que les Siciliens ont conquises par trop d'efforts héroïques pour qu'on puisse les leur contester désormais. La constitution de 1812 offre assez de garanties pour assurer la sécurité des Siciliens, surtout si la loyale observation de ce pacte est placée sous la sauvegarde des puissances médiatrices. En négociant sur cette base, la France maintiendrait le principe si important de l'union italienne, et rendrait aux Siciliens un service que ceux-ci reconnaîtraient, à coup sûr, plus tard.

***

Situation de l'extrême Orient.

Absorbée par les grands intérêts qui se débattent en Europe, l'attention générale n'est guère attirée vers les questions qui ne se rattachent pas immédiatement à la discussion de ces intérêts. Nous croyons cependant que, pour se faire une idée exacte et complète des tendances du monde civilisé à l'époque critique où nous vivons, il importe de ne pas négliger l'étude des faits, secondaires en apparence, qui marquent les progrès ou la décadence des peuples les plus éloignés. Dans l'extrême Orient, par exemple, la marche des événemens doit être suivie d'un œil attentif : en donner de temps à autre de rapides aperçus, ce serait remplir, nous le croyons, une tâche utile et trop négligée par notre pays. Depuis quelques mois, en effet, il s'est accompli dans l'Inde anglaise, en Chine et dans l'archipel oriental, des changemens et des progrès auxquels l'Europe ne saurait rester indifférente.

L'empire hindo-britannique, composé d'élémens si divers qu'il semble porter en lui-même le germe d'une destruction prochaine, se consolide de plus en plus, grace à l'application persévérante et judicieuse des principes d'un gouvernement mixte qui s'inspire à la fois du génie européen et des tendances naturelles des peuples soumis à son action. Dans sa marche vers ce grand but de consolidation et d'unité administrative, le gouvernement anglais a rencontré et rencontre journellement des obstacles partiels qui nécessitent l'emploi de la force. Nous croyons cet emploi légitime, non-seulement au point de vue politique, mais encore au point de vue moral : les populations de l'Hindoustan ne peuvent que gagner à échanger contre le régime libéral que leur impose graduellement l'Angleterre le ré-

gime despotique sous lequel elles ont gémi pendant des siècles. Que le Pendjab, que les états du Nizam, que le royaume d'Aoudh, passent plus ou moins complètement sous l'administration du gouvernement suprême, nous ne nous répandrons pas, à ce propos, en déclarations stériles sur l'ambition démesurée et les envahissemens perpétuels des Anglais. La prospérité de plus de cent millions d'ames, le développement régulier des ressources commerciales d'une partie considérable de l'Orient, sont intéressés à ces empiétemens nécessaires. Quant au pouvoir des Anglais dans l'Hindoustan, il est assis sur des bases trop solides pour être sérieusement menacé par des conspirations qui ont dernièrement éclaté dans le Pendjab, par le désordre, toujours croissant, dans les états du Nizam et le royaume d'Aoudh, ainsi que par l'insurrection toute récente du Moultan. Aujourd'hui les conspirateurs sikhs sont morts, captifs ou dispersés; le complot déjà oublié. La tranquillité n'a pas été troublée à Lahore dans ces derniers temps. Hydherabad et Lacknau touchent au dernier degré de décadence et de désorganisation administrative. La misère croissante des populations justifiera et nécessitera l'intervention directe du gouvernement anglais. L'insurrection du dewan Moulradje, dans le Moultan, paraissait avoir pris un développement formidable, et déjà le gouvernement suprême organisait une armée destinée à entrer en campagne au mois d'octobre de cette année pour exterminer les rebelles, quand l'heureuse audace et les inspirations héroïques d'un jeune officier, le capitaine honoraire Edwardes, simple lieutenant dans un des régimens européens au service de la compagnie, ont rendu ces immenses préparatifs inutiles, au moins en partie. Le capitaine Edwardes, à la tête d'un détachement de troupes natives et secondé par les nouvelles levées sous les ordres du colonel Cortlandt et par le contingent du nawab de Bhawalpour, a livré deux fois bataille au dewan, et a mis son armée dans la plus complète déroute. A la suite de la seconde action qui s'est livrée, le 1er juillet dernier, à Saddosam, sous les murs de Moultan, Moulradje, après avoir abandonné son artillerie, a dû chercher un refuge dans la forteresse de cette ville. De puissans renforts ont été expédiés à Edwardes avec de l'artillerie de siége (6 à 7,000 hommes de troupes régulières, dont 1,500 Européens). Au moment où nous écrivons, il est probable que Moultan est, depuis un mois, au pouvoir des Anglais.

Tandis que dans l'Inde, rien ne paraît devoir entraver les mesures prises par le gouvernement suprême pour assurer un tranquille progrès aux relations du commerce avec cette partie du monde, le développement des mêmes relations avec la Chine est subordonné à des questions politiques dont la solution est moins aisée à prévoir. La Chine repousse instinctivement, autant que par la force réelle de ses institutions, l'influence directe et le contact moral de l'Europe. Son souverain actuel, le vieux Taô-Kwang, a prudemment résisté aux instigations de ceux de ses conseillers qui voudraient laver dans le sang anglais la honte du traité de Nanking; mais Taô-Kwang approche du terme de sa carrière, et, après sa mort, le parti de la guerre peut avoir l'ascendant dans le conseil de Pékin. D'ailleurs les concessions faites par les Chinois, quelque légères qu'elles paraissent être, ont multiplié les points de contact entre les Européens et les populations de l'intérieur, et révélé, chez les Européens, une tendance dangereuse à abuser de l'autorisation qui leur a été accordée (par l'art. 4 du traité supplémentaire) de pénétrer, sous des conditions et dans des limites prescrites, dans l'intérieur

du pays. Le meurtre de cinq Européens aux environs de Canton, les violences dont trois missionnaires anglais ont failli être victimes à une trentaine de milles de Shanghaé, ne démontrent que trop clairement la portée sérieuse de ces infractions, et il demeure évident pour nous que l'avenir des relations des Européens avec la Chine est, à chaque instant, en danger d'être compromis.

Les innombrables îles qui bornent au sud les mers de Chine ont aussi été le théâtre d'événemens qui doivent exciter en Europe de graves préoccupations. Le gouvernement espagnol des Philippines, s'écartant, par un généreux effort, de la timide prudence qui a long-temps caractérisé ses actes, a dirigé une puissante expédition contre les pirates de l'archipel Soulou, et détruit, au mois de février dernier, les principaux repaires de ces redoutables forbans. C'est le gouverneur-général Claveria qui commandait en personne cette expédition glorieuse dont le succès a été aussi complet qu'il était permis de l'espérer. Les opérations avaient été particulièrement dirigées contre les îles fortifiées de Balanguingui, Parol, Bucotingol et Sipac, situées à l'est de la grande Soulou. A la même époque à peu près, une expédition hollandaise se dirigeait sur les mêmes parages et dans le même dessein, sans avoir connaissance de l'expédition des Espagnols et avant même que le projet de cette entreprise fût connu. A la sollicitation du gouverneur de Mangkassâr (Macassar), le gouvernement suprême des Indes néerlandaises a envoyé deux petits navires de guerre, *le Haai* et *le Courrier*, pour exiger du sultan de Soulou qu'il s'obligeât, par un traité solennel, à renoncer à tout acte de piraterie. L'expédition s'est rendue directement à la grande Soulou, ayant à bord M. Gronovius, ancien résident de Timor, homme de cœur et d'intelligence, commissaire du gouverneur-général et porteur de son ultimatum. Les deux navires ont mouillé dans le port même de Soulou, et M. Gronovius n'a pas craint d'aller seul à la cour du sultan porter la lettre du gouverneur-général, bien qu'il n'ignorât pas que des envoyés espagnols avaient été assassinés à Soulou en remplissant une mission analogue. C'est grace à une extrême présence d'esprit et à une admirable intrépidité que l'envoyé hollandais a pu faire respecter son caractère; mais ses efforts pour éviter l'emploi de la force ont été inutiles. Après trois jours, délai indiqué par ses instructions, aucune réponse n'étant parvenue à M. Gronovius, les deux navires hollandais ont dû ouvrir un feu terrible contre les six bastions qui défendent le port de Soulou, et ne l'ont cessé qu'après avoir fait taire celui des batteries ennemies. Malheureusement l'expédition n'avait pas de troupes de débarquement, en sorte qu'il a été impossible de faire une descente. Les pirates ont donc conservé toutes leurs pièces. Les chaloupes se sont approchées du rivage, et ont incendié quelques *praws* et les *campongs* environnans. Tel a été le résultat de ce coup de main hardi qui fait le plus grand honneur au gouvernement colonial et à la marine néerlandaise, et qui n'est probablement (au moins nous l'espérons) que le prélude du châtiment complet mérité depuis tant d'années par l'audacieux forban dont les incursions sanglantes et les courses annuelles ont désolé ces parages. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, la destruction absolue de la piraterie, dans l'archipel oriental et dans les mers de Chine, ne saurait être obtenue que par le concours franc, entier, énergique, des grandes puissances maritimes européennes. Cette plaie de l'humanité ne pourra être guérie que par des remèdes héroïques. Le mal a grandi, entretenu par les habitudes séculaires d'une portion considérable de la

population de l'extrême Orient, et il ne sera extirpé que par des efforts combinés que nous appelons de tous nos vœux.

Les possessions néerlandaises des Indes orientales ont eu, comme l'Europe, leurs émotions politiques. Les événemens de février et leurs premières conséquences ont été connus à Batavia dès le mois de mars. Les démonstrations du parti libéral, les prétentions peut-être exagérées qu'il annonçait dans son enthousiasme, ont alarmé le gouverneur-général, et l'ont déterminé à prendre des mesures extraordinaires de précaution. Il a cependant autorisé une réunion des progressistes, et le résultat de cette réunion a été la rédaction d'une pétition au roi des Pays-Bas dont le but principal est l'abrogation des statuts qui interdisent aux jeunes gens nés dans la colonie l'accès des emplois publics, à moins qu'ils n'aient été élevés dans les universités des Pays-Bas. Des événemens d'une portée assez grave sont venus compliquer la situation du gouvernement colonial. Une seconde expédition, dirigée contre les Radjahs réfractaires de l'île de Bali, à l'effet de les obliger à observer les traités qui leur avaient été imposés en 1846, a échoué. Les Hollandais, après avoir emporté d'assaut une des formidables redoutes élevées par les Balinais, n'ont pu s'y maintenir faute de munitions. Le gouvernement colonial ne saurait se résigner à laisser impuni cet affront subi par ses armes. C'est à la fois une question d'honneur, de sécurité présente et d'avenir. L'opinion en Hollande s'est fortement prononcée pour la reprise des hostilités, et Bali devra tôt ou tard se soumettre à la domination de Java.

Sur d'autres points de l'archipel oriental, le gouvernement néerlandais est aux prises avec des difficultés moins sérieuses. Sumatra est tranquille, et on ne s'occupe que du développement des ressources agricoles. A Bornéo, le voisinage inquiétant des établissemens anglais de Laboean et Sarawack fait sentir aux Hollandais la nécessité de tirer tout le parti possible des avantages naturels que leur donnent la possession prolongée de certains points importans et leurs relations avec un grand nombre de princes indigènes. Célèbes s'efforce de profiter de la mesure tardivement libérale qui a déclaré Macassar port franc à dater du 1er janvier de l'année 1847; mais l'organisation défectueuse du système financier de Java rend les remises difficiles, et le commerce intérieur qui alimente les exportations est momentanément languissant par suite des hostilités qui ont éclaté entre le roi de Boni et celui de Sopeng. On se berce à Macassar de l'espoir que des expéditions s'organiseront prochainement en France et en Belgique, à l'effet d'exporter sur ce point les produits des manufactures de ces deux pays. Il y aurait là, en effet, pour notre industrie un important débouché. Malheureusement l'état du crédit semble interdire, pendant quelque temps, au commerce français toute opération de cette nature. Il est à espérer qu'avec le retour de la confiance, l'attention de nos commerçans se portera de plus en plus sur l'archipel oriental et sur les possessions néerlandaises.

J—Y.

V. DE MARS.